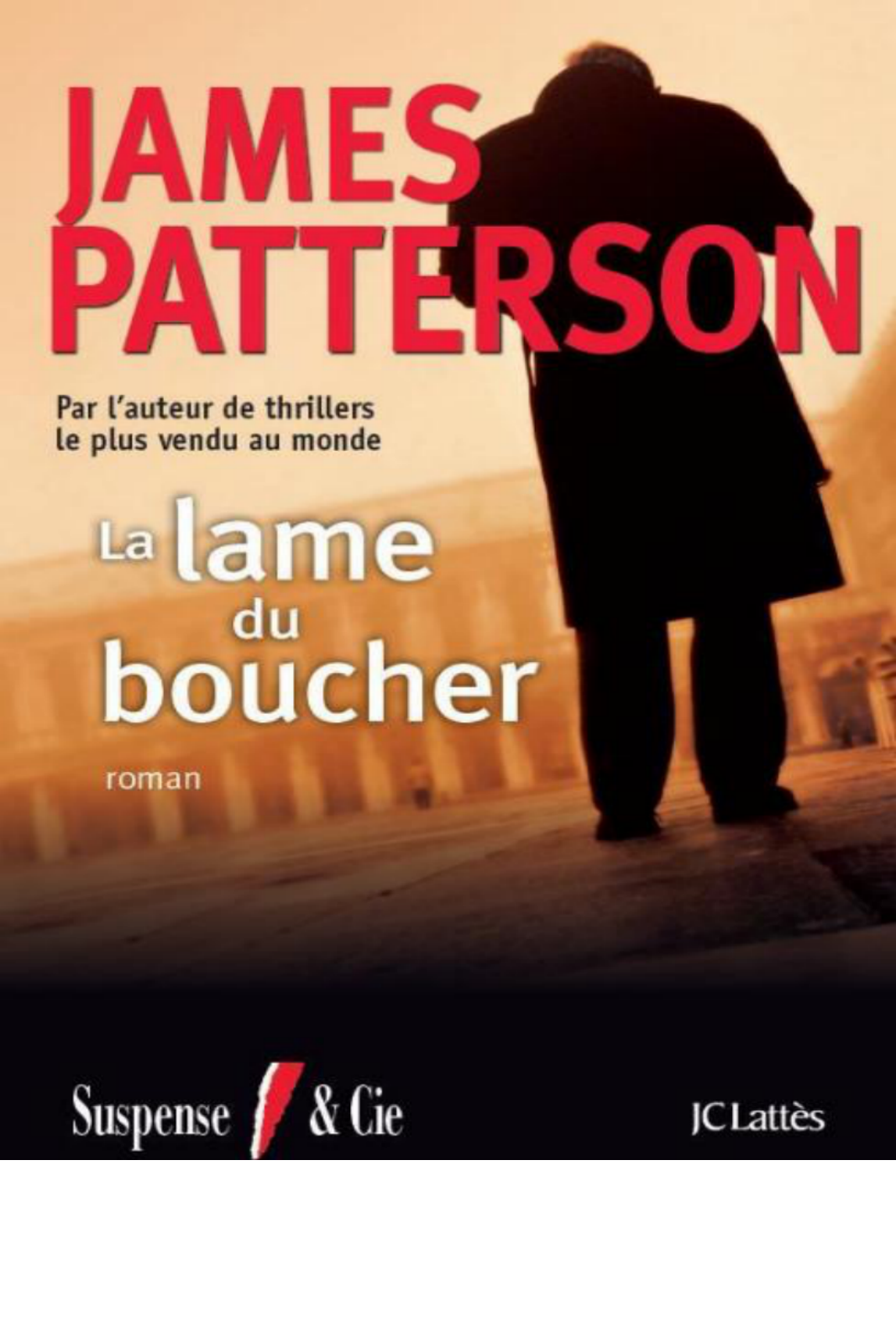


La Lame Du Boucher

Patterson, James

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



JAMES PATTERSON

Par l'auteur de thrillers
le plus vendu au monde

La lame du boucher

roman

Suspense  & Cie

JCLattès

**LA LAME
DU BOUCHER**

James Patterson

LA LAME DU BOUCHER

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Hupp

JC Lattès

Collection « Suspense et Cie »
dirigée par Sibylle Zavriew
Titre de l'édition originale : Cross
publiée par Little, Brown and Company,
New York, NY.

ISBN : 978-2-7096-3004-7

© 2006 by James Patterson.

Tous droits réservés.

© 2010, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

Première édition juin 2010.

Publiée avec l'accord de Linda Michaels Limited, International Literary
Agents.

Ce roman est dédié aux
enseignants de la Palm Beach Day
School, et plus particulièrement à Shirley
et au directeur Jack Thompson.

Prologue

VOTRE NOM, MONSIEUR ?

Thompson : Je suis le Dr Thompson, de l'hôpital des Berkshires. Combien de coups de feu avez-vous entendu ?

Cross : Plusieurs.

Thompson : Votre nom, monsieur ?

Cross : Alex Cross.

Thompson : Avez-vous des difficultés à respirer ? Avez-vous mal ?

Cross : J'ai mal à l'abdomen. Je sens que ça gicle. Je manque d'air.

Thompson : Vous savez que vous avez été touché ?

Cross : Oui. J'ai pris deux balles. Il est mort ? Le Boucher ? Michael Sullivan ?

Thompson : Je ne sais pas. Il y a plusieurs morts. Bon, les gars, passez-moi un masque à oxygène. Vous lui mettez tout de suite deux perfs rapides, et deux litres de solution saline. Vite ! On va vous soulever et vous conduire à l'hôpital, monsieur Cross. Tenez le coup. Vous m'entendez ? Vous êtes toujours là ?

Cross : Mes enfants... dites-leur que je les aime.

**I. JE T'AIME COMME PERSONNE NE T'AIMERA
JAMAIS – 1993**

1.

« Je suis enceinte, Alex. »

Je me souviens de cette nuit comme si c'était hier. Et pourtant, bien des années se sont écoulées depuis, des années passées à traquer des tueurs de la pire espèce. Parfois en vain.

Nous étions dans la pénombre de notre chambre. Je tenais Maria, ma femme, par la taille. J'avais la tête sur son épaule. Je venais d'avoir trente et un ans, et jamais je n'avais été aussi heureux.

Maria, Damon, Jannie et moi formions une merveilleuse famille.

C'était à l'automne 1993. Il y a une éternité...

Il était 2 heures du matin, et Jannie, pauvre bébé, avait une laryngite chronique qui l'empêchait de dormir. C'était comme ça depuis plusieurs nuits, pour ne pas dire depuis sa naissance. Maria la berçait gentiment en lui fredonnant une petite chanson et moi, je berçais Maria.

Je m'étais levé le premier, mais impossible de la calmer. J'avais beau tout essayer, elle ne se rendormait pas. Au bout d'une heure, Maria vint prendre le relais. Nous devions tous deux nous lever tôt. Je travaillais sur une affaire de meurtre.

Je murmurai :

— Tu es enceinte ?

— Le moment est mal choisi, hein ? Tu imagines ton avenir plein de laryngites, de doudous, de couches sales ? De nuits comme celle-ci ?

— Franchement, me coucher à pas d'heure, me lever aux aurores, ce n'est pas ce que je préfère. Mais j'aime notre vie, Maria. Et je suis tellement content qu'on ait un autre enfant.

Je plaquai Maria contre moi et nous nous mîmes à danser sur la musique du mobile qui surplombait le berceau de Janelle.

Et là, malgré la pénombre, je la vis sourire. Ce fameux petit sourire mi-timide, mi-ballot qui m'avait fait craquer dès qu'on s'était rencontrés. Nous avions fait connaissance aux urgences de St. Anthony. Elle venait d'y conduire un blessé par balles, un jeune dont elle s'occupait et qui faisait partie d'un gang. Assistante sociale, elle prenait son travail très à cœur et faisait tout pour protéger son

« client », d'autant que j'étais un redoutable inspecteur de la criminelle et que la police ne lui inspirait qu'une confiance limitée. Je la comprenais...

Je serrai Maria contre moi.

— Je suis heureux, tu sais. Je suis ravi que tu sois enceinte. Il faut qu'on fête ça. Je vais chercher du champagne.

— Tu adores jouer au papa qui assure, hein ?

— Oui. Je ne sais pas pourquoi, au juste, mais c'est comme ça.

— Tu aimes les bébés qui braillent en pleine nuit ?

— Ça aussi, ça passera. N'est-ce pas, Janelle ? Oui, c'est à toi que je parle, mademoiselle.

Maria m'embrassa tendrement. Elle avait les lèvres si douces, si tentatrices, si érotiques. Je raffolais de ses baisers, n'importe quand, n'importe où.

Et finalement, elle se tortilla pour échapper à mon étreinte.

— Retourne te coucher, Alex. Il est inutile qu'on reste debout tous les deux. Dors un peu pour moi.

C'est à ce moment que je remarquai quelque chose. Je ne pus m'empêcher de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Je pointai le doigt, et Maria comprit. Il y avait trois pommes, dont chacune avait été mordue une fois et une seule par une petite bouche d'enfant, posées sur les pattes de trois peluches, des dinosaures de couleurs différentes. Notre petit Damon s'était introduit dans la chambre de sa sœur pour laisser libre cours à son imagination.

En sortant de la chambre, j'eus droit à un autre petit sourire. Suivi d'un clin d'œil. Et Maria me chuchota quelques mots que je n'oublierai jamais : « Je t'aime, Alex. Je t'aime comme personne ne t'aimera jamais. »

2.

À Baltimore, une soixantaine de kilomètres au nord de Washington, deux tueurs qui n'avaient pas trente ans franchirent tranquillement la porte du St. Francis Social Club, à quelques rues du port, sans tenir compte de l'avis réservé aux membres. Lourdemment armés, cheveux longs et démarche crâneuse, ils souriaient à pleines dents comme des comiques de cabaret.

Ce soir-là, quelque vingt-sept mafieux, chefs ou soldats, se trouvaient sur place. Certains jouaient aux cartes en buvant de la grappa et des cafés bien serrés, d'autres regardaient à la télé les Bullets se faire tailler en pièces par les Knicks. Soudain, le silence se fit dans la salle, et la tension devint presque aussitôt palpable.

Personne n'était censé entrer ici sans y avoir été invité. Surtout s'il était armé...

L'un des deux intrus, un homme du nom de Michael Sullivan, salua calmement l'assistance. Ils me font marrer, songea Sullivan, tous ces porte-flingues, le cul sur leur chaise. Son comparse, Jimmy « Hats » Galati, scruta la salle. Il portait un vieux feutre noir, la copie de celui de Squiggy dans la série *Laveme & Shirley*. La déco des lieux était presque caricaturale : des chaises droites, des petites tables, un comptoir pourri et des boiseries hors d'âge.

— Comment ? déclama Sullivan. Pas de comité d'accueil ? Pas de fanfare ?

Il adorait les confrontations, verbales comme physiques. Elles étaient presque devenues sa raison de vivre. Eux deux contre tous les autres. C'était comme ça depuis que Jimmy Hats et lui s'étaient tirés de chez eux, à Brooklyn, quand ils avaient quinze ans.

— Vous êtes qui, vous ?

Un *soldato* venait de se lever brutalement. Un bon mètre quatre-vingts, cheveux noirs, il devait peser son quintal et faisait visiblement de la muscu.

— Lui, c'est le Boucher de Sligo, répondit Jimmy Hats. Ça vous dit quelque chose ? On est tous les deux de New York. New York, ça vous dit quelque chose ?

3.

Le porte-flingue culturiste ne réagit pas, mais un homme d'un certain âge, complet sombre et chemise blanche boutonnée au col, leva la main d'un geste pontifical et d'une voix lente, marquée par un fort accent, demanda :

— À quoi devons-nous cet honneur ? Nous avons entendu parler du Boucher, bien entendu. Pourquoi êtes-vous ici, à Baltimore ? Que pouvons-nous faire pour vous ?

— On ne fait que passer, répondit Michael Sullivan. On a un petit boulot à faire pour M. Maggione, à Washington. M. Maggione, ce nom vous dit quelque chose, messieurs ?

Dans la salle, chacun opina. À en juger par la teneur de l'échange, c'était du sérieux. Dominic Maggione dirigeait la Famille de New York, qui régnait sur presque toute la côte Est. Enfin, au moins jusqu'à Atlanta.

Tout le monde, ici, savait qui était Dominic Maggione. Et tout le monde savait que le Boucher était le plus féroce de ses tueurs à gages. On racontait qu'il se servait de couteaux de boucherie, de scalpels et de maillets. Au lendemain d'un assassinat qui lui était attribué, un journaliste de *Newsday* avait écrit : « Ce crime ne peut être l'œuvre d'un être humain. » Le Boucher faisait aussi peur à la mafia qu'à la police. Quelle surprise, pour tous les truands présents ce soir, de découvrir un tueur aussi jeune, au physique d'acteur, avec une longue chevelure blonde et des yeux d'un bleu perçant...

— J'entends beaucoup parler de respect, fit Jimmy Hats, mais ici, apparemment, le respect, on connaît pas.

Jimmy Hats avait, lui aussi, la réputation d'amputer mains et pieds.

Le sans-grade qui s'était levé fit mine d'intervenir, mais le Boucher fut plus rapide que lui. D'un geste, il lui taillada le nez puis le lobe de l'oreille. L'autre porta les mains à son visage en reculant si vite qu'il tomba à la renverse sur le plancher de bois.

Le Boucher avait donc bien la lame aussi preste et précise qu'on le racontait. Il pratiquait l'art du couteau à la manière des anciens tueurs siciliens, et c'était d'ailleurs un vieux *soldato* du sud de Brooklyn qui l'avait formé. Amputer et briser des os était devenu pour lui un jeu d'enfant. Il y voyait une sorte de marque de fabrique,

prouvant aux yeux de tous qu'il n'avait pas d'états d'âme.

Jimmy Hats avait sorti son arme, un .45 Hats, qu'on surnommait également Jimmy le Protecteur, couvrait toujours le Boucher.

Michael Sullivan fit lentement le tour de la salle. Il renversa quelques tables, éteignit la télé et débrancha le percolateur. Tout le monde, à présent, pressentait que quelqu'un allait mourir. Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui avait pu pousser Dominic Maggione à lâcher sur eux ce psychopathe ?

— Je vois que certains d'entre vous s'attendent à ce que je me fende d'un petit numéro, dit-il. Je le lis dans vos regards, je le sens à plein nez. Eh bien, je ne voudrais pas décevoir qui que ce soit.

Brusquement, Sullivan mit un genou au sol et poignarda l'homme à terre, celui qu'il venait de taillader. Il le frappa à la gorge, au visage et au thorax jusqu'à ce qu'il cesse de bouger. Une douzaine de coups, au bas mot.

Puis le Boucher se releva et, chose curieuse, fit une révérence au-dessus du corps, comme si, pour lui, tout cela n'était qu'un spectacle.

Sur quoi, tournant le dos à la salle, il se dirigea vers la sortie, tranquillement, sans peur de rien ni de personne, en lançant : « Ravi d'avoir fait votre connaissance, messieurs. Et la prochaine fois, faites preuve d'un peu de respect. Au moins pour M. Maggione, si ce n'est pour moi-même et M. Jimmy Hats. »

Jimmy Hats, tout sourire, effleura son feutre en guise de salut à l'assemblée.

— Eh oui, il est très doué. Et vous savez quoi ? À la tronçonneuse, il est encore meilleur...

4.

Sur l'autoroute, le Boucher et Jimmy Hats n'arrêtèrent pas de rire en évoquant leur passage au St. Francis. Ils allaient passer un jour ou deux à Washington pour un job un peu compliqué, mais M. Maggione leur avait demandé de s'arrêter à Baltimore, histoire de marquer les esprits. Le parrain soupçonnait quelques-uns des *capi* locaux de l'arnaquer. Le Boucher avait le sentiment d'avoir bien fait son boulot.

Voilà pourquoi sa réputation ne cessait de s'étendre : non seulement c'était un bon tueur, mais on pouvait toujours compter sur lui, tout comme l'obèse se goinfrant d'œufs au bacon pouvait compter sur l'infarctus.

Pour traverser la ville, ils suivirent l'itinéraire touristique et passèrent donc devant le Washington Monument et d'autres édifices fameux aux noms ronflants. Jimmy Hats entonna gravement, en chantant volontairement faux, l'hymne patriote *My Country 'Tis Of Thee*.

Sullivan éclata de rire.

— Tu m'étonneras toujours, mon petit James. Où t'as appris ça ?

— À l'école paroissiale St. Patrick, à Brooklyn ; là où j'ai appris à lire, à écrire et à compter, là où j'ai rencontré un type complètement givré qui s'appelait Michael Sean Sullivan.

Vingt minutes plus tard, ils avaient garé la Grand Am près de M Street pour se joindre à la foule des jeunes noctambules qui écumaient les bars de Georgetown. Beaucoup d'étudiants aux allures de punks, des fumeurs d'herbe glauques, et eux, deux brillants tueurs professionnels. Qui s'en sortait le mieux ? Qui avait fait le bon choix ?

— Ça t'arrive de regretter de pas avoir été à la fac ? demanda Hats.

— Je pouvais pas me le permettre, j'aurais perdu trop de fric. À dix-huit ans, je me faisais déjà 75 000 dollars par an. Et en plus, j'adore mon boulot !

Ils s'arrêtèrent au *Charlie Malone*, un bar très fréquenté par les étudiants de Washington, pour des raisons qui échappaient à Sullivan. Ni lui ni Jimmy Hats n'avaient fait d'études supérieures. Une fois à

l'intérieur, pourtant, le Boucher n'eut aucun mal à entamer la conversation avec deux jeunes filles qui ne devaient pas avoir plus de vingt ans. Il lisait beaucoup et avait une excellente mémoire, ce qui lui permettait de discuter avec tout le monde, ou presque. Ce soir, son répertoire comprenait les récentes attaques contre des soldats américains en Somalie, l'actualité du cinéma et même les poètes romantiques William Blake et Keats, détail qui semblait séduire nos deux étudiantes.

Michael Sullivan devait aussi une partie de son charme à son physique, et il le savait. Grand, mince, une crinière blonde et un sourire ravageur...

Il ne fut donc guère surpris de voir Marianne Riley, vingt ans, de Burkittsville, dans le Maryland, lui faire des yeux de biche et lui toucher le bras comme le font parfois les filles un peu directes.

Sullivan se pencha vers elle, sentit comme un parfum de fleurs sauvages.

— Marianne, Marianne... il y avait une chanson qui s'appelait comme ça. Un air de calypso, je crois. Vous la connaissez ? « Marianne, Marianne » ?

— Oh non, je suis trop jeune.

Elle lui décocha un clin d'œil. Elle avait des yeux verts magnifiques, une bouche charnue et un joli petit nœud écossais dans les cheveux. Sullivan avait immédiatement classé cette fille dans la catégorie des allumeuses, ce qui lui convenait parfaitement. Il aimait bien jouer, lui aussi.

— Je vois. Mais pour MM. Keats, Blake ou Byron, n'êtes-vous pas également trop jeune ?

Il illumina sa repartie d'un immense sourire, prit la main de Marianne pour y déposer un baiser, le plus délicatement du monde, puis arracha la jeune fille à son tabouret et la fit tourner sur elle-même au rythme des Stones qui s'époumonaient dans le juke-box.

— Où on va, là ? demanda Marianne. Où pensez-vous aller, monsieur ?

— Pas très loin, mademoiselle.

— Pas très loin ? Mais encore ?

— Vous verrez. Ne vous inquiétez pas. Faites-moi confiance.

Elle rit, l'embrassa furtivement sur la joue, et rit de plus belle.

— Vous avez raison : comment résister à un regard aussi mortel ?

5.

Marianne se fit la réflexion qu'en fait, elle n'avait pas trop envie de résister à ce beau gosse new-yorkais. De plus, ils étaient dans un bar de M Street extrêmement fréquenté. Que pouvait-il lui arriver de grave ? À part être obligée d'écouter les News Kids on the Block ?

— Il y a trop de lumière, ici, lui disait-il en l'entraînant vers le fond du bar.

— Tu te prends pour Tom Cruise, hein ? rétorqua-t-elle. Ton beau sourire fait toujours mouche ? Tu obtiens tout le temps ce que tu veux ?

Elle lui lançait des piques, mais avec le sourire. Il décida donc de sortir le grand jeu.

— Je ne sais pas trop, Marianne, Marianne... Il y a des jours où ça marche...

Sur quoi il l'embrassa dans la pénombre du couloir. Marianne trouva ce baiser étonnamment délicieux, étonnamment romantique. Le beau New-Yorkais n'en avait pas profité pour la peloter, ce qui ne lui aurait pas entièrement déplu, mais c'était mieux ainsi.

Elle poussa un grand *ouah !* et fit mine de s'éventer le visage. Pour rire. Enfin, pas totalement.

— Tu ne trouves pas qu'il fait un peu chaud, ici ? fit Sullivan. (Un grand sourire éclaira de nouveau le visage de l'étudiante.) On est un peu à l'étroit, non ?

— Désolée, mais je ne pars pas avec toi. On se connaît même pas !

— Je comprends. Jamais je ne me suis dit que tu partirais avec moi. Ça ne m'a même pas traversé l'esprit.

— Je te crois. Tu as suffisamment de savoir-vivre.

Il l'embrassa une nouvelle fois, plus intensément. Il n'était pas homme à abandonner facilement, ce qui plaisait bien à Marianne. De toute manière, elle n'irait nulle part avec lui. Ce n'était pas son genre. Enfin, elle ne l'avait encore jamais fait...

— Tu embrasses bien, lui dit-elle. Il faut le reconnaître.

— Tu ne te débrouilles pas mal non plus. Tu embrasses même très, très bien. (Et il ajouta, en plaisantant :) C'était le meilleur baiser

de ma vie.

Sullivan poussa une porte de l'épaule et, manquant de trébucher, ils se retrouvèrent dans les toilettes hommes. Jimmy Hats se mit aussitôt en faction devant la porte. Couvrir le Boucher, c'était son job.

— Ah, non ! Ah, non !

Tout en protestant mollement, Marianne riait. Les toilettes hommes ? C'était vraiment n'importe quoi. Des conneries d'étudiants, quoi...

— Tu crois que tu peux tout te permettre, hein ? dit-elle.

— La réponse est oui. À vrai dire, je fais presque toujours ce que j'ai envie de faire, Marianne.

Et soudain, un scalpel se matérialisa dans la main de Sullivan, un scalpel étincelant dont la lame s'arrêta à quelques centimètres de sa gorge. Tout venait de basculer en une fraction de seconde.

— Tu as raison, on se connaît même pas. Ne dis pas un mot, Marianne, ou ce sera le dernier. Je le jure sur la tête de ma mère.

6.

— Il y a encore du sang sur ce scalpel, dit-il dans un souffle rauque destiné à terroriser encore davantage sa victime. Tu le vois ?

Il posa la main sur son entrejambe.

— Ça, ça ne fait pas trop mal.

Puis brandit le scalpel sous ses yeux.

— Mais ça, ça fait très, très mal. De quoi rendre ton joli petit visage méconnaissable jusqu'à la fin de tes jours. Je ne plaisante pas, belle étudiante.

Il ouvrit la braguette de son jean et pressa le scalpel contre la gorge de Marianne, sans aller plus loin. Il souleva la jupe de la jeune fille, écarta son slip bleu.

— Je n'ai pas envie de te couper, tu vois ?

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle.

— Je te donne ma parole, Marianne.

Et il la pénétra doucement, en essayant de ne pas lui faire mal. Il savait qu'il n'avait pas intérêt à traîner ici, mais ne voulait pas renoncer aux délices de son intimité. Elle était bien serrée, c'était un vrai régal. *Je m'en fiche, je ne reverrai jamais Marianne, Marianne.*

La fille eut l'intelligence de ne pas hurler et de ne pas se débattre. Lorsqu'il eut terminé, il lui montra quelques photos qu'il avait toujours sur lui. Histoire de bien lui faire comprendre la situation.

— Ces photos, je les ai prises moi-même. Regarde-les bien, Marianne. Tu ne parleras jamais de ce qui s'est passé ce soir. À personne, et surtout pas à la police. Tu m'as compris ?

Elle hocha la tête, sans le regarder.

— Je veux t'entendre le dire, fillette. Je veux que tu me regardes, aussi pénible que ça puisse être.

— J'ai compris, dit-elle. Je n'en parlerai à personne.

— Regarde-moi.

Le regard de Marianne s'était métamorphosé. Il y lisait maintenant la peur et la haine, ce qui le réjouissait. C'était une longue histoire, l'histoire d'un gosse qui avait grandi à Brooklyn, une histoire de père et fils qu'il préférait garder pour lui.

— Brave fille. Bizarrement, je t'aime bien. Ce que je veux dire, c'est que j'ai de l'affection pour toi. Oui, de l'affection. Au revoir, Marianne, Marianne.

Avant de sortir des toilettes, il farfouilla dans le sac de Marianne et prit son portefeuille.

— Mon assurance. Pas un mot à qui que ce soit.

Le Boucher ouvrit la porte et disparut. Marianne Riley s'affala lentement, secouée de frissons. Jamais elle n'oublierait ce qu'elle venait de vivre, jamais elle n'oublierait ces épouvantables photos.

7.

— Qui est déjà debout, de si bon matin ? Voyons, voyons... Mon Dieu, serait-ce Damon Cross, que je vois là ? Et il me semble avoir également aperçu Janelle Cross...

Nana Mama arriva à 6 h 30 pour s'occuper des enfants, comme tous les jours de la semaine. Lorsqu'elle débarqua dans la cuisine, j'étais en train de donner à manger à Damon, tandis que Maria attendait que Jannie fasse son rot. La pauvre petite était toujours malade, et elle pleurait.

— Ceux qui étaient déjà debout cette nuit, répondis-je à ma grand-mère tout en essayant de viser, avec ma cuiller débordant de flocons d'avoine, une bouche qui ne cessait de se tordre.

— Damon peut faire ça tout seul, décréta Nana.

Avec un grand soupir, elle déposa son fardeau sur le comptoir de la cuisine. On aurait dit qu'elle avait apporté des brioches salées et -était-ce possible ? -de la confiture de pêches maison. Et quelques livres pour enfants, comme tous les jours. *Bonsoir, lune, Le Cadeau des Mages* et *Un Si Bel Été*.

Je dis à Damon :

— Nana prétend que tu es capable de manger tout seul, mon bonhomme. Tu me caches des choses, toi...

— Damon, prends ta cuiller, renchérit Nana.

Ce qu'il fit, bien entendu. On ne contredit pas Nana Mama.

— Sois maudite.

Je pris une brioche. Quel bonheur, elle était encore toute chaude ! Je la laissai fondre sous mon palais, comme un petit morceau de paradis.

— Que Dieu te bénisse, vieille femme. Que Dieu te bénisse.

Maria crut bon d'intervenir.

— Vous savez, Nana, Alex n'écoute pas beaucoup ce qu'on lui dit, en ce moment. Il ne pense qu'à ses enquêtes criminelles. Je lui ai déjà dit que Damon pouvait manger tout seul. Enfin, la plupart du temps. Quand ça ne part pas au plafond ou sur les murs...

Nana hochait la tête.

— Il mange tout seul tout le temps. Sauf s'il a envie de mourir

de faim. Tu veux mourir de faim, Damon ? Non, bien sûr que non, mon bébé.

Maria commença à rassembler les dossiers sur lesquels elle avait travaillé jusque tard dans la nuit. Employée des services sociaux de la ville, elle gérait des cas particulièrement difficiles. Elle prit son écharpe violette et son chapeau préféré, qui irait très bien avec ce qu'elle portait, dans les tons noir et bleu.

— Je t'aime, Damon Cross. (Elle se précipita sur le petit.) Et je t'aime aussi, Jannie Cross. Même après la nuit que tu m'as fait passer.

Elle embrassa Jannie sur les deux joues. Avant d'attraper Nana et de l'embrasser à son tour.

— Et vous aussi, je vous aime.

Nana rayonnait comme si on venait de lui présenter Jésus en personne, ou la Vierge Marie.

— Moi aussi, je vous aime, Maria. Vous êtes un miracle.

— Je ne suis pas là, lançai-je depuis mon poste d'observation, à la porte de la cuisine.

— Ça, on le sait déjà, rétorqua Nana.

Avant de partir travailler, je devais moi aussi embrasser et prendre tout le monde dans mes bras et distribuer des *je t'aime*. Ça peut paraître cucul, mais ça fait du bien, et tant pis pour ceux qui s'imaginent qu'une famille débordée et sous tension n'a pas droit à la joie et à l'amour. Nous ne manquions ni de l'une, ni de l'autre.

— Au revoir, à ce soir, on vous aime, on vous aime.

C'est sur ce chœur improvisé que je suivis Maria.

8.

Comme chaque matin, je devais déposer Maria à son bureau de la cité Potomac Gardens. De chez nous, en voiture, il y en avait pour une petite vingtaine de minutes. Cela nous donnait l'occasion d'être un peu seuls.

J'avais pris la Porsche noire, dernier vestige des trois années fastes où j'avais exercé mes talents de psychologue, en cabinet, avant de rejoindre la police de Washington. Maria, elle, avait une Toyota Corolla blanche que je n'aimais pas beaucoup, mais qui lui plaisait bien.

Nous roulions dans G Street. J'avais l'impression que Maria était ailleurs.

— Ça va ?

Elle rit, puis me gratifia de son petit clin d'œil habituel.

— Je suis un peu crevée, mais ça pourrait être pire. Je pensais à un dossier que Maria Pugatch m'a donné hier. Une étudiante de George Washington violée dans les toilettes d'un bar de M Street.

— Par un autre étudiant ?

— Elle prétend que non, mais elle ne dit pas grand-chose.

— Dans ce cas, c'est sans doute qu'elle connaît son agresseur. Un prof, peut-être ?

— Elle m'assure que ce n'est pas le cas, Alex. Elle jure que c'était un inconnu.

— Tu la crois ?

— Je pense qu'elle dit la vérité. Bon, c'est vrai, j'ai tendance à faire confiance et à tout gober, mais elle a l'air tellement gentille...

Je ne voulais pas la fatiguer avec mes questions. En général, chacun évitait de trop se mêler du travail de l'autre. Enfin, essayait...

— Je peux faire quelque chose ?

— Non, tu es déjà très occupé comme ça. Je revois cette fille, Marianne, aujourd'hui. J'arriverai peut-être à l'inciter à parler.

Quelques minutes plus tard, je m'arrêtais devant la cité, entre la 13^e Rue et Penn. Maria avait renoncé à un poste beaucoup plus confortable et plus sûr à Georgetown pour venir ici. Sans doute s'était-elle portée volontaire parce qu'elle avait elle-même grandi dans une

cité, avant de partir faire ses études à Villanova.

— Un baiser, m'intima Maria. J'ai besoin d'un baiser, un vrai. Pas un petit bisou sur la joue. Sur la bouche.

Alors je l'embrassai, encore et encore. Nous nous fimes des câlins, et une fois de plus, je me dis que je l'aimais comme un fou et que j'avais vraiment de la chance de l'avoir. Et savoir que les sentiments de Maria étaient réciproques ajoutait à mon bonheur.

— Il faut que j'y aille.

Elle réussit à s'extraire de la voiture, puis se pencha de nouveau à l'intérieur.

— Peut-être que ça ne se voit pas, mais je suis heureuse. Je suis tellement heureuse.

Et le petit clin d'œil.

Je la regardai gravir l'escalier de pierre, aux marches plutôt raides, de la résidence dans laquelle elle travaillait. Je détestais la voir partir, et tous les matins c'était le même supplice.

Je me demandais si elle allait se retourner. Oui, bien sûr. En riant, elle se mit à faire de grands signes, comme une folle. Comme une femme follement amoureuse. Et elle disparut à l'intérieur du bâtiment.

C'était le même rituel, presque tous les matins, mais je ne m'en lassais pas. Et il y avait ce petit clin d'œil. *Je t'aime comme personne ne t'aimera jamais.*

Je n'en doutais pas une seconde.

9.

À cette époque-là, j'étais un flic promis à une belle carrière, comme on dit. Fonceur, et toujours bien renseigné. J'avais déjà eu mon lot d'enquêtes aussi épineuses que prestigieuses. Ce n'était pas le cas de celle-ci, malheureusement.

À ce jour, la mafia italienne était encore peu active dans la capitale, et cela sans doute en raison d'accords secrets passés avec le FBI et la CIA. Mais les cinq Familles avaient récemment décidé, lors d'une réunion à New York, de s'attaquer à Washington, à Baltimore ainsi qu'à une partie de la Virginie. La nouvelle, on s'en doute, n'avait guère réjoui les caïds locaux, et notamment les Asiatiques qui contrôlaient le marché de la cocaïne et de l'héroïne.

La semaine précédente, un baron de la drogue chinois du nom de Jiang An-lo avait exécuté deux émissaires de la mafia italienne. L'initiative avait fortement déplu aux parrains new-yorkais qui, disait-on, avaient chargé un ou plusieurs tueurs, choisis parmi les meilleurs, de s'occuper de Jiang.

Tous ces éléments venaient de nous être communiqués au cours d'un briefing qui avait duré une bonne heure. John Sampson et moi étions en route pour les « bureaux » de Jiang An-lo, une petite maison située à l'angle de la 18^e et de M Street, dans les quartiers nord-est. Nous formions l'une des deux équipes de surveillance. Une mission que nous avions surnommée Opération Pourrave.

Nous nous étions garés entre la 19^e et la 20^e. La planque pouvait commencer. La façade jaunâtre de la baraque de Jiang An-lo partait en lambeaux. Le bout de pelouse, devant, était jonché de détritus, et des plaques de contreplaqué ou des tôles condamnaient la plupart des fenêtres. Notre gros bonnet se méfiait apparemment des signes extérieurs de richesse.

Il faisait déjà chaud, et il y avait beaucoup de monde dans les rues et sur les perrons.

— Les types de Jiang, me demanda Sampson, ils dealent quoi ? De l'ecstasy, de l'héroïne ?

— Et du PCP. Leur circuit de distribution couvre une bonne partie de la côte Est : Washington, Philadelphie, Atlanta, New York. Le business est rentable, c'est pour cela que les Italiens veulent en être. Au fait, que penses-tu de la nomination de Louis French à la tête du

FBI ?

— Je ne le connais pas, mais comme c'est un parachuté, je suis sûr qu'il ne fera pas l'affaire.

Je ricanai doucement. Il y avait du vrai dans ce que disait Sampson.

Mais pour l'instant, il s'agissait d'ouvrir l'œil. Nous nous fîmes tout petits, guettant l'arrivée des tueurs de la mafia chargés d'éliminer Jiang An-lo. Enfin, si nos renseignements étaient bons...

— On sait quelque chose sur le chef du commando ? me chuchota Sampson.

— Il paraît que c'est un Irlandais.

J'attendis sa réaction. Il tombait des nues.

— Un Irlandais qui bosse pour la mafia ? Par quel miracle ?

— Il a la réputation d'être bon. Et complètement barge. Son surnom, c'est le Boucher.

Un vieux bonhomme voûté était en train de traverser la rue en jetant des coups d'œil à droite et à gauche et en tirant lentement sur sa cigarette. Il croisa un type, un Blanc décharné avec une canne en aluminium, et tous deux se saluèrent cérémonieusement au beau milieu de la chaussée.

— Il y a des sacrés personnages, dans le quartier, me fit Sampson. On sera comme ça, un jour.

— Peut-être. Si on a de la chance.

C'est à ce moment-là que Jiang An-lo fit sa première apparition de la journée.

10.

Jiang était grand, presque efflanqué, et la guirlande noire qui lui tenait lieu de bouc devait bien mesurer une quinzaine de centimètres.

On le disait rusé, féroce en affaires et d'une rare cruauté, comme si tout cela n'était pour lui qu'un grand jeu à haute teneur en adrénaline. Il avait passé son enfance et sa jeunesse dans les rues de Shanghai avant de s'installer à Hong Kong, puis à Bagdad, et enfin à Washington, où il régnait sur plusieurs quartiers à la façon d'un seigneur de guerre du nouveau monde.

Je scrutais la rue. Les deux gardes du corps de Jiang paraissaient sur le qui-vive. Le trafiquant avait-il été prévenu ? Par qui ? Un flic ripoux ? C'était tout à fait possible.

Je me demandais également si l'Irlandais chargé de l'exécuter était à la hauteur de sa réputation.

— Tu crois que ses hommes nous ont repérés ? me demanda Sampson.

— J'espère que oui, John. On est surtout là pour faire de la dissuasion.

— Et le tueur, il nous a aussi repérés, à ton avis ?

— S'il est aussi bon qu'on dit, oui. À supposer qu'il soit là...

Jiang An-lo se dirigeait vers une belle Mercedes noire garée le long du trottoir quand une Buick LeSabre s'engagea dans la rue M. Le conducteur accéléra, faisant rugir le moteur et hurler les pneus.

Les cerbères de Jiang firent volte-face, arme au poing. Nous ouvrîmes les portières de notre voiture.

— Dissuasion, mon cul, grommela Sampson.

Après quelques secondes d'hésitation, Jiang rebroussa chemin à grandes enjambées, comme s'il courait en jupe longue. Sans doute jugeait-il trop dangereux d'essayer d'atteindre sa Mercedes.

Mais tout le monde s'était trompé.

Les tirs vinrent de derrière, de l'autre côté de la rue.

Trois puissantes détonations. Un fusil.

Jiang s'écroula sur le trottoir. Un geyser de sang jaillissait de son crâne. Pour moi, son compte était bon.

En me retournant, j'aperçus un homme sur le toit d'un immeuble ancien, un blond. Il nous avait vus. Il s'inclina pour nous saluer. Je n'en croyais pas mes yeux. Une révérence ?

Puis il disparut derrière un parapet de briques.

Avec Sampson, je me précipitai à l'intérieur de la maison. Il y avait quatre étages. Quand nous arrivâmes en haut, le tireur s'était évaporé.

Le tueur irlandais envoyé par la mafia new-yorkaise, celui qui se faisait appeler le Boucher ? Oui d'autre ?

Après la scène à laquelle je venais d'assister, je demeurais incrédule. Non seulement cet homme avait descendu Jiang An-lo avec une incroyable facilité, mais il s'était payé le luxe de saluer son public à la fin du spectacle.

11.

Le Boucher n'eut aucune peine à se mêler à la jeunesse dorée du campus de l'université George Washington. Vêtu d'un jean et d'un T-shirt gris froissé sur lequel on lisait *athletic department*, il trimballait un livre tout abîmé. *Fondation*, d'Isaac Asimov. Il passa la matinée à bouquiner distraitement sur différents bancs, histoire de regarder passer les filles. Et surtout, de ne pas perdre de vue Marianne, Marianne. Bon, d'accord, ça tournait un peu à l'obsession, mais c'était le cadet de ses soucis.

En fait, il l'aimait bien, cette fille. Il ne la lâchait pas depuis vingt-quatre heures, et elle lui avait brisé le cœur. Elle n'avait pas pu s'empêcher de parler. Il le savait car il l'avait entendue discuter avec sa meilleure amie, Cindy, et faire allusion à une « conseillère » qu'elle était allée voir quelques jours plus tôt. Elle l'avait même revue pour une seconde séance de « soutien psychologique », au mépris de ses mises en garde explicites.

Tu n'aurais pas dû, Marianne...

En tout début d'après-midi, après son cours très collet monté de littérature anglaise du XVIII^e, Marianne, Marianne quitta le campus. Le Boucher la suivit au milieu d'un groupe d'une vingtaine d'étudiants, et comprit très vite qu'elle rentrait chez elle. Excellent.

Sa journée était peut-être terminée, ou bien elle avait plusieurs heures de battement entre deux cours. C'était sans importance. Elle avait enfreint le règlement, elle devait être punie.

Dès qu'il sut où elle allait, il décida de l'attendre sur place. En tant qu'étudiante de deuxième cycle, elle avait le droit de se loger en dehors du campus, et elle partageait un petit trois pièces sur Davis, près de la 39^e Rue, avec la jeune Cindy. Troisième étage, sans ascenseur. Il n'eut aucun mal à pénétrer dans l'appartement. La porte d'entrée avait une serrure classique. Un jeu d'enfant.

Pour être plus à l'aise, il retira ses chaussures et se déshabilla entièrement. À la vérité, il ne tenait pas à faire des taches de sang sur ses vêtements.

Puis il attendit la fille en se baladant dans l'appartement, en bouquinant un peu. Et dès que Marianne entra dans la chambre, il la saisit par-derrière et lui colla son scalpel sous le menton.

— Bonjour, Marianne, Marianne. (Il chuchotait à peine.) Je

t'avais bien demandé de ne rien dire, non ?

— Je n'ai rien dit à personne, miaula-t-elle. Je vous en supplie.

— Tu mens. Je t'ai pourtant bien dit ce qui arriverait. Je t'ai même montré les photos.

— Je n'ai pas parlé, je vous le jure.

— Moi aussi, Marianne, je t'avais fait une promesse. Sur la tête de ma mère.

Et d'un geste brusque, de gauche à droite, il trancha la gorge de la jeune fille. Puis il recommença, dans l'autre sens.

Tandis qu'elle se tordait au sol en suffoquant, il prit quelques photos.

Des clichés d'anthologie, sans l'ombre d'un doute. Il ne voulait surtout pas oublier Marianne, Marianne.

12.

Le lendemain soir, le Boucher était toujours à Washington. Il savait parfaitement ce que pensait Jimmy Hats, mais Jimmy était trop froussard et trop attaché à la vie pour oser demander : tu peux me dire ce que tu fais et pourquoi on traîne encore ici ?

Le Boucher savait très bien ce qu'il faisait. Au volant de la Chevrolet Caprice aux vitres teintées qu'ils avaient volée, il traversait un quartier du nom de Southeast, à la recherche d'une maison bien précise, prêt à tuer de nouveau. Tout cela à cause de Marianne, Marianne, et de sa grande gueule.

Il avait l'adresse en tête. Ça ne devait plus être très loin. Une dernière tête à faire sauter, puis Jimmy et lui pourraient enfin quitter Washington. Affaire classée.

— Quand je vois ce quartier, j'ai l'impression d'être chez moi, fit Jimmy, qui essayait de cacher sa nervosité, lui qui aurait voulu décamper de Washington sitôt le Chinois descendu.

— Pourquoi ? feignit de s'étonner le Boucher.

Il savait très bien ce que Jimmy allait dire. Il le devinait presque toujours. Il fallait bien l'avouer : le côté prévisible de Jimmy avait souvent, pour lui, quelque chose de rassurant.

— Tout part en couilles, tu vois, sous nos yeux. Comme à Brooklyn. Et tu veux savoir pourquoi ? Tu vois tous les bamboulas qui trament ici ? Qui d'autre va venir vivre ici, vivre comme ça ?

Michael Sullivan se força à sourire. Jimmy avait parfois le don de l'énervier avec ses réflexions idiotes.

— Le problème pourrait se régler si les politiques le voulaient. Ce ne serait pas si compliqué.

— Ah, Mickey, ton grand cœur te perdra. Tu devais faire de la politique.

Jimmy Hats cessa d'ironiser. Avec Michael, il fallait faire attention à pas aller trop loin.

— Et tu ne te demandes pas ce qu'on fout ici ? Tu n'es pas en train de te dire que je suis complètement frappé ? Tu as peut-être envie de descendre, de courir jusqu'à la gare attraper un train pour New York, hein, mon petit Jimmy ?

Le Boucher disait ça en souriant, alors Hats se fit la réflexion

qu'il pouvait rire, lui aussi. Enfin, sûrement. Mais en l'espace d'un an, il avait vu Sullivan tuer deux de leurs « potes », l'un avec une batte de base-ball, l'autre avec une clé à molette. Mieux valait être prudent, tout le temps.

— Alors, qu'est-ce qu'on fout ici ? Puisqu'on devrait être déjà rentrés à New York ?

— Je cherche la maison d'un flic, répondit le Boucher.

Hats ferma les yeux.

— Oh, putain, pas un flic. Un flic ? Pourquoi ? (Il abaissa son feutre sur son nez.) Je préfère pas voir ça.

Sa réaction amusa le Boucher.

— Fais-moi confiance. T'ai-je jamais laissé tomber ? M'as-tu déjà vu aller trop loin ?

Et ils éclatèrent de rire. Arrivait-il à Michael Sullivan d'aller trop loin ? Il aurait plutôt fallu demander s'il lui arrivait de ne pas aller trop loin...

Ils roulèrent encore vingt minutes avant de trouver la maison. Une maison d'un étage, avec un toit pentu, qui semblait avoir été récemment repeinte. Des jardinières fleuries ornaient toutes les fenêtres.

— C'est un flic qui vit ici ? Pas mal, en fait. Il l'a bien retapée, sa baraque.

— Ouais, Jimmy, mais j'ai bien envie d'aller y mettre le souk. Je vais peut-être prendre ma scie. Et faire quelques photos.

Hats grimaça.

— Tu crois que c'est une bonne idée ? Je te demande ça sérieusement.

Le Boucher haussa les épaules.

— Je sais, James. Je le vois. Je sens la chaleur de ton cerveau en train de faire des heures sup'.

— Il a un nom, ce flic ? Tu me diras, on s'en fiche un peu.

— On s'en fiche un peu. Mais, bon, il s'appelle Alex Cross.

13.

Le Boucher se gara une rue plus loin, puis revint à pied vers la coquette maison dont le flic occupait le rez-de-chaussée. Il n'avait guère eu de mal à trouver l'adresse ; la mafia, après tout, avait des contacts au FBI. Il choisit de passer par-derrière, en essayant d'être discret, mais sans réelle appréhension. Si quelqu'un le voyait, tant pis. Dans ces quartiers-là, les gens ne parlaient pas.

L'affaire allait être vite réglée. Il ne resterait que quelques instants sur place, puis rentrerait à Brooklyn fêter son dernier coup et toucher son enveloppe.

Il traversa le parterre de pachysandres qui bordait la terrasse, côté jardin, et enjamba la balustrade. La porte de la cuisine couina comme un animal blessé.

Pour l'instant, pas de problème. Il était entré sans difficulté, et soupçonna que la suite serait à l'avenant.

Personne dans la cuisine.

La maison était-elle vide ?

Soudain, il entendit pleurer un bébé. Il sortit aussitôt son Beretta et joua avec le scalpel qui se trouvait dans sa poche gauche.

Voilà qui était prometteur. Quand il y avait des bébés, les gens étaient moins vigilants. Il avait déjà tué des types comme ça, à Brooklyn et dans le Queens. Il pensait notamment à ce petit mafieux qu'il avait découpé dans sa propre cuisine avant de le mettre au frigo, histoire de bien faire passer le message.

Il traversa un petit couloir sans faire de bruit, telle une ombre.

Puis jeta un œil dans ce qui semblait être le séjour.

Il ne s'attendait pas vraiment à ça. Un grand type, plutôt beau mec, en train de changer les couches de deux bambins. Il avait d'ailleurs l'air de savoir y faire. Sullivan pouvait en juger car il s'était occupé de ses trois morveux de frères, à Brooklyn. Des couches puantes, il en avait changé un sacré paquet...

— C'est vous, la maîtresse de maison ? demanda-t-il.

Le type - Alex Cross -le regarda. Il ne paraissait pas avoir peur. Ne semblait même pas surpris de la présence du Boucher chez lui, alors qu'il aurait dû être sous le choc, et sans doute mort de trouille. Fallait reconnaître que ce flic avait des couilles. Il n'était pas armé, en

train de changer ses gosses, et il ne se démontait pas.

— Qui êtes-vous ? fit l'inspecteur Cross, presque comme si c'était lui qui gérait la situation.

Le Boucher croisa les bras pour que les enfants ne voient pas son arme. Les gosses, ça allait, il les aimait bien. C'était avec les adultes qu'il avait un problème. Comme avec son père, pour prendre l'exemple le plus criant.

— Vous ne savez pas pourquoi je suis là ? Vous n'en avez pas la moindre idée ?

— Peut-être que si. Je crois que vous êtes le type qui a flingué le Chinois l'autre jour. Mais ce que vous foutez ici, chez moi, ça me dépasse. C'est pas normal.

Sullivan haussa les épaules.

— Qui peut juger de ce qui est normal et de ce qui ne l'est pas ? Il paraît que je suis un peu fou. C'est ce que les gens me disent, en tout cas. C'est possible. Vous croyez que c'est vrai ? Tout le monde m'appelle le Boucher.

— C'est ce que je me suis laissé dire, opina Cross. Ne faites pas de mal à mes gosses. Il n'y a que moi, ici. Leur mère n'est pas encore rentrée.

— Pourquoi voudriez-vous que je fasse une chose pareille ? Faire du mal à vos gosses ? Vous faire du mal, devant vos gosses ? C'est pas mon genre. Vous savez quoi ? Je m'en vais. Je vous l'avais dit, je suis fou. Vous avez de la chance. Bye, bye, les enfants.

Et le tueur se fendit d'une révérence, comme il l'avait fait juste après avoir abattu Jiang An-lo.

Le Boucher tourna les talons et repartit comme il était venu. L'inspecteur de choc allait s'en poser, des questions... Et pourtant, contrairement aux apparences, son comportement n'avait rien d'insensé. Chacun de ses gestes s'inscrivait dans une logique très précise. Il savait ce qu'il faisait, pourquoi il le faisait, et le faisait toujours au moment choisi.

14.

L'intrusion du Boucher ce soir-là m'avait vraiment secoué. Jamais, au cours de ma carrière de policier, je n'avais vécu un tel traumatisme. Un tueur, chez moi, dans mon salon, devant mes gosses.

Que devais-je en déduire ? Qu'il s'agissait d'un avertissement ? Que je pouvais m'estimer heureux d'être encore en vie ? Quelle chance, le tueur avait épargné ma famille... Mais pourquoi était-il venu chez moi ?

La journée du lendemain fut un vrai cauchemar. Tandis qu'une voiture de patrouille surveillait mon domicile, je dus participer à trois réunions différentes, suite au fiasco Jiang An-lo. Il était même question de lancer une enquête interne, ce qui aurait été une première pour moi.

Des convocations imprévues et des rapports à rédiger, en plus de mon travail habituel. Résultat : j'étais en retard pour passer prendre Maria à Potomac Gardens et je culpabilisais déjà. Je n'aimais pas la savoir dans cette cité, surtout la nuit tombée. D'autant qu'elle était de nouveau enceinte.

Il était déjà 19 h 15 quand j'arrivai sur place. Maria ne m'attendait pas devant l'entrée, comme elle le faisait d'habitude.

Je me garai et me dirigeai vers son bureau, qui se trouvait au rez-de-chaussée, près du local de maintenance, en accélérant le pas.

Quand je la vis franchir la porte, mes craintes nocturnes se dissipèrent enfin. Sa sacoche débordait de dossiers, et elle avait plusieurs classeurs sous le bras.

En m'apercevant, elle trouva tout de même le moyen de me faire un petit signe, en souriant. Elle ne s'énervait jamais quand je faisais une connerie. Quand, par exemple, j'arrivais avec plus d'une demi-heure de retard...

Et chaque fois que je la retrouvais, je me sentais fébrile. Ça pouvait prêter à sourire, mais c'était comme ça, entre nous. Mes priorités avaient changé. Maria et ma famille d'abord, le boulot ensuite. J'avais trouvé une sorte d'équilibre.

— Alex ! Alex !

Maria avait toujours cette manie de m'appeler en criant mon nom. Elle me fit encore un signe ; moi, j'étais déjà au pas de course.

Deux jeunes d'un gang du quartier adossés au grillage nous regardèrent, hilares.

— Bonsoir, ma belle, lançai-je. Désolé d'être en retard.

— Pas de problème. J'avais largement de quoi m'occuper. (Et d'ajouter, à l'adresse d'un des deux gosses :) Hé, Reuben ! T'es jaloux, chico ?

L'autre répliqua en riant :

— T'aimerais bien, Maria. Tu préférerais être avec moi qu'avec lui, hein ?

— Ben voyons. Tu rêves...

Nous échangeâmes un baiser. Un baiser relativement discret, car nous étions sur son lieu de travail, et devant un public de choix, mais tout de même un vrai baiser, sans équivoque. Puis je la délestai de ses classeurs et nous nous dirigeâmes vers la voiture.

— Oh, monsieur porte mes devoirs. C'est gentil tout plein !

— Je peux te porter aussi, si tu veux.

— Tu sais que tu m'as manqué. Toute la journée. Encore plus que d'habitude. (Elle nicha son visage au creux de mon épaule.) Si tu savais comme je t'aime.

Je la sentis mollir dans mes bras avant d'entendre les coups de feu. Deux petites détonations, au loin. Je n'avais rien vu, et je ne savais même pas d'où, précisément, étaient venus les tirs.

Maria eut juste le temps de chuchoter : « Oh, Alex, » avant de perdre connaissance. Respirait-elle encore ?

Avant que je comprenne ce qui se passait, elle m'échappa et s'affala sur le trottoir. Je vis juste qu'elle avait été touchée au thorax, ou dans le haut du ventre. Difficile à dire, dans la pénombre, dans la confusion.

Mon premier réflexe fut de faire écran, mais voyant le sang qui jaillissait de la blessure, je pris Maria dans mes bras et me mis à courir.

J'étais maintenant moi aussi couvert de sang. Je devais être en train de hurler, dans un état second. Je ne sais plus trop.

Deux des jeunes étaient juste derrière moi. Il y avait Reuben. Peut-être qu'ils voulaient juste nous aider, mais y avait-il encore quelque chose à faire pour Maria ? Elle était sûrement morte dans mes bras...

15.

L'hôpital St. Anthony était tout proche, et je courais aussi vite que je pouvais, le corps inerte de Maria recroquevillé dans mes bras. Le sang me battait violemment les tempes, mon cœur faisait un bruit assourdissant. J'avais l'impression qu'une vague gigantesque s'apprêtait à nous submerger, et que nous allions périr noyés en pleine rue.

Mes jambes me soutenaient à peine, et j'avais peur de trébucher et de tomber, mais je ne pouvais pas lâcher Maria, il fallait que je continue à courir de toutes mes forces jusqu'aux urgences.

Maria n'avait pas émis le moindre son depuis qu'elle avait murmuré mon nom. J'avais peur, je devais être en état de choc et autour de moi, tout était devenu flou.

L'instant me paraissait irréel, mais je courais, je courais.

En arrivant dans Independence Avenue, j'aperçus enfin le néon urgences de l'hôpital.

Il y avait beaucoup de circulation, et les gens roulaient vite. Je dus m'arrêter. Je me mis à appeler à l'aide. Il y avait du personnel devant l'hôpital, mais ils étaient tous en train de discuter, ne m'avaient pas vu et ne m'entendaient pas dans le vacarme ambiant.

N'ayant pas le choix, je dus me risquer à traverser l'avenue.

Coups de volant, coups de frein : les voitures m'évitèrent comme elles le pouvaient. Un break gris métallisé stoppa net. Je vis le conducteur exaspéré, les enfants qui avaient été projetés en avant. Personne ne klaxonnait. Ils voyaient peut-être le corps de Maria dans mes bras, ou mon air affolé, désespéré, je ne sais pas.

D'autres véhicules durent piler pour me laisser passer.

Je me répétais : on va y arriver. « On est à l'hôpital, dis-je à Maria. On est à St. Anthony. Tu vas t'en sortir, ma chérie. On y est presque. Tiens bon, on arrive à l'hôpital. Je t'aime. »

Quand j'atteignis enfin le trottoir, Maria écarquilla brusquement les yeux. Elle me regarda d'abord d'un air hébété, puis elle me dévisagea.

— Oh, comme je t'aime, Alex.

Elle trouva encore la force de me faire son petit clin d'œil si craquant, puis ses paupières se fermèrent une dernière fois, et je la

perdis à tout jamais...

16.

Maria Simpson Cross était morte dans mes bras, mais seuls Sampson et Nana Mama le surent.

Je ne voulais pas parler des derniers instants que nous avions partagés, je ne voulais pas qu'on me prenne en pitié, je ne voulais pas qu'on me pose des questions, je ne voulais pas que la mort de Maria devienne le nouveau sujet de conversation des amateurs de faits divers sanglants, je ne voulais pas entendre les gens chuchoter à mon passage. Durant l'enquête, qui dura plusieurs mois, il ne fut donc jamais question de ce qui s'était passé aux portes de l'hôpital. Cela devait rester entre Maria et moi.

Sampson et moi avions interrogé des centaines de personnes, sans réussir à recueillir le moindre indice nous permettant d'identifier l'auteur des coups de feu. Très vite, nous dûmes nous rendre à l'évidence : nous étions dans l'impasse. La piste de l'exécuteur fou de la mafia ne menait nulle part, car il avait apparemment pris l'avion pour New York la veille, juste après avoir fait irruption chez moi. Nous devions cette information au FBI, qui avait accepté de nous aider parce que la femme d'un flic avait été assassinée. Le tueur n'était donc pas le Boucher.

Juste après le meurtre de Maria, à 2 heures du matin, j'avais encore mon arme sur moi et je faisais les cent pas dans le salon en berçant Janelle qui hurlait à pleins poumons. Je n'arrivais à me sortir du crâne l'idée que notre petite pleurait sa mère morte ce soir-là devant l'hôpital où elle était née, six mois plus tôt.

Soudain, les larmes me submergèrent. Entre cauchemar et réalité, les heures que je venais de vivre m'avaient anéanti. Je ne me sentais plus capable de lutter. Et Janelle, dans mes bras, qui ne cessait de pleurer...

— Ça va aller, mon bébé, ça va aller.

La pauvre petite, torturée par sa laryngite, aurait sans doute préféré être dans les bras de sa maman.

— Ça va aller, ma puce, ça va aller.

Je savais bien, pourtant, que c'était un mensonge. Non, ça ne va pas ! Ta maman est morte. Tu ne la verras plus jamais, et moi non plus. Ma douce Maria, qui n'avait jamais fait de mal à personne et pour qui j'aurais donné ma vie. Maria qui nous avait été arrachée si

brutalement, pour des raisons que Dieu lui-même ne pourrait jamais m'expliquer.

Et en faisant les cent pas, essayant toujours de calmer Jannie, je me mis à parler à sa mère. « Oh, Maria, comment une chose pareille a-t-elle pu se produire ? Comment vais-je faire, maintenant, sans toi ? Je ne suis pas en train de pleurer sur mon propre sort. Je suis fou de douleur, mais je vais me reprendre. Oui, je vais me reprendre, je te le promets. Enfin, pas tout de suite. Il faut me laisser un peu de temps. »

Je savais bien qu'elle ne me répondrait pas, mais curieusement, je ressentais un certain réconfort à l'imaginer me parler, ou tout au moins m'écouter. Je ne cessais d'entendre sa voix, et elle me disait très distinctement : « Tu t'en sortiras, Alex, parce que tu les aimes tellement, nos enfants. »

Alors, contre le petit crâne moite et bouillant de notre bébé, je murmurai : « Oh, Jannie, mon pauvre lapin, tu sais que je t'aime. » Et là, j'aperçus Nana Mama.

Ma grand-mère était là, dans le couloir, bras croisés. Elle m'observait depuis le début. Avais-je parlé tout seul ? À voix haute ? Je ne savais même plus ce que j'avais fait.

— Je t'ai réveillée, hein ?

Je chuchotais, ce qui ne servait à rien puisque Jannie pleurait toujours.

Nana paraissait calme, en pleine possession de ses moyens. Elle était venue dormir à la maison pour m'aider à m'occuper des enfants ce matin-là. Et à cause de moi et de la petite, elle était déjà debout.

— J'étais déjà réveillée. Il y a longtemps que je suis levée. J'ai réfléchi. Il faut que tu viennes t'installer chez moi avec les enfants. Tu sais, la maison de la 5^e Rue, elle est grande. Si on veut que ça marche, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

— Que ça marche ? Tu parles de quoi ?

Je ne comprenais qu'à moitié ce qu'elle me disait, et les pleurs de Jannie ne me facilitaient pas la tâche.

Nana se redressa.

— Tu as besoin de moi, Alex. Il faut que je t'aide à élever les enfants. C'est une évidence, et je l'accepte. Je veux le faire, et je le ferai.

— Nana, on s'en sortira très bien tous seuls. Laisse-moi juste le temps de me ressaisir.

Mais Nana n'en démordait pas.

— Je suis ici pour toi, Alex, et pour les petits. À partir de maintenant, ce sera comme ça, et je ne veux plus qu'on revienne sur le sujet. Alors arrête, s'il te plaît.

Elle me prit dans ses bras frêles et me serra avec une vigueur surprenante pour une personne de son gabarit.

— Je t'aime plus que tout, Alex. J'aimais Maria, et elle me manque. Et je les aime, ces deux petits. Maintenant encore plus qu'avant.

Nous étions en larmes, en larmes tous les trois, même si ce n'était pas pour les mêmes raisons. Nana avait raison sur un point : nous ne pouvions pas rester ici. Trop de souvenirs de Maria

imprégnaient cet appartement.

— Maintenant, passe-moi Jannie, me dit-elle. Passe-la moi.

Ce n'était pas vraiment une requête. Avec un gros soupir, je tendis mon bébé à ce féroce bout de femme qui m'avait élevé depuis le jour où j'étais devenu orphelin, à l'âge de dix ans.

Nana commença à tapoter le dos de Jannie, à lui frotter le cou, et presque aussitôt la petite émit un très joli rot. Et nous ne pûmes nous empêcher de rire.

— En voilà des manières, mademoiselle, fit Nana. Maintenant, il faut arrêter de pleurer comme ça. Tu entends ce que je te dis ? Tu arrêtes tout de suite de pleurer.

Et Jannie fit ce que lui demandait Nana Mama, et ce fut le début de notre nouvelle vie.

II. UNE VIEILLE AFFAIRE – 2005

18.

J'étais encore sous le choc. Je venais de recevoir à la maison une lettre de Kyle Craig. Comment ce fou dangereux avait-il réussi à me faire parvenir du courrier ? À ma connaissance, il était toujours détenu à Florence, Colorado, dans un quartier de haute sécurité. J'en avais l'estomac noué.

Alex,

Tu m'as beaucoup manqué ces temps derniers – nos petites conversations, tout ça –, d'où cette petite missive. Pour être tout à fait franc, je suis vraiment peiné de constater à quel point tu m'es inférieur, sur le plan intellectuel autant que sur celui de l'imagination. Et c'est pourtant toi qui m'as coincé et qui m'as mis là. Les circonstances de ton enquête et son dénouement pourraient presque m'inciter à croire qu'il y a eu intervention divine, mais je te rassure, mes facultés de jugement ne se sont pas dégradées à ce point.

Quoi qu'il en soit, je sais que tu es un garçon très occupé et je ne vais donc pas abuser de ton temps. Sache juste que tu es dans mes pensées à chaque instant et que j'espère te revoir bientôt. En fait, tu peux compter sur moi. Je prévois de tuer Nana et les enfants pour commencer, et tu regarderas. Je suis impatient de vous retrouver tous. Je vais faire en sorte que ce soit possible – juré.

K

Je lus la note deux fois avant de la déchiqueter et d'essayer de faire le contraire de ce que Kyle, manifestement, voulait que je fasse. L'évacuer de mon esprit.

Enfin, non sans avoir, au préalable, appelé le directeur du centre de détention du Colorado pour lui parler de la lettre et m'assurer que Kyle Craig était toujours dans sa cellule capitonnée.

De toute manière, on était samedi et je ne travaillais pas. Aujourd'hui, ni crimes, ni châtements. Pas de psychopathes à l'horizon, enfin... à ma connaissance.

Notre voiture familiale était la Toyota Corolla de Maria, presque une antiquité. Elle avait une valeur sentimentale, bien évidemment, et sa longévité forçait le respect, mais je ne l'aimais pas beaucoup. Ni sa ligne ni sa conception ne me plaisaient, pas plus que la couleur blanc cassé et les bosselures qui constellaient le capot et le coffre. Les enfants m'avaient offert des autocollants de pare-chocs pour mon dernier anniversaire : je vais pas vite, mais je suis quand même devant vous et exaucez ma priÈre, volez cette voiture. Eux non plus n'aimaient pas la Corolla.

Alors, en ce beau samedi ensoleillé, je décidai d'emmener Jannie, Damon et Alex Junior faire du shopping. Nous allions nous offrir une nouvelle voiture.

J'avais mis de la musique. *Overnight Celebrity* de Twista, suivi de *All Falls Down* de Kanye West. Et les enfants rivalisaient de propositions plus insensées les unes que les autres.

Jannie aurait aimé que j'achète un Range Rover, mais c'était hors de question pour plusieurs excellentes raisons. Damon essayait de me convaincre d'opter pour une moto, dont il aurait bien sûr l'usage à dix-huit ans, dans quatre ans. Une proposition tellement absurde que ma réponse se limita à un grognement.

Alex Junior, que nous surnommions maintenant Ali, était ouvert à toutes les suggestions, à condition que la voiture soit rouge ou bleue, un bleu très vif de préférence. Il était intelligent, ce petit bonhomme, et j'aurais pu me ranger à son avis, sauf en ce qui concernait le rouge et le très vif.

Nous fîmes donc halte chez le concessionnaire Mercedes d'Arlington, Virginie, pas très loin de la maison. Pendant que Jannie et Damon s'extasiaient devant un cabriolet CLK500, je m'installai avec Ali à l'avant d'une R350. Ce n'était pas l'espace qui manquait. Je recherchais avant tout un véhicule familial. Je le voulais sûr, beau et facile à revendre. L'intellect et l'émotion à la fois.

— J'aime bien celle-là, me dit Ali. Elle est bleue, elle est jolie. Juste comme il faut.

— Tu as un excellent goût en matière d'automobiles, camarade. C'est une six places. Tu as vu ces sièges ? Et ce toit panoramique ? Il y a bien un mètre cinquante de hauteur, là-dessous.

— Très jolie, répéta Ali.

— Allonge les jambes. Il y a de la place, hein, petit bonhomme ? Voilà ce que j'appelle de la bagnole.

Une commerciale du nom de Laurie Berger écoutait nos commentaires depuis le début, sans nous bousculer, ce que j'appréciais beaucoup. Merci Mercedes.

— Avez-vous des questions ? Puis-je vous donner d'autres renseignements ?

— Non, je ne pense pas que ce soit nécessaire, Laurie. Il suffit de s'asseoir dans cette voiture pour avoir envie de l'acheter.

— Ça me facilite le travail. Nous l'avons également en noir obsidienne, avec intérieur cendre. La R350 est ce qu'on appelle un crossover, un compromis entre le break et le 4 × 4 de luxe.

— Qui réunit le meilleur des deux, fis-je en souriant.

À cet instant, mon pager se déclencha, et tout le monde ou presque, dans le magasin, dut m'entendre râler, car des têtes se tournèrent.

Non, pas un samedi ! Pas le jour où je vais acheter ma nouvelle voiture.

— Oh, oh. (Ali écarquilla les yeux avant de lancer à Jannie et Damon, à travers toute la salle d'exposition :) Papa a un message !

— Tu as mouchardé, lui dis-je. Tu n'es qu'un sale petit mouchard.

Je lui fis un bisou sur le sommet du crâne. Il rigola, me tapa sur le bras, rigola de plus belle. Il comprenait toujours mon humour. Pas étonnant que nous nous entendions si bien...

Le message, en revanche, n'avait sans doute rien de drôle. Je reconnus immédiatement le numéro. Voilà qui ne présageait rien de bon.

Ned Mahoney, de la Hostage Rescue Team, le groupement d'intervention spécialisé dans les prises d'otages ? Il m'invite à Quantico pour un barbecue dansant ?

Je rappelai Ned depuis mon portable.

— C'est Alex Cross. Tu m'as bipé, Ned. Et j'aimerais bien savoir pourquoi.

Ned m'épargna les préambules.

— Alex, tu sais où se trouve Kentucky Avenue, près de la 15^e

Rue, à Southeast ?

— Bien sûr, ce n'est pas très loin de chez moi. Mais là, je suis à Arlington avec les gosses. On regarde les voitures, on va acheter une familiale. Une famille, tu sais ce que c'est, Ned ?

— Retrouve-moi là-bas, à l'angle de Kentucky et de la 15^e. Il faut que tu m'aides, tu connais le secteur. Je ne veux pas t'en dire trop au téléphone.

Ned me communiqua encore quelques détails, sans tout me dire. Pourquoi ? Que me cachait-il ? Voilà qui ne me plaisait pas du tout.

— Dans combien de temps ? Tu sais que les enfants sont avec moi, Ned.

— Je suis désolé. Mes hommes seront sur place dans dix minutes, un quart d'heure au grand maximum. Je ne plaisante pas, Alex. C'est le bordel.

Forcément. Pour que la HRT intervienne en plein Washington, pour que Ned Mahoney m'appelle un samedi après-midi...

— Qu'est-ce qu'il y a, papa ? me demanda Ali.

— Il faut que j'aille à un barbecue, une petite fête, répondis-je.

Et je crois que c'est moi qui vais me retrouver sur la broche.

20.

Je promis à Laurie Berger de revenir, puis ramenai les enfants à la maison. Ils ne dirent pas un mot durant le trajet, mais je sentais qu'ils l'avaient mauvaise. Moi aussi. Devant nous, presque tout le temps, il y avait un break avec un autocollant très à la mode : *aujourd'hui l'irak, demain la france*.

Pour couronner le tout, les gosses avaient mis un disque de Hoobastank dont les insupportables beuglements ne risquaient pas d'améliorer l'ambiance. Ils étaient les enfants et moi, j'étais le père qui les abandonnait pour aller travailler. Peu leur importait que je sois obligé de gagner ma vie ou que j'aie quelque chose d'important à faire. Que se passait-il là-bas, à l'angle de Kentucky et de la 15^e ? Pourquoi justement aujourd'hui ? Je m'attendais au pire...

— Merci encore pour ce samedi génial, papa, me lança Jannie en descendant de voiture. C'était super. Je m'en souviendrai.

J'avais prévu de présenter de plates excuses, mais le ton hautain et sarcastique de Jannie m'en dissuada.

— On se revoit plus tard, les enfants, dis-je simplement, avant d'ajouter : Je vous aime.

Et Dieu sait que c'était vrai...

— C'est ça, papa, *plus tard*, insista Jannie. Peut-être la semaine prochaine, avec un peu de chance.

Sur quoi elle me salua sèchement, un geste qui me transperça le cœur.

— Je suis désolé, finis-je par lâcher. Je suis vraiment désolé, les enfants. Sincèrement.

Puis je pris la direction de Kentucky Avenue pour y retrouver Ned Mahoney et ses spécialistes de la HRT. Et enfin apprendre ce qui se passait.

En fait, la police avait tout bloqué dans un rayon de dix rues. Visiblement, la situation était grave. Je dus laisser ma voiture sur place et continuer à pied.

J'aperçus un homme que je connaissais, caissier dans une boulangerie du quartier où j'achetais quelquefois des beignets fourrés à la confiture. Pour les enfants, bien sûr, pas pour moi.

— Vous savez ce qu'il se passe ?

— Y a de la flicaille partout. T'as qu'à regarder autour de toi, frangin.

Ce type-là ne savait pas que j'étais du FBI et que j'avais été à la criminelle avant. Je fis mine d'acquiescer, mais on ne s'habitue jamais vraiment à ce mépris, à ce ressentiment à l'égard des forces de l'ordre, même s'il est parfois justifié. Quels que soient les surnoms peu sympathiques que nous collent certaines personnes, nous, nous risquons notre vie, et beaucoup de gens ne comprennent pas vraiment ce que cela signifie. Nous sommes loin d'être parfaits et nous ne prétendons pas l'être, mais les dangers que nous courons sont bien réels.

Ça m'étonnerait qu'on te tire souvent dessus, dans ta petite boulangerie, avais-je envie de lui rétorquer. Je mis un mouchoir sur ma susceptibilité et poursuivis mon chemin en reprenant mon rôle fétiche, celui du guerrier heureux.

Quand je finis par repérer Ned Mahoney, j'étais déjà bien remonté. Je dus sortir ma carte pour pouvoir approcher. J'ignorais toujours ce qui se passait. On m'expliqua qu'il y avait eu une prise d'otages à l'intérieur d'un laboratoire clandestin où un dealer fabriquait et coupait de la drogue, qu'on ne connaissait pas l'identité des otages. Cela n'expliquait pas un tel déploiement de forces. Il y avait forcément quelque chose d'autre...

— Te voilà enfin ! s'écria-t-il en m'apercevant. Tu ne vas jamais croire ça, Alex. Je t'assure, tu ne vas pas me croire.

— On parie ?

— Dix dollars que tu n'as encore jamais vu ça. Sors les billets.

Le pari fut pris. Et je ne voulais pas le perdre.

21.

Tout en grattant et en frictionnant nerveusement sa barbe de deux jours, Ned se lança dans les explications à sa manière habituelle, avec force gestes et en enchaînant les phrases comme pour être sûr que personne d'autre ne puisse comprendre. J'avais les yeux rivés sur son menton. Ned a la peau claire, et je crois que le fait d'être capable d'avoir un semblant de barbe, maintenant qu'il a la quarantaine, l'impressionne beaucoup. J'aime beaucoup ce type, même s'il lui arrive d'être une vraie plaie.

— Des hommes lourdement armés – une demi-douzaine, peut-être – sont venus braquer le dealer. Ils ont eu des problèmes et sont restés dans le labo. Il y a des gens du quartier qui bossent là, et qui sont eux aussi coincés à l'intérieur. Une douzaine, d'après les renseignements qu'on a pu avoir. C'est le deuxième problème. Et puis...

D'un geste, j'interrompis sa logorrhée.

— Le personnel du labo, celui qui conditionne la came, doit être constitué essentiellement de femmes, de mères de famille, de grands-mères, c'est ça ? Les dealers veulent être sûrs que les gens qu'ils recrutent ne détourneront pas la marchandise.

— Tu comprends pourquoi je voulais que tu viennes ?

Mahoney ébaucha un sourire. Son ton me rappelait celui que Jannie avait employé un peu plus tôt. Le côté « tu vois, j'assure » pour masquer sa fragilité d'homme.

— Donc si j'ai bien compris, poursuivis-je, les braqueurs et les dealers sont coincés à l'intérieur ? Pourquoi ne les laisserait-on pas s'entretuer ?

Cela ne fit pas rire Mahoney.

— Merci, on nous l'a déjà suggéré. Maintenant, j'en viens au clou de l'histoire, Alex. Voilà la raison de ta présence ici. Les types surarmés venus braquer le labo sont des hommes du SWAT de Washington. Tes anciens collègues sont les autres méchants du dernier épisode de *Tout Peut Arriver*. Tu me dois dix dollars.

J'en avais la nausée. Je connaissais du monde au SWAT, des unités d'intervention aux méthodes musclées, et dotées d'un équipement hautement sophistiqué.

— Tu es sûr de ce que tu avances ?

— Oh, oui. Deux flics qui patrouillaient dans le secteur ont entendu des coups de feu. Quand ils sont entrés dans le bâtiment, on leur a tiré dessus. L'un des hommes a été blessé au ventre. Ils ont reconnu les types du SWAT.

Je sentais ma nuque se raidir.

— Si j'ai bien compris, la HRT, autrement dit le FBI, est venu pour en découdre avec le SWAT, de la police de Washington ?

— C'est un peu ça. Je ne te dis pas le souk. Aurais-tu une idée brillante, par hasard ?

Moi, je me disais : ouais. Je vais me tirer d'ici et retrouver mes gosses. On est samedi, je ne suis pas de service.

Je tendis à Ned le billet de dix dollars.

22.

La situation me paraissait inextricable, et je n'avais pas de solution miracle. Personne n'en avait. Mahoney m'avait appelé en espérant que je pourrais le sortir de cette impasse. En vain.

Et tant qu'à être malheureux, autant être plusieurs. Surtout par un beau samedi après-midi, quand personne n'a vraiment envie de se retrouver au beau milieu d'une fusillade qui va sans doute faire des victimes.

Le premier briefing eut lieu dans l'auditorium d'un collège. La salle était bourrée à craquer. Il y avait des flics de la police de Washington et des agents du FBI, dont l'élite de la HRT. La HRT semblait prêt à passer à l'action s'il fallait en arriver là, et tout semblait indiquer que ça n'allait pas tarder.

Vers la fin de la réunion, le capitaine Tim Moran, le patron du SWAT local, nous fit un résumé de la situation. Malgré le stress, il paraissait calme et maître de la situation. J'avais eu l'occasion de rencontrer Moran quand j'étais dans la police de Washington. Je respectais son courage, et plus encore son intégrité. Particulièrement en ce jour, où il risquait de lancer un assaut contre ses propres hommes.

— En quelques mots, la cible est un bâtiment de trois étages qui renferme un laboratoire de transformation d'héroïne. Il y a une bonne douzaine d'employés, pour la plupart des femmes. Il y a les types qui gardent le labo, bien armés et répartis sur au moins trois niveaux. Il semblerait qu'ils soient également une douzaine. Et il y a enfin les six hommes du SWAT qui ont essayé de braquer le labo et qui sont toujours retranchés à l'intérieur.

« Ils sont apparemment en possession d'une certaine quantité d'héroïne et d'argent liquide. Ils sont coincés entre les dealers et des employés du labo, dans les étages supérieurs, et la demi-douzaine de gardes armés qui les a surpris en plein braquage. Pour l'instant, plus personne ne bouge ; la situation est complètement bloquée. On établit un premier contact avec les deux camps. Personne ne veut se rendre. Ils doivent se dire qu'ils n'ont rien à gagner, rien à perdre, alors ils campent sur leurs positions. Comme il y a des membres du SWAT à l'intérieur et étant donné la complexité de la situation, c'est la HRT qui dirigera l'opération. Le FBI pourra compter sur la pleine

coopération de la police de Washington. »

Le capitaine Moran s'était montré clair et concis. Sans doute n'avait-il pas confié la responsabilité de l'opération au FBI de gaieté de cœur, mais il avait pris la bonne décision. En cas d'assaut, les hommes seraient peut-être amenés à ouvrir le feu sur les membres du SWAT. Même s'ils étaient ripoux, ces flics-là restaient des flics, et un flic n'aime pas tirer sur ses collègues.

Ned Mahoney se pencha vers moi.

— Alors, que fait-on, Einstein ? La HRT se retrouve dans un vrai guêpier. Tu comprends, maintenant, pourquoi je voulais que tu viennes ?

— Oui. Excuse-moi si je ne me répands pas en remerciements.

— Ça ne fait rien, je suis content de te voir. Mahoney m'envoya un coup de poing amical dans le bras, et voilà que nous rigolions comme deux vieux copains...

23.

Il avait ça dans le sang.

Chaque fois qu'il était à Washington, le Boucher se branchait sur les fréquences de la police. Une habitude. Et aujourd'hui, il était tombé sur du lourd. Un merdier de première classe. Le SWAT contre la HRT. Génial !

Ces dernières années, il avait sensiblement réduit son activité. Sa nouvelle devise : travailler moins et faire payer plus. Trois ou quatre gros contrats par an, et quelques petits services, largement de quoi payer les factures. D'ailleurs le nouveau parrain, Maggione Jr, ne l'appréciait guère. Son problème, son unique problème, c'était l'inaction. L'excitation, les giclées d'adrénaline lui manquaient. Voilà pourquoi il avait décidé de s'inviter au Bal de la police !

Hilare, il gara son Range Rover à une douzaine de rues de l'endroit où les festivités allaient avoir lieu. Visiblement, tout le quartier était en ébullition. Même à pied, le Boucher ne put s'approcher à moins de deux cents mètres de Kentucky Avenue. Il avait croisé près d'une trentaine de cars de police et des douzaines de voitures de patrouille.

Quand il vit les blousons bleus du FBI, il se dit que Quantico avait dû envoyer la HRT Putain ! Ces gars-là faisaient partie de l'élite de l'élite. Comme lui. Voilà qui était de bon augure. Pour rien au monde il ne voulait manquer ça, quitte à prendre quelques risques. Il repéra ensuite plusieurs véhicules de commandement. Et à l'intérieur de la « zone gelée » du périmètre de sécurité, il crut voir le « responsable de crise ».

Puis Michael Sullivan remarqua quelqu'un, et son poulx s'accéléra. Un type en civil parlait à l'un des agents du FBI.

Il le connaissait. Ce mec s'appelait Alex Cross. Sullivan et lui s'étaient déjà, comment dire, croisés. Puis un autre visage revint à l'esprit du Boucher. Marianne, Marianne, l'un de ses meilleurs souvenirs, une fille qu'il avait eu autant de plaisir à tuer qu'à prendre en photo.

Décidément, la soirée était de plus en plus prometteuse.

24.

Je comprenais parfaitement ce qui avait poussé Ned Mahoney à me faire venir.

Un laboratoire où il devait y avoir plus de cent cinquante kilos d'héroïne dont la valeur de revente dépassait les 7 millions de dollars. Des flics contre des flics. Personne ne pouvait sortir gagnant d'une situation aussi compliquée.

J'entendis le capitaine Moran ricaner : « Je vous dirais bien d'aller en enfer, mais c'est là que je bosse et je ne tiens pas à voir vos gueules tous les jours. »

À l'intérieur, ni les dealers ni les types du SWAT ne semblaient vouloir se rendre. Et ils refusaient de laisser sortir les employés coincés au dernier étage. Nous avions réussi à obtenir des noms. Il s'agissait surtout de jeunes filles et de femmes, et la fourchette d'âge allait de quinze à quatre-vingt-un ans. Des habitantes du quartier qui avaient besoin de travailler, qui voulaient travailler, mais que la barrière de la langue et de l'éducation avait contraintes à accepter ces emplois clandestins.

Pour ce qui était de trouver une solution au problème ou une alternative, je n'étais pas plus inspiré que mes collègues. Je décidai donc, vers 22 heures, d'aller me promener un peu au-delà du périmètre, histoire de faire le vide dans ma tête. En m'éloignant physiquement, peut-être parviendrais-je à imaginer quelque chose...

Il y avait déjà des centaines de badauds, des dizaines de journalistes et d'équipes télé. Je suivis M Street, les mains dans les poches.

À un carrefour, des riverains s'exprimaient devant une caméra. Je m'apprêtais à dépasser l'attroupement, perdu dans mes pensées, quand j'entendis une jeune femme gémir, entre deux sanglots déchirants : « C'est ma chair et mon sang qui est à l'intérieur, et tout le monde s'en fout, tout le monde s'en fout ! »

Je m'arrêtai pour écouter cette pauvre petite, qui devait avoir au maximum vingt ans, et qui était enceinte. À en juger par le volume de son ventre, elle pouvait accoucher d'un moment à l'autre.

« Ma grand-mère a soixante-quinze ans. Elle est là-dedans pour gagner de l'argent, pour que mes gosses ils puissent aller à l'école catholique. Rosario, elle s'appelle. C'est une dame magnifique. Ma

grand-mère, elle mérite pas de mourir. »

J'écoutai d'autres interviews poignantes. On donnait la parole à des proches des employées du labo, pour l'essentiel, mais aussi à quelques épouses et enfants des dealers. Il y avait à l'intérieur du bâtiment un enfant d'à peine douze ans dont le boulot consistait à approvisionner les revendeurs.

Et finalement, je rebroussai chemin et franchis les barrières du périmètre, à la recherche de Ned Mahoney. Il était en grande discussion avec des administratifs, des types en costard et le capitaine Moran, devant l'un des fourgons de commandement. Ils envisageaient de couper le courant.

— J'ai une idée, lui dis-je.

— Ah, pas trop tôt...

25.

Le Boucher traînait devant les barrières de police. Il savait bien, pourtant, qu'il n'aurait pas dû être ici, à Washington, qu'il aurait dû être chez lui, dans le Maryland, depuis des heures. Mais cela en valait la peine. C'était du pur délire. Il se baladait au milieu des curieux en ayant l'impression d'être un gosse lâché dans une fête foraine.

D'ailleurs, sur place, il y avait même des vendeurs de glaces et de hot dogs. Les gens avaient l'œil brillant d'excitation, ils voulaient voir de l'action, du direct. Et lui aussi !

Il était vraiment accro aux scènes de crime, et ça remontait sans doute à l'époque où il vivait avec son vieux à Brooklyn. Quand il était petit, son père l'emmenait toujours voir des incendies et des scènes d'accident ou de crime ; il interceptait les appels des pompiers et de la police avec ses émetteurs-récepteurs. C'était le seul truc sympa qu'il faisait avec son vieux, et sûrement parce que son père se disait qu'il aurait moins l'air d'un détraqué en trimballant son fils avec lui.

Et son vieux, pourtant, était vraiment un détraqué. Il adorait voir des cadavres, sous toutes les formes possibles. Sur le trottoir, dans des voitures accidentées ou extraits des ruines encore fumantes d'un immeuble, peu lui importait. Ouais, le premier Boucher de Sligo était bien son père, qui avait d'ailleurs fait pire encore. Et maintenant, le Boucher, c'était lui, l'un des assassins les plus redoutés et les plus recherchés de la planète. Il était le meilleur, non ? Il pouvait faire tout ce qu'il voulait, et il avait bien l'intention de le faire.

Michael Sullivan fut arraché à ses rêveries par une voix dans un haut-parleur, sur les lieux de la prise d'otages. C'était encore ce flic, Alex Cross. Il y vit comme un signe du destin, comme si les spectres du passé en appelaient au Boucher...

26.

Mon idée était tirée par les cheveux, mais si elle pouvait nous permettre d'épargner quelques vies, pourquoi ne pas essayer ? Personne n'avait trouvé mieux, pour l'instant.

Vers minuit, donc, derrière un mur de voitures de police et de bus garés de l'autre côté de la 15^e, nous fîmes installer une batterie de micros et de haut-parleurs. Un dispositif impressionnant sur lequel toutes les caméras de télévision s'étaient déjà braquées.

Durant une heure, je fis défiler les familles en leur demandant de raisonner leurs proches, de les supplier de poser leurs armes et de sortir du bâtiment, ou tout au moins de libérer les employées du labo. Le message était toujours le même : il n'y avait pas d'autre issue que la reddition, et s'ils ne se rendaient pas il y aurait des morts, beaucoup de morts. Des appels particulièrement déchirants arrachèrent des larmes à certaines personnes présentes.

Les meilleurs instants furent anecdotiques : un match de foot qu'un père devait arbitrer le lendemain, un mariage la semaine d'après, une jeune fille enceinte à laquelle les médecins avaient interdit de se lever, mais qui était venue parler à son petit ami, qui faisait le coursier pour un dealer. Tous deux avaient à peine dix-huit ans.

La réponse des assiégés ne tarda pas à nous parvenir.

Une gamine de douze ans était en train de s'adresser à son dealer de père quand des coups de feu éclatèrent à l'intérieur du bâtiment.

La fusillade dura environ cinq minutes. Puis plus rien. Impossible de savoir ce qui s'était passé. Nous n'avions qu'une certitude : les hommes retranchés dans l'immeuble ne s'étaient pas laissé émouvoir par les paroles de leurs proches.

Personne n'était sorti, personne ne s'était rendu.

Ned me prit à part.

— Ne t'en fais pas, Alex. Ça nous a peut-être permis de gagner un peu de temps.

Mais ce n'était pas, loin de là, le but que nous recherchions.

À 1 h 30 du matin, le capitaine Moran fit débrancher la sonorisation. Nous n'avions vu sortir personne. Les trafiquants

refusaient de céder.

Une demi-heure plus tard, les grands patrons décidèrent d'employer la force. La HRT, dépendant du FBI, lancerait l'assaut, suivi par une vague de policiers. Le SWAT ne participerait pas à l'opération. On avait donc retenu l'option la plus musclée, comme c'était la règle ces derniers temps à Washington, peut-être à cause de la lutte contre le terrorisme dans laquelle les États-Unis s'étaient engagés depuis plusieurs années. Plus personne, désormais, ne semblait vouloir résoudre les conflits par la négociation. Je ne savais pas trop de quel côté me ranger, mais je comprenais les arguments des uns et des autres.

Ned Mahoney et moi faisions partie du premier groupe d'assaut, rassemblé dans la 14^e Rue, juste derrière l'immeuble assiégé.

La plupart de nos hommes tournaient en rond nerveusement, en échangeant quelques mots. Ils s'efforçaient de rester concentrés.

— Ça va être coton, me souffla Ned. Les mecs du SWAT connaissent notre façon de penser. Ils doivent même savoir qu'on va attaquer ce soir.

— Ceux qui sont à l'intérieur, tu en connais certains ?

Ned secoua la tête.

— Tu sais, en général, on n'est pas invités aux mêmes soirées.

Ned et moi avions droit à la totale : combinaisons noires, protections pare-balles et pistolets-mitrailleurs MP5. Les assauts de nuit sont toujours risqués et celui-ci, qui allait opposer des hommes du SWAT à ceux de la HRT, s'annonçait particulièrement dangereux.

Ned reçu un message via son oreillette.

— C'est parti, Alex. N'oublie pas de baisser la tête. Ces types-là sont aussi forts que nous.

— Fais gaffe, toi aussi.

À cet instant précis, une scène aussi inattendue, pour ne pas dire inespérée, compte tenu des circonstances, se déroula sous nos yeux.

La porte principale du bâtiment s'ouvrit. Personne, pourtant, n'apparut. Que se passait-il ?

Puis une vieille dame en blouse de labo émergea dans la lumière aveuglante des projecteurs, les mains en l'air, en répétant : « Ne tirez pas. »

D'autres femmes de tous âges, elles aussi en tenue de laborantines, la suivaient. Le groupe comprenait également deux jeunes ados qui devaient avoir autour de douze ans.

Derrière les barrières de sécurité, les gens hurlaient des noms, pleuraient de joie, applaudissaient à tout rompre. Puis la porte se referma. L'exode était terminé.

28.

La libération de ces onze otages interrompit l'assaut de la HRT et relança les discussions. Le préfet de police et le directeur des enquêtes judiciaires firent leur apparition. Je les vis s'entretenir avec le capitaine Moran, tout comme deux pasteurs du quartier. Malgré l'heure tardive, les télévisions ne perdaient pas une miette de tout ce qui se passait.

Vers 3 heures, on nous fit savoir que l'assaut allait tout de même avoir lieu. Puis on nous demanda une nouvelle fois de patienter. On se dépêche, on attend, on se dépêche, on attend...

Une demi-heure plus tard, on nous donnait enfin le feu vert. Et cette fois, promis, juré, c'était la bonne.

Quelques minutes plus tard, Ned Mahoney et moi courions vers l'une des entrées latérales du bâtiment, avec une douzaine d'autres types de la HRT. La tenue de protection a l'avantage de pouvoir arrêter un certain nombre de projectiles ; l'inconvénient, c'est qu'elle est si lourde, si encombrante, qu'on a du mal à courir, et du mal à respirer.

Les tireurs d'élite couvraient les fenêtres, pour limiter les tirs de riposte.

C'était la phase que Mahoney surnommait volontiers « cinq minutes de panique et d'excitation », mais pour moi, c'était plutôt « dans cinq minutes, je suis au ciel ou en enfer », et j'appréhendais cet instant. Rien ne m'obligeait à être là, mais Ned et moi avions participé ensemble à un certain nombre d'assauts, et je ne pouvais pas me défilier.

Une énorme déflagration pulvérisa la porte. Nous étions déjà en train de courir au milieu des tourbillons de fumée et des débris, en priant pour que, durant ces quelques minutes, une balle ne nous touche pas en pleine tête ou à un autre endroit exposé du corps. J'espérais encore que personne ne mourrait cette nuit-là.

Nous essayâmes des coups de feu, sans savoir si les tirs venaient des rangs des trafiquants ou du SWAT. Voire des deux.

Au crépitement des pistolets-mitrailleurs dans les couloirs succédèrent les explosions de grenades. Nous atteignîmes un escalier en colimaçon. Le bâtiment allait-il supporter toutes ces déflagrations ? Il y avait tellement de bruit qu'il devenait difficile de raisonner, de se

concentrer sur quoi que ce soit.

— Hé, bande de connards !

Ça venait du dessus. Des rafales d'armes automatiques déchirèrent la pénombre.

Ned lâcha un cri et s'écroula dans l'escalier.

Je mis un certain temps à voir qu'il avait été touché près de la clavicule, sans savoir s'il avait reçu une balle ou un éclat. Mais la blessure pissait le sang.

Je restai à ses côtés et demandai du secours par radio. Au-dessus, c'était le chaos. Au milieu des détonations, on entendait hurler des hommes, des femmes.

Je n'avais jamais vu Ned avoir peur, et là, ses mains tremblaient. Il était livide, ce qui ne me rassurait pas.

— Les secours arrivent, lui dis-je. Reste avec moi, Ned. Tu m'entends ?

— Quelle connerie, finit-il par gémir. J'ai foncé droit dedans.

— Tu sens quelque chose ?

— Ça pourrait être pire. Ça pourrait être mieux, cela dit. Et je te signale que toi aussi, tu as été touché.

29.

— Ne t'en fais pas, je survivrai, dis-je à Ned en le couvrant de mon corps.

— Ouais, moi aussi. Enfin, sûrement...

Quelques minutes plus tard, les secours étaient là.

Quand on évacua Ned, la fusillade avait quasiment cessé. Cinq minutes de panique et d'excitation. Ned avait raison...

Les rapports commençaient à tomber. Le capitaine Moran me communiqua lui-même les dernières informations. Le bilan de l'assaut semblait mitigé. Nous étions nombreux à regretter d'avoir été lancés aussi tôt dans la bataille. Deux policiers et deux hommes de la HRT avaient été blessés, Ned était déjà sur une table d'opération.

En face, on dénombrait six morts, dont deux hommes du SWAT et une jeune mère de deux enfants âgée d'à peine dix-sept ans. Elle était restée à l'intérieur du bâtiment pour une raison que nous ignorions et son mari faisait, lui aussi, partie des victimes. Il n'avait que seize ans.

Il était plus de 6 heures du matin quand j'arrivai enfin chez moi, totalement épuisé, dans un état second. Il faisait déjà jour et tout me paraissait irréel.

Le pire restait à venir. Nana était levée. Elle m'attendait dans la cuisine.

Devant elle, il y avait du pain grillé et une tasse de thé. Elle donnait une impression d'extrême fragilité, mais je savais que ce n'était qu'une apparence.

La tasse fumait et Nana, elle, fulminait. Elle n'avait pas encore réveillé les enfants. Sur l'écran de son petit téléviseur une chaîne locale passait en boucle les images de l'assaut, et ce déferlement de violence dans la cuisine avait quelque chose de surréaliste.

Le regard de Nana se fixa sur le pansement qui ornait le côté de mon front.

— Ce n'est qu'une égratignure, la rassurai-je. Une bricole. Tout va bien, je n'ai rien.

— Alex, épargne-moi ces mots qui ne veulent rien dire, et ne me prends pas pour une idiote. Je suis en train de regarder la trajectoire d'une balle qui, à quelques centimètres près, te faisait exploser la cervelle. Et les petits devenaient orphelins. Plus de mère, plus de père. Où est le problème ? Tout va bien ! J'en ai vraiment marre, Alex. Voilà plus de dix ans que je vis dans la terreur de ce jour, et cette fois-ci, j'en ai jusqu'ici. J'en ai assez. Je m'en vais. Oui, tu m'as bien entendu. Je vous laisse, toi et les enfants. Je m'en vais !

Je levai les mains, sur la défensive.

— Nana, j'étais au garage avec les gosses quand j'ai reçu l'appel d'urgence. Je ne savais pas qu'on allait m'appeler, je n'avais aucun moyen de le savoir. Je n'ai rien pu faire pour empêcher ça.

— Tu as pris la communication, Alex. Et ensuite, tu as accepté la mission. Comme d'habitude. Tu parles de devoir, de conscience professionnelle. Moi, j'appelle ça de l'inconscience, de la folie furieuse.

— Je-n'avais-pas-le-choix.

— Tu as toujours le choix, Alex. C'est bien ce que j'essaie de te faire comprendre. Tu aurais pu refuser, dire que tu étais de sortie avec tes enfants. Que risquais-tu, à ton avis ? Qu'on te vire parce que tu as une vie de famille, parce que tu joues ton rôle de père ? Et si, par bonheur, ils te viraient vraiment, ce ne serait pas un drame.

— Je ne sais pas ce qu'ils feraient, Nana. Je pense qu'au bout d'un moment, oui, ils seraient capables de me virer.

— Et alors, ce serait la fin du monde ? Oh, et puis merde ! (Elle

fit claquer sa tasse sur la table.) Je m'en vais !

— Nana, je t'en prie, c'est ridicule. Je suis crevé. On m'a tiré dessus. Enfin, on m'a presque touché. On rediscutera de ça plus tard. Il faut que je dorme un peu.

Elle se leva brutalement et s'approcha de moi. Les petites perles noires de ses yeux brillaient de fureur. Je n'avais pas vu Nana dans un tel état depuis des années, peut-être depuis l'époque difficile de mon adolescence.

— Ridicule ? Tu trouves que c'est ridicule ? Comment oses-tu me dire une chose pareille ?

Elle me frappa le torse des deux mains. Un geste qui me fit mal, tout comme les vérités qu'elle venait de m'asséner.

— Je suis désolé, bredouillai-je. Je suis fatigué, c'est tout.

— Trouve-toi une bonne, une nounou, qui tu veux. Tu es fatigué ? Moi aussi, je suis fatiguée. Je suis fatiguée, et j'en ai ma claque de me ronger les sangs à cause de toi.

— Nana, excuse-moi. Que veux-tu que je te dise d'autre ?

— Rien, Alex. Ne dis rien. De toute façon, j'en ai marre de t'écouter.

Et elle quitta la pièce. Au moins, c'est terminé, me dis-je en m'asseyant, accablé par la déprime et la fatigue.

Mais ce n'était pas terminé.

Quelques minutes plus tard, Nana réapparut dans la cuisine, tirant une vieille valise de cuir et un bagage cabine à roulettes. Elle passa devant moi, traversa la salle à manger et sortit sans prononcer un mot.

— Nana ! (Je bondis de ma chaise pour la rattraper.) Arrête. S'il te plaît, arrête et parle-moi. Il faut qu'on discute.

— J'en ai marre de discuter !

Arrivé sur le seuil de la porte, je vis un taxi bleu pâle, cabossé de partout, qui vomissait ses fumées d'échappement devant la maison. L'un des nombreux cousins de Nana, Abraham, était chauffeur chez DC Cabs. J'apercevais l'arrière de sa coupe afro.

Nana monta dans le tas de tôles, qui démarra aussitôt en toussotant.

— Où elle va, Nana ? fit une petite voix, derrière moi.

Ali m'avait suivi en douce. Je le pris dans mes bras.

— Je ne sais pas, petit bonhomme. Je crois qu'elle est partie de la maison.

Son air épouvanté me déchira le cœur.

— Nana reviendra plus jamais ?

Tiré de son sommeil par un frisson suivi d'une secousse violente, Michael Sullivan comprit immédiatement qu'il ne réussirait pas à se rendormir. Il avait encore une fois rêvé de son père, cet horrible salopard, le monstre qui hantait tous ses cauchemars.

Quand il était petit, son vieux le faisait travailler dans sa boucherie deux ou trois fois par semaine, en été. Il avait commencé à l'âge de six ans, et ça s'était terminé quand il en avait onze. Le magasin occupait le rez-de-chaussée d'un bâtiment de brique rouge d'un étage, à l'angle de Quentin Road et de la 36^e Rue, à Flatlands, Brooklyn, Kevin Sullivan, boucher avait bonne réputation. Il vendait, disait-on, les meilleures viandes du quartier, et avait su s'adapter au goût des Italiens et des Allemands aussi bien que des Irlandais.

Le sol couvert d'une épaisse couche de sciure était nettoyé tous les jours. Les vitrines des présentoirs étincelaient. Et Kevin Sullivan avait un style bien à lui. Après avoir présenté sa viande au client, il souriait puis s'inclinait poliment. Le truc de la courbette, ça marchait à tous les coups.

Michael, sa mère et ses trois frères connaissaient toutefois un autre aspect de la personnalité de leur père. Kevin Sullivan avait des bras énormes et des mains d'une force inimaginable, surtout aux yeux d'un petit garçon. Un jour, il avait attrapé un rat dans la cuisine et l'avait broyé entre ses doigts. Il avait dit à ses fils qu'il pouvait faire pareil avec eux et transformer leurs os en sciure. Et il se passait rarement une semaine sans qu'une marque bleuâtre apparaisse sur le corps chétif de la mère de Michael.

Ce n'était pourtant pas ça le pire. Ce n'était pas ça qui avait réveillé Sullivan cette nuit-là comme tant d'autres. L'histoire d'horreur, la vraie, avait commencé un soir, alors qu'ils étaient en train de ranger la boutique, après la fermeture. Il avait six ans. Son père l'avait fait venir dans le bureau, un tout petit local où il y avait une table, une armoire et une couchette. Kevin Sullivan était assis sur la couchette, et il avait demandé à Michael de s'asseoir à côté de lui.

— Viens, mon garçon. Ici, près de moi.

— Je m'excuse, papa, avait tout de suite dit Michael, persuadé d'avoir fait une bêtise en nettoyant. Je vais arranger ça, je vais faire ce qu'il faut.

— Assieds-toi ! Tu as beaucoup de choses à te faire pardonner, mais la question n'est pas là. Maintenant, tu vas m'écouter. Ouvre bien tes oreilles.

Son père avait posé la main sur son genou.

— Tu sais que je peux te faire très mal, Michael ? Tu le sais, ça, hein ?

— Oui, père, je le sais.

— Et je te garantis que je le ferai si tu en parles à qui que ce soit.

Parler de quoi ? avait failli demander Michael, mais il savait bien que mieux valait éviter d'interrompre son père quand celui-ci était en train de parler.

— À qui que ce soit.

Son père lui avait serré la jambe jusqu'à ce qu'il en ait les larmes aux yeux. Puis il s'était penché sur lui et l'avait embrassé sur la bouche et lui avait fait d'autres choses, des choses qu'un papa ne doit jamais faire à son fils.

Son père était mort depuis longtemps, mais ça n'empêchait pas ce pourri d'être encore très présent dans son esprit. Alors, pour échapper aux démons de son enfance, il avait imaginé quelques stratagèmes originaux.

Le lendemain après-midi, vers 16 heures, il partit faire du shopping à la Tysons Galleria, le grand centre commercial de McLean, Virginie. Il recherchait quelque chose de très particulier : la fille idéale, pour un jeu qui s'appelait Stop ou Encore.

Une demi-heure durant, il aborda quelques partenaires potentielles devant les vitrines de Saks 5^e Avenue, puis celles de Neiman Marcus et enfin Lillie Rubin.

L'entrée en matière était aussi directe qu'invariable. Un grand sourire, puis : « Bonjour, je m'appelle Jeff Carter. Puis-je vous poser quelques questions ? Vous voulez bien ? Je vous promets que ce ne sera pas long. » La cinquième ou sixième jeune femme qu'il aborda avait un très joli visage, un visage qui respirait l'innocence, presque un visage de madone, et elle l'écouta. Parmi les précédentes, quatre s'étaient révélées assez sympas et l'une lui avait presque fait de l'œil, mais elles étaient toutes parties. Cela ne lui posait pas de problème. Il aimait les gens intelligents, et ces femmes s'étaient simplement méfiées de son plan drague. Ne jamais accepter les avances d'un inconnu...

Il poursuivit son petit argumentaire de vente face à la madone de la Galleria.

— Enfin, il ne s'agit pas exactement d'un questionnaire. Disons que si je dis quelque chose qui vous déplaît, je m'arrête et je m'en vais. Ça vous semble honnête ? Une sorte de Stop ou Encore.

— Un peu bizarre, votre truc, lui dit la fille.

Elle avait les cheveux châains, un visage magnifique et des formes prometteuses. Sa voix, en revanche, était décevante : trop monocorde. Mais bon, nul n'était parfait. Sauf lui, peut-être.

— Mais inoffensif, insista-t-il. Au fait, j'aime beaucoup vos bottes.

— Merci. Que vous aimiez mes bottes, ça ne me gêne pas. Moi aussi, je les aime beaucoup.

— Et vous avez un très joli sourire. Mais vous le savez, j'en suis sûr.

— Attention, n'en faites pas trop, non plus.

Ils riaient à présent, et Sullivan trouva qu'entre eux le courant passait bien. La partie était engagée. À partir de maintenant, il lui suffisait d'éviter le stop.

— Vous permettez que je continue ?

Toujours demander leur accord. Toujours être poli. Des règles qu'il s'imposait chaque fois qu'il jouait.

Elle haussa les épaules, fit rouler ses jolis yeux noisette, se balança d'un pied sur l'autre.

— Pourquoi pas ? Pour l'instant, tout va bien.

— Mille dollars, commença Sullivan.

En général, c'était là que tout se jouait. À cet instant précis.

La madone perdit son sourire, mais elle ne bougea pas. Sullivan sentit son cœur palpiter. Il avait réussi brancher la fille, il n'avait plus qu'à conclure la transaction.

— Ce n'est pas un coup tordu, je vous le promets, ajouta très vite Sullivan, en y mettant tout son charme, avec juste ce qu'il fallait de retenue.

— Vous me le promettez ? fit la madone, le sourcil perplexe.

— Pour une heure.

Tout était dans la façon de le dire. Il fallait que ça ait l'air d'une brouille. Rien de risqué, rien d'extraordinaire. Une petite heure, pour un petit millier de dollars. Pourquoi pas ? Où était le mal ?

— Stop.

Elle tourna sèchement les talons et s'en alla sans se retourner une seule fois. Elle était manifestement furieuse.

Sullivan, fou de rage, sentait encore son cœur, et pas que son cœur, d'ailleurs, palpiter. Il aurait voulu la rattraper, la madone, et l'étrangler au beau milieu du centre commercial. La massacrer. Mais il adorait le petit jeu qu'il avait inventé. Stop ou Encore.

Une demi-heure plus tard, il tentait sa chance au Tysons Corner Mall devant une boutique de lingerie Victoria's Secret. Il parvint jusqu'à « pour une heure » avec une blonde de rêve qui portait un short ultracourt et un T-shirt proclamant Jersey Girl, mais la chance ne lui sourit pas davantage. Sullivan, surexcité, n'en pouvait plus d'attendre. Il fallait à tout prix qu'il gagne, qu'il couche, qu'il s'offre une giclée d'adrénaline.

La fille qu'il aborda ensuite était une rousse à la crinière

flamboyante et au corps superbe, avec de longues jambes et des petits seins très animés qui bougeaient en rythme quand elle parlait. Au moment fatidique du « pour une heure », elle croisa ses minces bras sur sa poitrine. Ça, c'était du langage corporel ! Mais elle ne prit pas la fuite. L'indécision, sans doute. Sullivan adorait ce trait de caractère chez une femme.

— C'est vous qui contrôlez la situation, d'un bout à l'autre. Vous choisissez l'hôtel, ou bien on va chez vous. Ce que vous voulez, comme vous le sentez. C'est vous qui décidez.

Elle le dévisagea un moment sans rien dire, le regarda droit dans les yeux. Elle était en train de le jauger, et il comprit que celle-là faisait confiance à son instinct. *C'est vous qui décidez*. De surcroît, elle avait peut-être envie, ou besoin, de gagner mille dollars. Et il était plutôt beau gosse.

Et finalement, la rouquine chuchota – parce que personne ne devait entendre, bien entendu :

— Vous avez l'argent sur vous ?

Il lui montra un rouleau de billets de cent.

— Rien que des billets de cent ?

Il lui montra que tous les billets étaient des billets de cent.

— Je peux savoir comment tu t'appelles ? lui demanda-t-il.

— Sherry.

— C'est ton vrai nom ?

— Peu importe, *Jeff*. Allons-y. L'aiguille tourne, et ton heure a déjà commencé.

Et ils partirent ensemble.

À la fin de son heure, pour ne pas dire son heure et demie, avec Sherry, Sullivan n'eut pas besoin de déboursier le moindre dollar. Il lui suffit de montrer sa collection de photos, et le scalpel qu'il portait sur lui.

Stop ou encore.

Un jeu d'enfer.

33.

Deux jours après nous avoir plaqués, Nana rentra à la maison. Je remerciais le ciel où, manifestement, quelqu'un devait veiller sur nous. Nous avions tous, moi le premier, compris à quel point nous aimions Nana, à quel point nous avions besoin d'elle, à quel point elle était indispensable, elle qui, chaque jour, faisait pour nous tant de sacrifices, tant de petits gestes qui passaient souvent inaperçus et pour lesquels personne ne la remerciait.

Non qu'en temps ordinaire, elle nous laissât vraiment le loisir d'oublier ce que nous lui devons. C'était juste qu'elle avait encore plus de qualités qu'elle ne le pensait.

Ce matin-là, en déboulant dans la cuisine, elle surprit Jannie en train de manger des pétales de maïs au chocolat et, avec son style inimitable, lui décocha un : « Je m'appelle Janelle Cross et *j'adore m'empiffrer.* »

Jannie leva les mains en signe de reddition, alla jeter ses céréales à la poubelle, regarda Nana dans les yeux et lui dit :

— Si on est dans un véhicule qui se déplace à la vitesse de la lumière, que se passe-t-il quand on allume les phares ?

Avant que Nana n'eût eu le temps de concevoir un semblant de réponse à cette question impossible, elle la prit dans ses bras.

Je voulais en faire autant, mais c'est Nana qui écarta les bras.

— Viens.

J'étais dans ses bras. Elle poursuivit :

— Excuse-moi, Alex. Je n'avais pas le droit de me sauver et de vous abandonner comme ça. J'avais tort. Dès que je me suis retrouvée dans le taxi d'Abraham, vous m'avez manqué.

— Tu avais tous les droits..., commençai-je.

Elle m'interrompit.

— Ne commence pas à discuter, Alex. Pour une fois, laisse tomber pendant que c'est toi qui as l'avantage.

Et donc je me tus, comme elle me le demandait.

C'était le grand jour. La même semaine, vendredi matin, peu après 9 heures, je me retrouvai tout seul dans l'antichambre du bureau du directeur Ron Burns, au huitième étage du Hoover Building, le siège du FBI.

Le visage poupin et faussement angélique de Tony Woods, l'assistant du directeur, apparut dans l'entrebâillement de la porte.

— Ah, Alex, vous êtes là. Entrez donc. Beau boulot, l'autre soir, sur Kentucky Avenue. Surtout dans de pareilles circonstances. Le directeur aimerait en parler avec vous, et il a quelques projets à vous soumettre. J'ai aussi appris que Ned Mahoney allait finalement s'en tirer sans séquelles.

Super boulot, j'ai même failli me faire tuer, me dis-je en suivant Woods. Et Ned Mahoney a pris une balle dans le cou. Il aurait pu y laisser la peau, lui aussi.

Le directeur m'attendait dans son sanctuaire. Ron Burns est un type un peu particulier : il vous met une pression énorme, mais il a appris à se répandre en bavardages et en sourires avant d'entrer dans le vif du sujet. C'est Washington qui veut ça, surtout lorsque, comme lui, on a régulièrement affaire à des hommes politiques un tantinet retors. À l'instar de bien des dirigeants, hélas, Burns n'est pas très doué pour parler de la pluie et du beau temps. Nous parvînmes tout de même à échanger quelques réflexions sur les résultats sportifs des équipes locales et la météo durant une bonne minute et demie avant d'en venir au motif de ma visite.

— Alors, qu'est-ce qu'on me prépare ? demanda Burns. Tony me dit que vous tenez à me rencontrer, j'en déduis donc que ce n'est pas une simple visite de courtoisie. Moi aussi, j'ai deux, trois petites choses à voir avec vous. Une nouvelle mission, pour commencer : un tueur en série dans le Maine et le Vermont. Ce n'est pas la porte à côté...

J'acquiesçai, laissant Burns à sa logorrhée, mais au bout d'un moment, tendu, mal à l'aise, je dus l'interrompre :

— Excusez-moi, mais il m'est difficile de tourner autour du pot. Je serai donc direct. Je suis venu vous annoncer que je quitte le FBI. Ça m'est très pénible. J'apprécie tout ce que vous avez fait pour moi, mais j'ai pris ma décision, pour ma famille. Elle est irrévocable.

Je ne changerai pas d'avis.

— Merde. (Burns frappa son bureau du plat de la main.) Vous déconnez, Alex. Pourquoi voudriez-vous nous quitter aujourd'hui ? Ça n'a aucun sens. Vous êtes en train de faire une très belle carrière au FBI, et vous le savez. D'ailleurs, je ne vous laisserai pas faire.

— Vous ne pourrez rien faire pour m'en empêcher, lui dis-je. Je suis navré, mais je suis certain d'avoir pris la bonne décision. J'ai étudié la question une bonne centaine de fois ces derniers jours.

Burns me regarda dans les yeux. Il dut y lire ma détermination, car il se leva et vint me tendre la main.

— Vous faites une grave erreur, et vous sabordez votre carrière, mais je vois bien que tenter de vous raisonner ne servirait à rien. Ce fut un réel plaisir, Alex, et vous m'avez beaucoup appris.

Après la poignée de main, nous échangeâmes quelques banalités, non sans une certaine gêne, puis je gagnai la porte.

— Alex, me lança Burns, j'espère que je pourrai toujours vous appeler de temps en temps. D'accord ?

Je ne pus m'empêcher de rire. C'était du Burns tout craché. Il ne lâchait jamais prise.

— Vous pouvez m'appeler, en dernier recours, mais je préférerais que vous laissiez passer quelques mois. Entendu ?

— Ou au moins quelques jours.

Clin d'œil.

Nous nous mîmes à rire. Je compris à cet instant que ma brève et relativement glorieuse carrière au sein du FBI venait de prendre fin.

J'étais désormais au chômage.

35.

Je ne suis pas du genre à nourrir des regrets quand je me penche sur les différentes étapes de ma vie. Et globalement, d'ailleurs, je gardais un bon souvenir de mes années au FBI. Ce que j'avais vécu au Bureau me serait profitable. J'avais appris un certain nombre de choses, j'avais à mon actif de belles réussites, telles que l'élimination d'un Russe mafieux et psychopathe surnommé le Loup. Et je m'étais fait quelques bons amis – le patron de la HRT, voire le directeur du FBI –, ce qui ne pouvait pas nuire et me serait peut-être même utile un jour ou l'autre.

Ce matin-là, pourtant, quand, après avoir vidé mon bureau, je quittai une dernière fois le siège du FBI, mon carton dans les bras, je ressentis un formidable sentiment de soulagement. J'avais subitement l'impression d'avoir perdu une cinquantaine de kilos, de m'être délesté d'un poids mort dont j'ignorais jusque-là l'existence. Je n'étais pas totalement certain d'avoir pris la bonne décision, mais tout m'incitait à le penser.

Je me disais : c'en est fini des monstres, hommes ou créatures.

Plus jamais de monstres.

Je rentrai chez moi un peu avant midi. Enfin libre. Vitres ouvertes, je chantais sur *No Woman, No Cry* de Bob Marley, et les mots *everything's gonna be all right* prenaient désormais une résonance particulière. Oui, tout allait bien se passer. Je n'avais aucun projet, pas même pour le restant de la journée, et je trouvais cela délicieux. La perspective de ne rien faire pendant un moment me séduisait. Peut-être me découvrirais-je un don pour l'oisiveté...

Il fallait toutefois que je fasse quelque chose pendant que j'étais d'humeur. Je fis un détour par le garage Mercedes et retrouvai la vendeuse, Laurie Berger. Elle me fit essayer la R350. Sur l'autoroute, le volume de l'habitable me parut encore plus appréciable qu'au magasin. J'aimais aussi la nervosité du véhicule, et sa climatisation bi-zones qui satisferait tout le monde, y compris Nana Mama.

Et il était surtout temps que toute la famille tire un trait sur la voiture de Maria. Il y avait suffisamment d'argent sur mon compte épargne. J'achetai donc la R350 et repartis au volant de ma nouvelle acquisition, tout heureux.

En arrivant à la maison, je trouvai un message de Nana sur la table de la cuisine. Il était destiné à Jannie et Damon, ce qui ne m'empêcha pas de le lire.

Allez prendre un peu l'air, les enfants. Il y a du coq au vin dans la mijoteuse. Un délice ! Soyez gentils de me préparer la table. Et commencez à faire vos devoirs avant le dîner. Damon va à la chorale, ce soir. N'oubliez pas de « tenir ton souffle », jeune homme. Tante Tia et moi emmenons Ali au zoo, et nous sommes ra-vies.

Nana n'est pas là, mais elle vous surveille quand même !

Ce petit mot me fit sourire. Nana m'avait sauvé quand j'étais jeune, et voici qu'elle sauvait mes enfants.

Je m'étais réjoui à l'idée de m'amuser un peu avec Ali, mais j'aurais largement le temps de le faire plus tard, après tout. Je me préparai donc un sandwich avec des restes de porc et de la salade de choux, puis entrepris, curieusement, de faire du pop-corn, alors que j'étais seul.

Pourquoi ? Et pourquoi pas ? On ne peut même pas dire que j'aime beaucoup ça, mais j'avais brusquement envie de manger quelque chose de bien chaud, avec plein de beurre fondu dessus et des millions de calories. Je voulais me sentir libre d'être moi-même, de faire des bêtises si cela me chantait.

Après avoir englouti mon pop-corn fraîchement éclos, je m'offris deux heures de piano

— Duke Ellington, Jerry Roll Morton, Al Green. Puis je lus plusieurs chapitres d'un roman intitulé *L'Ombre du Vent*. Et ensuite, je fis l'impensable : une sieste, en plein après-midi. Avant de sombrer dans le sommeil, j'eus encore une pensée pour Maria, avec qui j'avais vécu les meilleurs moments de ma vie, et cette extraordinaire lune de miel à Sandy Lane, aux Barbades... Maria qui, aujourd'hui, me manquait tant. J'aurais tellement aimé pouvoir lui annoncer la grande nouvelle.

Le téléphone ne sonna pas une seule fois. Je n'avais plus de pager et, pour reprendre l'expression de Nana, j'étais ra-vi.

Nana et Ali rentrèrent les premiers, suivis de Jannie, et enfin de Damon. Ces retours échelonnés me donnèrent l'occasion de montrer trois fois notre nouvelle voiture, et de recueillir ainsi à trois reprises félicitations et applaudissements. C'était vraiment une journée merveilleuse.

Le soir, Nana nous servit son délicieux plat français. J'attendais la fin du repas – glace au potiron et café au lait – pour faire part de ma démission.

Jannie et Damon voulaient manger à toute vitesse pour

pouvoir quitter la table aussi tôt que possible, mais j'obligeai tout le monde à rester. Jannie n'avait qu'une envie : se replonger dans la lecture d'*Eragon*. Elle trouvait ce roman passionnant, soit, mais ce besoin qu'avaient les enfants de relire six fois le même bouquin me dépassait.

Qu'est-ce qu'il y a encore ? me demanda-t-elle en roulant des yeux, comme si elle connaissait déjà la réponse.

— J'ai quelque chose à vous annoncer.

Damon et Jannie se regardèrent, le visage en berne, persuadés de savoir ce qui allait suivre – j'allais devoir m'absenter pour les besoins d'une enquête, probablement une affaire de meurtres en série. Peut-être ce soir même, comme je le faisais toujours.

— Je ne vais nulle part, leur dis-je avec un grand sourire. C'est même contraire. En fait, ce soir, je vais assister à la répétition de Damon. J'ai envie d'écouter ce *joyeux bruit*. J'ai envie de voir comment Damon *tient son souffle*, ces temps-ci.

— Tu viens à ma répétition ? s'exclama Damon. Pourquoi, il un tueur dans la chorale ?

Je faisais durer le plaisir, je scrutais leurs visages, et je voyais bien qu'ils n'avaient pas la moindre idée de ce que j'allais leur annoncer. Nana elle-même, Nana la maligne, Nana-je-sais-tout, n'avait rien deviné.

Jannie regarda son petit frère.

— Ali, demande-lui de nous dire ce qu'il se passe. Fais-le parler.

— Allez papa, fit mon petit bonhomme, qui était déjà un habile manipulateur. Dis-nous. Avant que Janelle devienne folle.

— D'accord, d'accord, d'accord. Voilà, j'ai le triste devoir de vous annoncer que je n'ai plus de travail et que nous sommes officiellement sans ressources. Enfin, pas vraiment. Quoi qu'il en soit, ce matin, j'ai démissionné du FBI. Je n'ai rien fait de la journée. Et ce soir, je vais à la répétition de *Cantante Domino*.

Tout le monde se mit à applaudir la nouvelle, et les enfants de scander joyeusement : « Sans ressources ! Sans ressources ! » Ça sonnait plutôt bien, en fait. Plus de ressources, et plus de monstres...

Le deuxième acte se déroula ainsi. John Sampson était alors l'une des peintures de la police de Washington. Sa réputation n'avait cessé de croître depuis qu'Alex avait quitté la criminelle pour rejoindre le FBI. Big Man, comme le surnommaient certains, était depuis longtemps déjà un flic réputé et respecté, mais curieusement, il se fichait de l'approbation de ses pairs. Seul l'avis d'Alex, peut-être, lui importait. Et encore...

Sa dernière enquête n'avait rien d'une partie de plaisir. Peut-être parce qu'il vouait une véritable haine au mauvais acteur qu'il essayait de faire tomber, une pourriture du nom de Gino Giametti, dit le Rital, qui possédait des boîtes de strip-tease et des salons de massage jusqu'à Fort Lauderdale et Miami. Accessoirement, Giametti approvisionnait également un certain nombre de pédophiles en jeunes filles adolescentes, voire prépubères. Les lolitas l'obsédaient.

« Capo », murmura Sampson en s'engageant dans la rue où habitait Giametti, dans le très chic quartier de Kalorama.

C'était le diminutif de *capitano*, l'un des grades de la hiérarchie mafieuse. Gino Giametti avait gagné gros durant des années, pour avoir été parmi les premiers truands à comprendre qu'importer de jolies jeunes filles des anciens pays du bloc soviétique, et notamment la Russie, la Pologne et la Tchécoslovaquie, pouvait se révéler très rentable. Cette spécialité lui valait aujourd'hui d'être dans le collimateur de Sampson. Et celui-ci n'avait qu'un seul regret : l'absence d'Alex, qui aurait sans doute tant aimé participer à cette belle descente...

Peu après minuit, il s'arrêta devant le domicile de Giametti. Une maison cossue, sans être d'un luxe ostentatoire. Giametti ne manquait de rien, car la mafia pourvoyait à tous ses besoins. La grande famille veillait sur les siens.

Dans le rétroviseur, Sampson vit deux autres voitures se garer juste derrière lui. Dans le micro qui dépassait de son col, il chuchota :

— Bonsoir, messieurs. Je pense qu'une belle nuit nous attend. Je le sens au fond de mes tripes. Allons tirer le Rital de son sommeil.

L'actuel coéquipier de Sampson était Marion Handler, un inspecteur de vingt-huit ans dont le gabarit n'avait quasiment rien à envier à celui de Big Man. La comparaison s'arrêtait toutefois là. Handler, qui vivait avec une majorette des Washington Redskins à la poitrine opulente et au cerveau atrophié, cherchait à se faire un nom à la criminelle. « Je vais sauter les échelons vite fait », répétait-il à Sampson, sans la moindre trace d'humour ni de modestie.

La simple présence de Handler était un calvaire pour Sampson. Ce type l'épuisait, le déprimait. Non seulement c'était un vrai con, mais il s'en vantait, exhibant sans honte ses fréquentes incohérences.

— Ce coup-ci, je passe devant, annonça Handler lorsqu'ils arrivèrent devant l'entrée de la maison.

Quatre autres inspecteurs, dont l'un était muni d'un bélier, encadraient déjà la porte. Ils regardèrent Sampson, attendant sa décision.

— Tu veux prendre la tête ? Pas de problème, Marion, je t'en prie. Premier arrivé, premier à la morgue. (Et, à ses autres collègues, il glissa :) Faites sauter la porte. L'inspecteur Handler ouvre la marche.

Deux coups de bélier, et la porte bascula. Le système d'alarme se déclencha, et les six policiers se ruèrent à l'intérieur de la maison.

Sampson scruta la cuisine plongée dans la pénombre. Personne. L'électroménager était flambant neuf. Un iPod et des CD traînaient par terre, preuve qu'il y avait des enfants.

— Il est en bas, dit Sampson. Depuis un certain temps, Giametti et sa femme font chambre à part.

Vingt secondes à peine après avoir fait irruption dans la maison, les hommes se précipitèrent dans l'escalier de bois plutôt raide, au bout de la cuisine, et une fois au sous-sol, enfoncèrent la première porte.

— Police de Washington ! Les mains en l'air ! Allez, Giametti !

C'était la voix tonitruante de Marion Handler.

Le Rital jaillit hors de son lit géant et s'accroupit en position de défense. C'était un homme d'une bonne quarantaine d'années, pas très grand, ventru et hirsute. Il paraissait hagard, encore dans le cirage, peut-être sous l'effet de stupéfiants. Mais Sampson refusait de se

laisser abuser par son apparence physique. Cet homme était un tueur sans scrupules, et bien pire encore...

Sur le lit, une très jeune et jolie blonde aux cheveux longs et à la peau d'albâtre tentait de cacher sa poitrine et son sexe rasé. Sampson savait qu'il la trouverait ici. Elle s'appelait Paulina Sroka et Giametti l'avait fait venir de Pologne six mois plus tôt. On le disait follement amoureux d'elle. Selon certains témoignages, il avait abattu sa meilleure amie parce qu'elle avait refusé de se laisser sodomiser.

— N'ayez pas peur, lui dit Sampson. Nous sommes de la police. Vous ne risquez rien. Lui, si.

Le désarroi et la peur se lisaient sur le visage de la jeune fille.

— Tu la fermes ! lui hurla le Rital. Tu ne leur dis pas un mot ! Pas un mot, Paulie ! Je te préviens !

Avec une agilité surprenante, Sampson plaqua Giametti au sol et le menotta comme on ligote un veau lors d'un rodéo.

— Ne leur dis rien ! beugla encore l'Italien, le visage enfoncé dans la moquette. Pas un mot, Paulie ! Tu m'entends ! Je t'aurai prévenue !

Assise sur le lit aux draps froissés, la jeune fille désespérée peinait à enfiler la chemise d'homme que l'un des policiers venait de lui donner.

D'une toute petite voix, elle bredouilla enfin :

— Il obliger moi faire tout ce que lui veut. Il me fait plein de choses mal. Vous voyez quoi je veux dire, tout quoi vous pouvez imaginer. J'ai mal à marcher... J'ai quatorze ans.

Sampson se tourna vers Handler.

— Emmène-le, Marion. Sors-moi cette ordure d'ici, je n'ai pas envie d'y toucher.

Une heure plus tard, Gino Giametti passait au grill sous les néons de la salle d'enquête n°1, au poste du Premier District. Sampson avait les yeux rivés sur le redoutable mafieux qui ne cessait de se gratter machinalement le crâne, jusqu'au sang.

Marion Handler s'était chargé de l'interrogatoire préliminaire, sans réussir à obtenir grand-chose. Sampson observait les deux hommes, les jaugeant l'un et l'autre.

Pour l'instant, Giametti s'en sortait mieux que Handler. De toute évidence, l'homme était plus intelligent qu'il ne le laissait paraître.

— Je me suis réveillé, et Paulie était en train de dormir. Dans mon lit. Elle dormait, comme quand vous êtes arrivés. Que voulez-vous que je vous dise ? Elle a sa chambre au premier. Paulie, c'est une gamine qui a toujours peur. Des fois, elle pète aussi un peu les plombs. Elle fait du ménage et des trucs comme ça pour ma femme. On voulait l'inscrire dans les écoles du coin, les meilleures écoles. On la laissait étudier l'anglais avant qu'elle se mette au travail. C'est vrai, on a essayé de faire tout ce qu'il fallait pour cette petite, alors pourquoi vous venez me casser les couilles ?

Sampson finit par se redresser dans son fauteuil. Il avait entendu suffisamment d'âneries pour ce soir. Il prit le micro.

— On ne t'a jamais dit que tu pourrais faire une carrière de comique ?

Avec Marion comme faire-valoir.

— En fait, si, ricana Giametti. Des gens m'ont déjà dit exactement la même chose. Et vous savez quoi ? Je crois que c'était aussi des flics.

— Quoi qu'il en soit, Paulina nous a déjà déclaré t'avoir vu tuer sa copine Alexa. Alexa avait seize ans. Elle était garrottée !

Giametti frappa la table du poing.

— Pauvre petite cinglée. Paulie ment comme elle respire. Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Vous avez menacé de l'expulser ? De la renvoyer en Pologne ? C'est ce qui lui fait le plus peur.

— Non, répondit Sampson, je lui ai dit qu'on l'aiderait à rester en Amérique, si possible. À faire des études. Dans les meilleures

écoles. Qu'on ferait tout ce qu'il faut pour elle.

— Elle ment, et elle est complètement folle. Moi, je vous le dis, cette belle petite a complètement perdu les pédales.

Sampson opina lentement.

— Elle ment ? D'accord. Et Roberto Gallo, il ment, lui aussi ? Il t'a vu tuer Alexa et mettre le corps dans le coffre de ta Lincoln. Tout ça, il l'a inventé ?

— Bien sûr qu'il l'a inventé. C'est n'importe quoi, rien que des conneries. Je le sais, vous le savez, Bobby Gallo le sait. Alexa ? Qui c'est, Alexa ? La copine imaginaire de Paulie ?

— Qu'est-ce qui me prouve que Gallo a tout inventé ? insista Sampson.

— Parce que ça n'a jamais eu lieu, voilà tout ! Parce que Bobby Gallo a sûrement passé un accord avec vous.

— Tu veux dire que ça ne s'est pas passé comme ça ? Gallo n'a pas assisté au meurtre ? Mais Paulina, oui. C'est ce que tu essaies de me dire ?

— Vous me prenez pour un idiot, inspecteur Sampson ? Je ne suis pas débile.

Sampson ouvrit les bras pour désigner la petite pièce noyée de lumière.

— Et pourtant, tu te retrouves ici.

Après quelques secondes de réflexion, Giametti fit un geste en direction vers Handler.

— Dites à Junior d'aller prendre l'air. C'est à vous que je veux parler. Rien que vous et moi.

Sampson regarda Marion Handler, haussa les épaules.

— Si tu faisais une petite pause, Marion ?

À contrecœur, Handler se leva et quitta bruyamment la pièce, comme un lycéen turbulent furieux d'avoir été collé.

Une fois seul avec Giametti, Sampson ne dit rien. Il continua d'observer le mafieux, en essayant de se glisser dans sa peau. Ce type était un assassin, il le savait. Et Giametti, lui, devait savoir qu'il était dans de sales draps. Paulina Sroka n'avait que quatorze ans.

— On joue les brutes ténébreuses ? gloussa Giametti. C'est ça, votre numéro ?

Sampson ne desserra pas les dents. Plusieurs minutes s'écoulèrent.

Giametti finit par se pencher, pour déclarer d'un ton très sérieux :

— Écoutez, vous savez bien que ça ne tient pas debout. Pas d'arme du crime, pas de corps. Je n'ai pas flingué de petite Polack du nom d'Alexa. Et Paulie, elle est vraiment frappée. Je vous assure. Elle est peut-être jeune, mais c'est pas une gamine. Elle faisait le tapin, chez elle. Vous le saviez ?

Sampson ouvrit enfin la bouche.

— Voilà ce que je sais, et ce que je peux prouver : tu as eu des relations sexuelles avec une fille de quatorze ans, à ton domicile.

— Elle n'a pas quatorze ans, répondit Giametti. C'est une petite pute. De toute façon, j'ai quelque chose pour vous, une monnaie d'échange. Ça concerne un de vos amis, Alex Cross. Vous m'entendez, inspecteur ? Écoutez-moi bien. Je sais qui a tué sa femme, et je sais aussi où il est.

John Sampson descendit lentement de sa voiture, remonta l'allée dont les dalles lui étaient si familières et gravit les quelques marches de la maison des Cross, sur la 5^e Rue.

À la porte, il hésita, essaya de se concentrer, de se calmer. Cela n'allait pas être facile, et il était mieux placé que quiconque pour le savoir. Il avait des informations sur le meurtre de Maria Cross, des éléments qu'Alex lui-même ignorait.

Cette visite n'apporterait rien de bon. Elle risquait même de mettre un terme à une longue amitié.

Un instant plus tard, Sampson eut la surprise de voir Nana Mama lui ouvrir la porte. Vêtue d'un peignoir bleu à fleurs, elle semblait encore plus fluette que d'habitude, évoquant un oiseau antique voué à toutes les vénération. Ce devait être le cas, dans cette maison. John lui-même adorait cette vieille femme.

— John, qu'y a-t-il ? J'ose à peine vous demander ce qui se passe. Bon, entrez, entrez. Si vous restez là, vous allez faire peur aux voisins.

— Ils ont déjà peur, Nana, fit Sampson en ébauchant un sourire. On est à Southeast, n'oubliez pas.

— Ce n'est pas drôle, John. Vraiment pas. Qu'est-ce qui vous amène à une heure pareille ?

Sampson eut soudain l'impression d'être redevenu l'adolescent cloué par le fameux regard noir de Nana. Cette scène, il aurait juré l'avoir déjà vécue. Comme le jour où Alex et lui s'étaient fait surprendre en train de voler des disques chez Grady's, à l'époque du collège. Ou celui où un proviseur adjoint les avait coincés alors qu'ils fumaient de l'herbe, juste derrière le lycée John Carroll, et où Nana avait été obligée de venir les chercher.

— Il faut que je parle à Alex, expliqua Sampson. C'est important, Nana. Il faut qu'on le réveille.

Elle frappa du pied.

— Et pourquoi ça ? Il est 3 h 15 du matin. Alex ne travaille plus pour la ville de Washington. On ne pourrait pas le laisser vivre sa vie ? Surtout vous, John Sampson. Vous êtes tout de même gonflé de débarquer comme ça, en pleine nuit, pour lui demander de l'aide.

D'ordinaire, Sampson ne cherchait pas à discuter avec Nana Mama, mais là, c'était différent.

— Désolé, Nana, mais ça ne peut pas attendre. Et ce n'est pas moi qui ai besoin de l'aide d'Alex, cette fois-ci. C'est le contraire.

Et sans attendre Nana, Sampson pénétra dans la maison des Cross.

Il était presque 4 heures, et la voiture de Sampson filait vers le poste du Premier District. J'étais complètement réveillé, pour ne pas dire électrique. J'avais l'impression que mon système nerveux tout entier vibrail.

L'assassin de Maria, au bout de tant d'années ? Existait-il la moindre chance d'arrêter, plus de dix ans après les faits, l'homme qui avait abattu mon épouse ? Cela me paraissait surréaliste. J'avais passé plus d'une année à enquêter, je n'avais jamais totalement abandonné l'affaire, et là, maintenant, subitement, nous allions peut-être mettre la main sur le tueur ? Était-ce possible ?

Arrivés au poste, dans la 4^e Rue, nous nous précipitâmes à l'intérieur sans dire un mot. La nuit, un commissariat de quartier ressemble parfois aux urgences d'un hôpital. On ne sait jamais ce qu'on va y trouver. Moi, je n'avais pas la moindre idée de ce qui m'attendait, et j'avais hâte d'interroger Giametti.

Quand nous franchîmes le seuil de l'entrée, tout nous parut étrangement calme, mais cela ne dura pas. En descendant au sous-sol, où se trouvaient les cellules de garde à vue, Sampson comprit en même temps que moi que quelque chose n'allait pas. Il y avait là une demi-douzaine d'hommes en tenue ou en civil, bien trop alertes, bien trop nerveux pour une heure aussi matinale. Forcément, il y avait un problème.

Marion Handler, le nouvel équipier de Sampson, nous aperçut. Il se dirigea vers John en m'ignorant. Je fis moi aussi de mon mieux pour ne pas le voir. J'avais eu l'occasion de lui parler deux ou trois fois, le temps de comprendre que ce frimeur n'était qu'un sale con. Et je me demandais pourquoi John le traitait avec autant d'égards.

Où il avait décelé chez lui quelque chose qui m'échappait, ou il avait fini, avec le temps, par devenir un peu plus tolérant.

— Tu ne vas jamais me croire, dit-il à Sampson. C'est du pur délire. Quelqu'un a réussi à avoir Giametti. Je déconne pas, Sampson. Il est dans sa cellule, mort. On l'a eu ici.

Handler nous conduisit jusqu'à la dernière cellule. J'avais l'impression que mon corps s'engourdissait. Je n'en croyais pas mes oreilles. Le type qui devait nous aider à localiser l'assassin de Maria venait de se faire tuer, ici même ?

— Il était seul, poursuivit Handler. Comment ont-ils pu l'avoir ici, sous notre nez ?

Sans prêter attention à sa question, nous pénétrâmes dans la cellule, la dernière du couloir, à droite. Deux techniciens s'affairaient autour du corps, mais je vis immédiatement ce que j'avais besoin de voir. Gino Giametti avait un pic à glace enfoncé dans le nez, et on s'était apparemment servi de ce même pic à glace pour lui arracher les yeux, juste avant.

— Pour moi, fit Sampson de sa grosse voix monocorde, ça ne peut être qu'un coup de la mafia.

41.

En rentrant chez moi, dans la matinée, je savais que je risquais de ne pas très bien dormir. Comme d'habitude. Les enfants étaient à l'école, Nana avait dû sortir, et un silence de mort régnait dans la maison.

Nana avait découpé la une d'un journal pour la coller sur le frigo, comme elle le faisait chaque fois qu'elle tombait sur un titre absurde ou à double sens, mais cette fois-ci, je n'étais pas d'humeur à sourire, fût-ce aux dépens de la presse. Je me servis un verre de vin rouge avant d'aller jouer un peu de piano sur la terrasse, sans réussir à retrouver le moral.

Je voyais le visage de Maria, j'entendais sa voix. Je m'interrogeais : comment se fait-il que des êtres disparus, que nous avons commencé à oublier, ressurgissent parfois avec une telle acuité ? Tout revenait à la surface. Maria, et ce que nous avons vécu ensemble.

Finalement, vers 10 h 30, je montai dans ma chambre. Un jour, une nuit comme tant d'autres, où j'allais me coucher seul. À quoi tout cela rimait-il ?

Je m'allongeai et fermai les yeux, en espérant me reposer, à défaut de dormir. Je pensais à Maria depuis que j'avais quitté le poste de police. Je nous voyais quand les enfants étaient petits. Les bons et les mauvais moments, pas seulement les images sentimentales d'une mémoire sélective.

Plus je pensais à elle et plus je me crispais, mais je finis tout de même par comprendre quelque chose d'utile : je voulais que ma vie ait à nouveau un sens. Ce n'était pas compliqué, mais était-ce encore possible ? Pouvais-je retrouver un nouvel élan ?

Peut-être. Il y avait quelqu'un. Une personne qui m'était suffisamment chère pour me faire évoluer. Ou bien étais-je une nouvelle fois en train de me bercer d'illusions ? Puis vint un moment où le sommeil m'emporta enfin, un sommeil agité, un sommeil sans rêves, ni meilleur, ni pire que d'habitude.

Il suffisait que je me reprenne en main. Que je change, intelligemment. J'avais bien réussi à troquer le vieux tas de ferraille de Maria contre un 4 × 4 haut de gamme, qu'est-ce qui m'empêchait de procéder à d'autres changements ? Pourquoi n'y arrivais-je pas ?

Le vendredi suivant, je ne cessai de me répéter : Alex a un rencard important. C'est pour cela que j'avais choisi le restaurant New Heights, sur Calvert Street, près de Woodley Park. Le lieu se prêtait parfaitement à ce genre de dîner. Le Dr Kayla Coles devait m'y rejoindre en quittant son travail, autrement dit à 21 heures, ce qui pour elle était tôt.

Sitôt arrivé, je pris place à notre table, histoire d'occuper le terrain au cas où Kayla ne serait pas à l'heure.

Elle arriva effectivement avec une quinzaine de minutes de retard, mais j'étais tellement content de la voir que je ne lui fis aucune remarque. C'était une belle femme, elle avait un sourire éclatant, et surtout, j'adorais être avec elle. Nous pouvions parler de tout pendant des heures, ce qui n'est pas le cas de nombreux couples que je connais.

— Wow ! fis-je en la voyant louvoyer, tout en grâce, entre les tables.

Elle portait des mocassins, peut-être parce qu'elle est suffisamment grande comme ça, ou que c'est une femme sensée, qui déteste l'inconfort des talons hauts.

— Wow toi-même ! Toi aussi, tu as l'air en pleine forme, Alex. Et cette vue ! J'adore ce restaurant.

J'avais demandé une table donnant sur Rock Creek Park, et il fallait admettre que le panorama était exceptionnel, à la mesure de Kayla, avec sa veste de soie blanche sur une chemise beige, son pantalon noir et sa belle ceinture or nouée à la taille, en oblique.

Nous choisîmes une bouteille de pinot noir pour accompagner notre repas, qui se révéla sublime. Une terrine de haricots noirs et fromage de chèvre pour deux, suivie d'un omble chevalier pour elle et d'une entrecôte au poivre pour moi, et pour finir un crumble au praliné et au chocolat doux-amer, à partager. Tout, ici, nous plaisait. Ces cerisiers encore en fleur qui s'offraient à notre vue alors qu'on était en automne ; ces toiles d'artistes locaux aux murs, plutôt intéressantes ; ces parfums de cuisine – fenouil et ail – qui

embaumaient la salle ; la douce lumière des chandelles sur toutes les tables. Mais mon regard, le plus souvent, restait rivé à celui de Kayla. Je voyais briller l'intelligence dans ses beaux yeux marron.

Après le dîner, nous décidâmes d'aller nous balader jusqu'à Adams Morgan et Columbia Road, en empruntant le Duke Ellington Bridge. Nous fîmes une halte chez Crooked Beat Records, l'une de mes boutiques préférées, dont l'un des patrons, Neil Becton, un vieil ami, était un ancien journaliste du *Post*. J'offris à Kayla quelques disques d'Alex Chilton et John Coltrane. Puis nous n'eûmes qu'à faire quelques pas pour nous retrouver au Kabani Village et assister, autour de quelques mojitos, à un atelier théâtre.

Au retour, main dans la main, nous ne cessâmes de parler. Puis Kayla m'embrassa. Sur la joue.

Je ne sus que penser.

— Merci pour cette soirée, me dit-elle. C'était parfait, Alex. À ton image.

— Sympa, hein ? fis-je, encore désarçonné par ce chaste baiser. Elle sourit.

— Je ne t'ai jamais vu aussi détendu.

Aucun compliment n'aurait pu me faire davantage plaisir. Cela compensait le baiser. Enfin, plus ou moins.

Puis elle m'embrassa sur la bouche, et je lui rendis la politesse. Voilà qui était beaucoup mieux. Tout comme la nuit, ensuite, dans son appartement de Capitol Hill. L'espace de quelques heures, j'eus le sentiment que ma vie recommençait à avoir un sens.

Le Boucher avait toujours considéré que Venise était une ville somme toute surestimée.

Mais aujourd'hui, avec le déferlement incessant des touristes et notamment l'afflux d'Américains dont l'arrogance n'avait d'égale que leur insondable naïveté, n'importe quel individu doté d'un minimum de matière grise se serait forcément rangé à son avis. Ou peut-être pas, finalement, puisque la plupart des gens qu'il connaissait étaient de parfaits imbéciles, à bien y réfléchir. Il avait appris ça vers l'âge de quinze ans, dans les rues de Brooklyn, alors qu'il en était à sa troisième ou quatrième fugue d'adolescent perturbé, victime des circonstances ou peut-être tout bonnement psychopathe-né.

Arrivé à Venise en voiture, il s'était garé sur la Piazzale Roma, et s'était empressé de prendre une vedette-taxi pour rejoindre sa destination. Presque tous les touristes qu'il avait croisés paraissaient à la fois excités et intimidés par cette ville. Pauvres veaux, pauvres moutons... Aucun d'entre eux n'avait jamais conçu une idée originale, n'était jamais parvenu à une conclusion sans l'aide d'un guide débile. Cela dit, Sullivan devait lui-même reconnaître que le spectacle de ces vieilles maisons de maître collées les unes aux autres s'enfonçant lentement dans la lagune pouvait avoir quelque chose de grandiose sous un bon éclairage, surtout de loin.

Une fois à bord du canot, en revanche, il ne pensa plus qu'à sa mission. Martin et Marcia Harris.

Du moins leurs innocents voisins et amis de Madison, Wisconsin, les connaissaient-ils sous ces noms-là. Leur véritable identité importait peu. Sullivan la connaissait, d'ailleurs. Pour lui, ce couple représentait avant tout une somme de 100 000 dollars déjà déposée sur son compte en Suisse, plus les frais, le tout pour deux petits jours de boulot. On le considérait comme l'un des assassins les plus performants de la planète et avec lui, ce n'était pas comme dans les restaurants de Los Angeles : on en avait pour son argent. Que John Maggione fasse appel à lui l'avait un peu étonné, mais il était ravi de reprendre du service.

La vedette accosta au Rio di San Moisè, près du Grand Canal, et Sullivan louvoya entre les minuscules boutiques et les musées jusqu'à l'immense place Saint-Marc. Il était en contact radio avec un

guetteur qui venait de lui signaler que les Harris se promenaient sur la place en jouant les touristes. Il était presque 23 heures, et il se demanda ce qu'ils allaient faire ensuite. Une sortie en boîte, un souper au Cipriani, un dernier verre au Harrys Bar ?

Puis il les aperçut – lui, en imper Burberry, elle, drapée dans un plaid en cashmere, le livre de John Berendt, *La Cité des Anges Déchus*, à la main.

Sullivan les suivit, noyé dans la foule joyeuse et bruyante. Il avait volontairement adopté la tenue de l'Américain type – des Dockers kaki, un sweat, un chapeau de pluie mou, autant d'effets dont il pouvait se débarrasser en quelques secondes. En dessous, il portait un complet de tweed havane, une chemise et une cravate. Il avait également pris un béret. De quoi devenir le Professeur, l'un de ses déguisements préférés lorsqu'il voyageait en Europe pour exécuter un contrat.

Les Harris ne s'éloignèrent guère de la place Saint-Marc. Ils s'engagèrent dans la Calle 13 Martiri. Sullivan savait déjà qu'ils séjournaient à l'hôtel Bauer. Ils avaient donc décidé de rentrer.

« Vous me mâchez le travail », songea-t-il.

Erreur.

Il suivit Martin et Marcia Harris dans la pénombre de la ruelle si vénitienne. Bras dessus, bras dessous, le couple franchit l'entrée du Bauer. Sullivan se demanda pourquoi John Maggione voulait les supprimer, mais peu lui importait, finalement.

Quelques instants plus tard, le Boucher se trouvait face à eux, à l'autre bout du bar de la terrasse. L'endroit, intime et très cosy, surplombait le canal et donnait sur la Chiesa della Salute. Un charme fou. Sullivan commanda un Bushmills dont il ne but qu'une ou deux gorgées, histoire de s'assouplir un peu les neurones. Il observait les Harris tout en tripotant le scalpel dans la poche de son pantalon.

Qu'ils sont mignons, nos deux tourtereaux, se dit-il en les regardant échanger un langoureux baiser. Et si vous alliez faire une petite sieste, hein ?

Comme s'il avait lu dans les pensées du Boucher, Martin Harris paya les consommations et le couple quitta la terrasse et son élégant brouhaha. Sullivan leur emboîta le pas. Le Bauer était un vrai palazzo vénitien, dont le luxe et l'opulence évoquaient davantage une résidence privée qu'un hôtel. Sullivan savait que sa femme, Caitlin, aurait adoré cet endroit, mais jamais il ne pourrait l'emmener ici. Il était d'ailleurs hors de question qu'il y remette lui-même les pieds.

Pas après l'horrible tragédie dont le Bauer allait être le théâtre dans quelques minutes. Car telle était la spécialité du Boucher : les tragédies, les tragédies les plus indicibles.

Il savait que le Bauer comptait quatre-vingt-dix-sept chambres et dix-huit suites, et que les Harris occupaient l'une des suites, au deuxième étage. Il les suivit dans l'escalier. Le tapis étouffait le bruit de ses pas. *Erreur.*

Qui était en train de la commettre, cette erreur ? Eux ou lui ? La question, vitale, exigeait une réponse immédiate.

Sur le palier, tout bascula très vite.

Les Harris l'attendaient, armes au poing, et un vilain rictus déformait le visage de Martin. Ils avaient vraisemblablement prévu de l'attirer dans leur suite et de l'abattre sur place. Un guet-apens en bonne et due forme, préparé par deux professionnels.

Le coup avait été plutôt bien monté, d'ailleurs. Pour lui, cela

valait un 8 sur 10.

Mais qui était derrière tout ça ? Qui avait voulu le faire tuer ici, à Venise ? Plus étrange encore, pourquoi était-il visé ? Pourquoi lui ? Et pourquoi maintenant ?

Pour l'instant, il avait cependant d'autres priorités : dans la lumière tamisée du couloir, deux armes étaient pointées sur lui.

Heureusement, les Harris avaient commis plusieurs erreurs. Ils s'étaient laissé suivre beaucoup trop facilement, et en faisant preuve d'une insouciance et d'une tendresse bien trop démonstratives et donc suspectes, à son avis, pour un couple marié depuis vingt ans, fût-il en vacances à Venise.

Le Boucher avait donc déjà dégainé son pistolet, et dès qu'il vit les armes, il fit feu.

Sans une fraction de seconde d'hésitation.

En vrai macho, il commença par éliminer l'homme, l'adversaire le plus dangereux, selon lui. Il toucha Martin Harris en plein visage, lui arrachant le nez et la lèvre supérieure. Un coup mortel, comme prévu. La tête du type bascula en arrière et sa moumoute blonde se décolla sous le choc.

Puis Sullivan plongea et fit une roulade sur la gauche. La balle de Marcia Harris le manqua d'une trentaine de centimètres.

Il tira une nouvelle fois et toucha Marcia à la gorge, d'un côté. Puis, alors qu'elle suffoquait déjà, il lui logea une balle dans la poitrine, et une autre en plein cœur.

Les Harris gisaient dans le couloir telles deux carcasses de viande, mais le Boucher ne prit pas pour autant la fuite.

Il sortit son scalpel et s'attaqua au visage et à la gorge de ses deux victimes. S'il avait eu le temps, il leur aurait également cousu les yeux et la bouche, histoire d'envoyer un message. Quand il eut fini, il prit une demi-douzaine de photos des tueurs malchanceux pour sa chère collection.

Très prochainement, le Boucher montrerait ces photos à la personne qui avait commandité cette tentative d'assassinat, et qui était désormais un mort en sursis.

John Maggione, le parrain en personne.

Lorsqu'il jouait le personnage de Michael Sullivan, il avait coutume de ne rien laisser au hasard, et cela ne concernait pas que ses contrats. Il avait toujours à l'esprit les détails ayant trait à sa famille – le mode de vie, le lieu, le nom des personnes qui étaient au courant. Les souvenirs de la boucherie de son père, à Flatlands, l'accompagnaient également : l'auvent à larges rayures aux couleurs du drapeau irlandais, orange, blanc et vert ; l'éclatante blancheur à l'intérieur de la boutique ; le vrombissement du hachoir électrique qui faisait presque trembler tout l'immeuble chaque fois qu'on le branchait.

Brooklyn était pourtant bien loin, désormais. Pour sa nouvelle vie, il avait choisi le comté de Montgomery, dans le Maryland. Cossu, à majorité blanche.

Et plus spécifiquement la ville de Potomac.

Il était environ 15 heures quand, de retour d'Europe, il traversa Potomac Village en roulant à quarante à l'heure, comme les panneaux le lui demandaient, et en s'arrêtant au feu, comme tout bon citoyen, à l'intersection de River et Falls.

Un feu interminable, qui lui laissait plus de temps pour se plonger dans ses réflexions et cultiver ses obsessions.

Qui donc avait cherché à le faire abattre ? Était-ce réellement Maggione ? Quelles conséquences en tirer, pour lui et sa famille ? Pouvait-il rentrer chez lui sans risques ?

L'une des couvertures qu'il avait soigneusement choisies pour sa famille était le style bobo, qui l'amusait beaucoup : le beurre allégé, sa femme qui n'écoutait que les émissions culturelles de la radio nationale dans son 4 × 4 de luxe, et tous ces aliments bizarres, comme les petits pains aux germes de blé et aux olives. Pour le Boucher, ces joyeuses incohérences prouvaient que la culture yuppie avait encore de beaux jours devant elle.

Ses trois fils allaient à Landor, une école privée où ils fréquentaient d'autres gosses de familles aisées, généralement bien élevés mais souvent très pervers. Le comté de Montgomery comptait beaucoup de riches médecins qui travaillaient pour le ministère de la Santé, la Food and Drug Administration ou le Bethesda, le centre de recherche médicale de la Marine. Il se dirigeait vers le très huppé

Hunt County. Le « comté de la chasse », pour un homme comme lui, quelle ironie !

Et il arriva enfin chez lui, devant sa belle villa, achetée 1,5 million de dollars en 2002. Six grandes chambres, quatre salles de bains et une salle d'eau, piscine chauffée, sauna, sous-sol entièrement aménagé avec salle multimédia. En ce moment, Caitlin et les enfants ne juraient que par leur radio satellite Sirius. Ah, douce Caitlin, l'amour de sa vie officielle, qui passait actuellement le plus clair de son temps avec son coach de vie et son expert en thérapie intuitive, tous deux payés par les inavouables contrats de son mari...

Sullivan les avait prévenus de son arrivée, et tous étaient là, sur la pelouse, pour l'accueillir avec force gestes, puisqu'ils s'imaginaient former une grande et heureuse famille. Comment auraient-ils pu se douter qu'ils n'étaient qu'une composante de son déguisement, qu'ils lui servaient tout bonnement de couverture ?

Il descendit prestement de la Cadillac, le visage barré d'un sourire Colgate, et entonna son refrain fétiche, le vieux *Daddy's Home* de Shep and the Limelites. « Papa est rentré, et papa va rester. » Et Caitlin et les enfants, en chœur, d'ajouter : « Il est pas à mille bornes d'i-ciiiiiii. » Une vie d'enfer, non ? Si ce n'était que quelqu'un essayait de le tuer. Évidemment, il y avait toujours ce passé qui le poursuivait. Son enfance à Brooklyn, son taré de père, le désosseur, cette arrièreboutique de cauchemar, autant de souvenirs qu'il s'efforça de chasser de son esprit.

Il était rentré chez lui, une fois de plus. Il avait réussi. Alors, comme au théâtre, il s'inclina devant sa famille qui, bien sûr, acclama son héros de retour. Et il était bien un héros, après tout.

III. THÉRAPIE

— Alex ! Hé, Alex ! Comment ça va ? Ça faisait un moment ! Vous avez une mine superbe.

Sans interrompre mes foulées, je saluai de la main Malina Freeman, une jolie petite brune qui faisait partie du paysage, un peu comme moi. Elle avait plus ou moins mon âge, et tenait aujourd'hui la boutique de journaux où nous dépensions notre argent de poche en sucreries et en sodas quand nous étions petits. On racontait que je lui plaisais bien. Je l'aimais bien, moi aussi, et ça ne datait pas d'hier.

Mes jambes m'entraînèrent au-dessus de la 5^e Rue comme si elles connaissaient le chemin ; je voyais le quartier défiler. Vers Seward Square, je pris à droite, ce qui me faisait faire un grand détour. Un choix qui ne devait rien à la logique.

Depuis les dernières révélations sur l'assassinat de Maria, j'évitais le secteur où le drame s'était produit, tout en m'efforçant de me remémorer la femme que j'avais connue, et non les circonstances de sa mort. Et il ne se passait pas une journée sans que je me replonge dans l'enquête, car je soupçonnais maintenant le tueur d'être encore dans les parages.

Je tournai de nouveau à droite, sur la 7^e Avenue, avant de prendre la direction du National Mail en forçant un peu l'allure. Et arrivé au pied de mon immeuble, sur Indiana Avenue, je pris juste assez de souffle pour monter les marches quatre à quatre.

Mon nouveau bureau, situé au quatrième étage, était un studio reconverti comprenant une grande pièce, une petite salle de bains et une kitchenette. Près des fenêtres en arc de cercle qui dispensaient généreusement la lumière naturelle, j'avais installé deux confortables fauteuils et un divan pour mes séances de thérapie.

J'étais fébrile. J'avais posé ma plaque, et j'étais prêt à recevoir mes premiers patients.

Trois piles de dossiers m'attendaient sur mon bureau. Deux pour les affaires émanant du FBI, l'autre pour celles transmises par la police de Washington. Dans la plupart des cas, on me proposait une mission de conseil. Quelques crimes à élucider ? Un cadavre par-ci, par-là ? Oui, cela me semblait réaliste.

Le premier dossier que j'ouvris concernait des meurtres commis en Géorgie par un tueur en série que la presse avait

urnommé le Visiteur de Minuit. Trois hommes, des Noirs, étaient déjà morts, et l'intervalle entre les crimes diminuait. L'affaire m'intéressait, mais Atlanta se trouvait à un millier de kilomètres.

Je mis le dossier de côté et pris le suivant.

Cette fois, la distance était plus raisonnable. Deux professeurs de l'université du Maryland, qui se connaissaient peut-être intimement, avaient été tués. On avait retrouvé les corps pendus aux poutrelles du plafond d'une salle de classe. La police locale avait identifié un suspect, mais souhaitait disposer d'un profil avant de poursuivre son enquête.

Je remis le dossier sur mon bureau après l'avoir orné d'un onglet autocollant jaune.

Jaune, pour peut-être.

On frappa à la porte.

— C'est ouvert, criai-je, aussitôt en proie à une grande bouffée de méfiance et de paranoïa. Rien d'inhabituel...

Que m'avait dit Nana, encore, quand j'étais sorti ? Ah, oui...
« Essaie de ne pas te faire tirer dessus. »

Difficile de se défaire des vieilles habitudes. Mais ce n'était pas Kyle Craig ni quelque autre détraqué venu se venger.

C'était mon premier patient. Ma première patiente, pour être exact.

Elle occupait presque tout le seuil de la porte où elle s'était figée, comme terrorisée à l'idée d'entrer. La bouche affaissée, la main crispée sur le montant, elle essayait de reprendre son souffle en conservant un semblant de dignité.

— Vous comptez installer un ascenseur, un de ces prochains jours ? me demanda-t-elle entre deux halètements.

— Oui, je suis désolé, ça fait beaucoup de marches. Vous devez être Kim Stafford. Alex Cross. Je vous en prie, entrez. Il y a du café, ou de l'eau si vous préférez.

La toute première patiente de mon tout nouveau cabinet se traîna dans mon bureau. Elle ne devait pas avoir trente ans mais en faisait quarante. Assez forte, elle était habillée de manière très classique : jupe sombre, chemisier blanc sans doute ancien mais bien fini, foulard de soie bleu lavande noué autour du cou.

— Dans votre message, vous me disiez que vous veniez de la part de Robert Hatfield, lui dis-je. J'ai travaillé avec Robert quand j'étais dans la police. Est-ce un ami ?

— Pas vraiment.

Bon, d'accord, ce n'est pas une amie de Hatfield. J'attendais qu'elle m'en dise plus, mais elle n'ajouta rien et se contenta de rester là, plantée au milieu de la pièce, à regarder autour d'elle.

— On peut s'installer ici, fis-je.

Pour la mettre à l'aise, je pris les devants et elle finit par s'asseoir maladroitement au bord du fauteuil, en caressant nerveusement le nœud de son foulard. L'autre poing était fermé.

— J'ai juste besoin d'aide pour essayer de comprendre quelqu'un, commença-t-elle. Une personne qui s'énervait de temps en temps.

— Est-ce une personne proche ?

Elle se raidit.

— Je ne vous donnerai pas son nom.

— Non, le nom n'a pas d'importance, mais s'agit-il d'un membre de votre famille ?

— Mon fiancé.

— Depuis combien de temps êtes-vous fiancés, si vous permettez que je vous pose la question ?

— Ça fait quatre ans. Il veut que je perde du poids avant qu'on se marie.

Peut-être était-ce un vieux réflexe professionnel, mais j'avais déjà commencé à établir un profil du fiancé. Dans le couple, tout était toujours de sa faute à elle. Lui prenait prétexte de son surpoids pour ne jamais assumer la responsabilité de ses actes.

— Kim, lorsque vous dites qu'il s'énervé, pourriez-vous être un peu plus précise ?

— Euh, c'est juste que...

Elle se mit à réfléchir, mais ce qui la retenait, à mon sens, c'était la gêne, et non le choix des mots. Puis je vis des larmes perler au coin de ses yeux.

— Vous a-t-il fait subir des violences physiques ?

— Non, répondit-elle, un peu trop rapidement. Pas des violences. C'est juste que... Enfin, disons que si.

D'un spasme, elle parut renoncer aux mots. Elle dénoua son foulard et le laissa glisser sur ses genoux.

J'étais horrifié. Elle avait la gorge couverte de zébrures plus ou moins foncées, mais bien visibles.

J'avais déjà vu ce genre d'ecchymoses striées. Mais plutôt sur des cadavres.

48.

N'oublie pas que ce n'est qu'une séance de thérapie, me dis-je. Les meurtres appartiennent au passé.

— Kim, d'où viennent ces marques sur votre cou ? Dites-moi ce que vous pouvez.

Elle grimaça et renoua son foulard.

— Si mon portable sonne, il faut que je réponde. Il croit que je suis chez ma mère.

Une ombre traversa son visage, et je compris qu'il était trop tôt pour lui demander de me raconter en détail ce qu'elle avait vécu.

Encore une fois sans me regarder, elle déboutonna la manche de son chemisier. Je ne savais pas trop pourquoi, jusqu'au moment où j'aperçus la vilaine marque rouge sur son avant-bras, au-dessus du poignet. La cicatrisation avait à peine commencé.

— C'est une marque de brûlure ?

— Il fume le cigare, me répondit-elle, comme si tout cela allait de soi.

Je respirai profondément.

— Avez-vous appelé la police ?

— Non, me répondit-elle avec un petit rire amer.

Elle mit la main devant sa bouche et détourna une fois de plus le regard. Manifestement, elle avait si peur de son compagnon qu'elle le protégeait quoi qu'il arrive.

Son sac à main se mit à émettre des gazouillis.

Sans un mot, elle sortit son téléphone, regarda le numéro qui s'affichait sur l'écran, et décrocha.

« Salut, mon chéri, ça va ? » Elle parlait d'une voix douce et décontractée, parfaitement convaincante. « Non, maman est sortie acheter du lait. Oui, j'en suis sûre. Je lui dirai que tu lui donnes le bonjour. »

Le visage de Kim pendant cette conversation me fascinait. Elle ne jouait pas son petit rôle que pour lui, elle le jouait aussi pour elle, pour pouvoir tenir...

Quand elle raccrocha, elle me regarda avec le plus incongru des sourires, comme si l'entretien au téléphone n'avait jamais eu lieu.

Cela ne dura que quelques secondes, puis elle craqua, d'un coup. Un petit gémissement vira au sanglot convulsif, et elle se plia en deux en se tenant le ventre.

— C'est... c'est trop dur. Je suis désolée. Je peux pas... je peux pas... être ici.

Quand le téléphone sonna une deuxième fois, elle sursauta. Cette surveillance à distance était pour elle un vrai supplice : elle devait concilier dans un même lieu, au même moment, conscience et déni.

Elle s'essuya le visage comme si son apparence avait une quelconque importance, puis répondit avec la même douceur qu'auparavant : « Oui, mon chéri. Non, j'étais en train de me laver les mains. Excuse-moi, mon chéri, le temps que je décroche... »

J'entendis l'autre hurler quelque chose ; Kim, elle, l'écoutait en acquiesçant.

Puis, d'un signe de l'index, elle me demanda de l'excuser, et elle sortit sur le palier.

Je mis ces instants à profit pour consulter le répertoire de mes contacts en amont, en essayant de juguler la colère que je sentais monter en moi. Quand Kim revint, je voulus lui donner les coordonnées de quelques refuges pour femmes battues, mais elle refusa.

— Il faut que j'y aille, m'annonça-t-elle brusquement, visiblement menottée par le deuxième coup de fil. Je vous dois combien ?

— On n'a qu'à dire que c'est une séance d'initiation. Vous paierez la prochaine consultation.

— Je ne demande pas l'aumône. D'ailleurs, je ne crois pas que je pourrai revenir. Combien ?

À contrecœur, je répondis :

— C'est cent dollars de l'heure, mais le tarif diminue en fonction du nombre de séances. Cinquante, ce serait bien.

Elle égreña une liasse de petites coupures qu'elle avait sans doute mis du temps à économiser et une fois la somme réunie, quitta mon cabinet. Ma première séance venait de se terminer.

Erreur. Grosse erreur.

Benny « Goodman » Fontana, ancien tueur à gages, gros bonnet de la mafia du New Jersey, fit le tour de sa Lincoln bleu nuit en sifflotant une joyeuse chanson de Sinatra et ouvrit la portière passager avec une élégance et un sourire ravageur dont Ol' Blue Eyes, le crooner aux yeux bleus, aurait lui-même été fier.

Une blonde bien bustée descendit de la berline en déployant ses longues jambes comme si elle faisait un casting pour les Rockettes. Ex-candidate au titre de Miss Univers, âgée de vingt-six ans, elle disposait d'atouts indéniables. Sa classe et ses mensurations laissaient toutefois supposer que sa présence aux côtés du mafieux s'inscrivait dans le cadre d'une transaction financière. Bennie était un truand et un magouilleur de première, mais certainement pas une star de cinéma, sauf à considérer que le type qui jouait Tony Soprano en était une.

Le Boucher observait la scène avec un certain amusement depuis sa voiture, garée une cinquantaine de mètres plus loin. Selon lui, Benny devait payer sa blonde autour de 500 dollars de l'heure, voire 2 000 pour la nuit si Mme Fontana était partie rendre visite à sa fille, pensionnaire à l'école de Marymount Manhattan.

Michael Sullivan regarda sa montre.

19 h 52. Il allait faire payer le coup de Venise. Enfin, commencer à faire payer. Il avait l'intention d'envoyer plusieurs messages, et celui-ci serait le premier.

À 20 h 15, il prit sa sacoche sur la banquette arrière, sortit de la voiture et traversa la rue en veillant à rester dans l'ombre des érables et des ormes. Il n'eut pas à attendre longtemps. Une dame aux cheveux bleus, vêtue d'une fourrure, ne tarda pas à sortir de la résidence. Sullivan lui tint la porte avec un sourire cordial et il pénétra dans l'immeuble.

Dans l'ensemble, rien n'avait changé. L'appartement 4C figurait au patrimoine de la Famille depuis des années, depuis que la mafia avait compris qu'à Washington aussi, elle pouvait faire du business. Il était à la disposition de tous ceux qui avaient besoin d'un pied-à-terre discret. Le Boucher l'avait lui-même utilisé une ou deux fois alors qu'il faisait des boulots pour Benny Fontana. C'était avant

que John Maggione ne commence à le mettre à l'écart, après avoir pris la succession de son père.

Le verrou de la porte, un modèle coréen bon marché, n'avait pas été changé, lui non plus. Ou ils avaient racheté le même. Encore une erreur. Sullivan n'eut aucune peine à le faire glisser avec une alène à trois dollars bricolée dans son petit atelier personnel. Il rangea ensuite son outil, et sortit son arme ainsi qu'une lame de chirurgien d'un modèle très spécial.

Deux cônes de lumière prenaient en tenaille la pénombre du séjour. L'un provenait de la cuisine, à gauche, l'autre de la chambre, à droite. Aux grognements insistants de Benny, Sullivan comprit que monsieur espérait conclure bientôt. Il n'eut qu'à faire quelques pas, dont le tapis étouffa le bruit, pour atteindre le seuil de la chambre. Il vit le joli et mince dos de Miss Univers qui, sans surprise, était assise sur Benny.

— Oui, ma belle, c'est ça, râlait Benny. C'est ça que j'aime. Je vais mettre mon doigt...

Le pistolet de Sullivan, muni d'un silencieux, fit un petit *pop*, un seul. La balle atteignit la Miss à l'arrière du crâne, en pleine permanente, et lui fit littéralement exploser la tête. Le torse et le visage couverts de sang et de matière cervicale, le mafieux hurla comme s'il avait été lui-même touché.

Il parvint à se dégager du corps de la fille et à s'éloigner du lit, et donc de la table de chevet, où se trouvait son arme. Le Boucher se mit à rire. Loin de lui l'idée de vouloir se montrer irrespectueux à l'égard du chef mafieux ou d'une morte, mais ce soir, Fontana avait accumulé les fautes. Décidément, il se ramollissait. C'était pour cela que Sullivan s'était d'abord attaqué à lui.

— Bonsoir, Benny, comment ça va ? fit le Boucher en allumant le plafonnier. Il faut qu'on parle de Venise.

Il sortit un scalpel dont la lame avait un tranchant destiné particulièrement au sectionnement des muscles.

— En fait, je voudrais que tu transmettes un message de ma part à M. Maggione. Tu peux faire ça pour moi, Benny ? Être mon coursier ? À propos, Benny, tu as déjà entendu parler d'opération de Syme ? C'est l'amputation du pied.

Après ce qu'il venait de faire à Benny Fontana et sa copine, Michael Sullivan pouvait difficilement rentrer directement chez lui, dans le Maryland. Il était trop remonté, il sentait son sang bouillonner. Les images de la boucherie de son père à Brooklyn surgissaient de nouveau dans sa tête, par flashes – le gros fût de carton rempli de sciure, le sol carrelé avec les dalles de terre cuite et les joints blancs, les scies, les couteaux à désosser, les crochets à viande dans la chambre froide.

Il se balada donc un peu à Georgetown, prêt à sévir si l'occasion se présentait. En fait, il avait une certaine attirance pour les femmes réservées. Il appréciait particulièrement les juristes, les cadres sup, les profs, les bibliothécaires, ce genre-là ; il adorait leurs lunettes, leurs tenues toujours boutonnées, leurs coupes de cheveux hyper-classiques. Des femmes qui ne se laissaient jamais aller.

Et lui les aidait à se libérer, tout en se défoulant et en brisant les règles de cette société de demeures.

Georgetown était pour lui un excellent terrain de drague. Une nana sur deux, parmi celles qu'il croisait, lui paraissait un peu trop coincée. Non qu'elles fussent si nombreuses, à une heure aussi tardive, mais il n'avait pas besoin d'un choix aussi large. Il lui suffisait d'en trouver une, une seule, la bonne. Et peut-être l'avait-il repérée...

Elle aurait pu être substitut ou avocate pénaliste, avec son bel ensemble en tweed destinée à impressionner son auditoire. Ses talons cliquetaient en rythme sur le trottoir – par ici, par là, par ici, par là.

Sullivan, lui, ne faisait guère de bruit avec ses Nike. Avec son sweat à capuche, il ressemblait à n'importe quel bobo du quartier sorti faire son jogging du soir. Si quelqu'un mettait le nez à sa fenêtre, il ne verrait rien d'autre.

Mais personne ne le regardait, et encore moins Miss Tweedy. *Tu as bien tort, Miss Tweedy...*

Elle marchait vite, d'un pas très citadin, en serrant son porte-documents contre elle comme s'il renfermait le secret du Code Da Vinci, et elle restait toujours au bord du trottoir. Une femme seule, à cette heure de la nuit, se devait de prendre des précautions. Miss Tweedy commettait toutefois une erreur : elle ne regardait pas assez autour d'elle, elle n'avait pas vu le joggeur qui la suivait, au lieu de

courir.

Et une erreur pouvait être fatale...

Sullivan, toujours dans l'ombre, resta en retrait quand Miss Tweedy passa sous un réverbère. Belle poitrine, cul d'enfer, pas d'alliance.

Les talons claquèrent encore sur une cinquantaine de mètres, puis la jeune femme ralentit devant une belle maison du XIX^e, en briques rouges. Sans doute une baraque transformée en copropriété, et dont on avait massacré l'intérieur...

La jeune femme sortit un trousseau de clés de son sac avant même d'être devant la porte. Sullivan minuta ses manœuvres d'approche. Il prit un bout de papier dans sa poche. Un ticket de pressing ? Voilà qui ferait parfaitement l'affaire.

Lorsque Miss Tweedy engagea la clé dans la serrure et juste avant qu'elle ne pousse la porte, il lui lança gentiment :

— Excusez-moi, mademoiselle. Mademoiselle ? Je crois que vous avez perdu cela.

Miss Tweedy n'était pas une gourde, car sa maman lui avait inculqué un minimum de bon sens. Elle comprit très vite qu'elle se trouvait dans une situation pour le moins délicate, et que dans l'immédiat, elle ne pouvait pas faire grand-chose.

Elle n'eut pas le temps de refermer la porte en verre pour être en sécurité. Il bondit à l'intérieur.

À la lueur des faux becs de gaz qui éclairaient le hall, il constata que Miss Tweedy avait de très jolis yeux bleus.

La lame du scalpel qu'il brandissait en direction de son visage étincelait, elle aussi.

Le Boucher tenait à ce que la jeune femme voie bien le tranchant de son arme, afin qu'elle se concentre sur le scalpel plus que sur lui. C'était ainsi que ça fonctionnait, et il le savait. Dans près de 90% des cas, les victimes se souvenaient plus facilement de l'arme que de l'agresseur.

Miss Tweedy parvint tout juste à reculer de quelques pas, en trébuchant. Michael Sullivan se plaça dos à la rue, de manière à ce qu'un passant ne puisse apercevoir la jeune femme de l'extérieur. D'une main, il exhibait son scalpel. De l'autre, il arracha le trousseau de clés.

— Pas un mot, souffla-t-il en tenant la lame près de ses lèvres. Et n'oublie surtout pas qu'avec ça, pas d'anesthésie, pas même de Bétadine. Je découpe, c'est tout.

Sur la pointe des pieds, elle recula jusqu'au pilastre très travaillé de l'escalier.

— Tenez. (Elle lui lança sa pochette de marque.) C'est à vous. Maintenant, allez-vous en.

— C'est hors de question. Je ne veux pas de ton argent. Et écoute-moi attentivement. Tu m'écoutes ?

— Oui.

— Tu vis seule ?

La question eut l'effet voulu. Miss Tweedy mit quelques secondes à répondre, ce qui était une forme de réponse.

— Non, dit-elle enfin, trop tard.

Il y avait trois boîtes aux lettres au mur. Un seul nom figurait sur la deuxième : L. Brandt.

— Montons, mademoiselle Brandt.

— Je ne suis pas...

— Si, c'est toi. Inutile de mentir. Bon, dépêche-toi ou tu vas le regretter.

Moins de vingt secondes plus tard, ils étaient chez elle, au premier. À l'image de L. Brandt, le séjour respirait l'ordre et la propreté. Des photos de scènes de baiser, en noir et blanc, et des affiches de film — *Nuits Blanches à Seattle*, *Officier et Gentleman* — tapissaient les murs. Cette fille était une romantique, tout comme Sullivan. Du moins se plaisait-il à le penser.

Lorsqu'il la souleva, tout son corps se raidit. Elle était menue, et il n'eut besoin que d'un seul bras pour la porter jusqu'à la chambre et la déposer sur le lit, où elle resta allongée, immobile.

— Tu es une très jolie fille, lui dit-il. Mignonne comme tout, une vraie petite poupée. Et maintenant, si ça ne t'ennuie pas, j'aimerais bien voir le reste de la marchandise.

Il se servit du scalpel pour couper les boutons de son beau tailleur de tweed griffé. L. Brandt se déstructurait en même temps que ses vêtements ; un instant tétanisée, elle s'était maintenant liquéfiée. Ce qui évitait à Sullivan d'avoir à lui rappeler de se taire.

Il lui enleva son soutien-gorge et son slip. De la dentelle noire, alors qu'on était en semaine... Elle ne portait pas de collants, et elle avait des jambes superbes, fines et délicatement bronzées. Du vernis vermillon sur les ongles des pieds. Lorsqu'elle voulut fermer les yeux de toutes ses forces, il lui donna une petite gifle, histoire d'obtenir toute son attention.

— On ne s'endort pas, L. Brandt.

Il remarqua quelque chose sur la coiffeuse. Du rouge à lèvres.

— Tu sais quoi, tu vas t'en mettre un peu. Et un peu de parfum, aussi, celui que tu veux.

L. Brandt s'exécuta. Elle savait qu'elle n'avait pas le choix.

Le sexe dans une main, le scalpel dans l'autre, une image qu'elle ne pourrait jamais effacer de son esprit. Il la força, doucement.

— Je veux que tu joues le jeu, dit-il. Simule si nécessaire, je suis sûr que ce ne sera pas la première fois.

Elle fit de son mieux, tendant le bassin, gémissant une ou deux fois, sans jamais le regarder.

— Maintenant, tu me regardes, lui ordonna-t-il. Tu me regardes. Voilà, c'est beaucoup mieux.

Et quand ce fut fini pour lui, ce fut fini pour elle aussi.

— J'ai deux, trois choses à te dire avant de partir. Et crois-moi si tu veux, j'ai bien l'intention de m'en aller. Je ne vais pas te faire de mal. Je ne vais plus te faire de mal.

Il prit la pochette, l'ouvrit et trouva ce qu'il cherchait – un permis de conduire et un carnet d'adresses noir. Il examina le permis de conduire à la lumière de la lampe de chevet.

— Ainsi donc, c'est *Lisa*. Pas mal, pour une photo administrative, mais je te préfère en vrai, bien entendu. Et maintenant, je vais te montrer quelques photos, moi aussi.

Il n'en avait apporté que quelques-unes, mais ces quatre-là comptaient parmi ses préférées. Il les déploya en éventail, comme une poignée de cartes. Lisa se pétrifia de nouveau, un peu comme si elle espérait se rendre invisible en cessant de bouger, ce qui était presque comique.

Il brandit les photos sous son nez, l'une après l'autre.

— Ça, ce sont des gens que j'ai vus deux fois. Nous, bien sûr, on ne s'est vus qu'une seule fois. Qu'on se revoie ou pas ne dépend que de toi. Tu me suis ? Ai-je été suffisamment clair ?

— Oui.

Il se leva, fit le tour du lit, accorda quelques secondes à Miss Tweedy, le temps qu'elle enregistre ce qu'il venait de lui dire. Elle tira le drap sur elle.

— Tu m'as bien compris, Lisa ? Tu es sûre ? Je sais que tu as du mal à te concentrer. Je me mets à ta place.

— Je ne dirai... rien, murmura-t-elle. Je le jure.

— C'est bien. Je te crois. Mais juste au cas où, je vais aussi prendre ça.

Il prit le carnet d'adresses, l'ouvrit à la lettre B.

— Ah, voilà. Tom et Lois Brandt. Ton papa et ta maman ? Vero Beach, Floride. Il paraît que c'est très sympa, comme coin. La Côte aux Trésors.

— Oh, mon Dieu, je vous en supplie.

— À toi de décider, Lisa. Évidemment, si tu veux mon avis, ce serait vraiment dommage que tu finisses comme les filles des photos que je viens de te montrer. Tu vois ce que je veux dire, en petits morceaux, tout cousus. En fonction de mon humeur.

Il souleva le drap et la contempla une dernière fois.

— Ce serait de bien jolis morceaux, dans ton cas, mais ni plus ni moins que des morceaux.

Et sur ces mots, il s'en alla, laissant Lisa Brandt profiter de ses souvenirs encore tout chauds.

— C'est pour ça que je ne mets jamais de cravate.

John Sampson desserra le nœud qui l'étranglait, arracha sa cravate et la flanqua à la corbeille en même temps que son fond de café. Il regretta aussitôt d'avoir jeté son café. Billie et lui n'avaient dormi que quelques heures, car Djakata, leur fille, avait attrapé la grippe et ce qui lui fallait, c'était justement une tonne de caféine.

Quand le téléphone sonna, sur son bureau, il décrocha à contrecœur. Il n'avait pas envie de parler.

— Ouais, quoi ?

— Pourrais-je parler à l'inspecteur Sampson ?

Une voix de femme.

— C'est moi. C'est pour quoi ?

— Je suis l'inspecteur Angela Susan Anton, je fais partie de la brigade des agressions sexuelles, affectée au Deuxième District.

— Oui.

Il attendit qu'elle lui en dise plus.

— J'espérais vous intéresser à une affaire qui nous pose problème, inspecteur. Nous sommes vraiment dans l'impasse.

Sampson repêcha son gobelet de café dans la corbeille. Oh, bonheur ! il était tombé à l'endroit.

— Quelle affaire ?

— Un viol. Hier soir, à Georgetown. La victime a été prise en charge au CHU de Georgetown, mais elle nous dit juste qu'elle a été agressée, elle refuse d'identifier l'auteur, de faire la moindre description. J'ai passé toute la matinée avec elle et je n'ai pas avancé d'un pouce. Je n'ai jamais vu un cas comme ça, inspecteur. C'est incroyable, la peur que dégage cette femme.

Sampson cala le combiné contre son épaule pour griffonner quelques mots sur un bloc-notes estampillé « Pensées de Papa », que Billie lui avait offert en manière de gag à l'occasion de la fête des pères.

— Je vois le topo, mais j'aimerais savoir pourquoi vous vous adressez à moi.

Anton hésita, avant de répondre :

— Je crois savoir qu’Alex Cross est un de vos amis.

Sampson posa son stylo et se renversa dans son fauteuil.

— Je comprends mieux, maintenant.

— J’espérais que vous pourriez...

— Je vous reçois cinq sur cinq, inspecteur Anton. Vous voulez que je le sollicite de votre part, c’est ça ?

— Non, répondit-elle immédiatement. Rakeem Powell m’a dit que vous êtes redoutables quand vous travaillez en tandem sur des séries. J’aimerais vous avoir tous les deux sur cette affaire. Vous voyez, je ne vous cache rien.

Sampson ne broncha pas. Sa collègue allait-elle s’enfoncer davantage, ou s’en sortir élégamment ?

— Nous avons laissé des messages au Dr Cross hier soir et ce matin, reprit-elle, mais je suppose que son agenda est surchargé, maintenant qu’il est à son compte.

— Ah, vous avez raison, tout le monde se bat pour avoir un rendez-vous avec Alex, mais c’est un grand garçon, vous savez. Il n’a besoin de personne et il prend ses décisions tout seul. Vous devriez insister, vous finirez par le joindre.

— Inspecteur Sampson, le type qu’on recherche est un salopard particulièrement pervers, je ne peux pas me permettre de gaspiller le temps de qui que ce soit, y compris le mien, sur cette affaire. Alors tant pis si je vous bouscule un peu, je pense que vous vous en remettrez, mais arrêtez de tourner autour du pot et dites-moi si, oui ou non, vous voulez bien m’aider.

Sampson sourit. Ce ton lui était familier.

— Bon, vu la façon dont vous présentez les choses, c’est d’accord. Je ne peux pas m’engager pour Alex, mais je vais voir ce que je peux faire.

— Génial. Merci beaucoup. Je vous envoie les dossiers tout de suite, à moins que vous ne préfériez passer les prendre vous-même.

— Attendez, j’ai bien entendu « les dossiers », au pluriel ?

— Vais-je trop vite pour vous, inspecteur Sampson ? Si je vous ai appelé, c’est bien parce le Dr Cross et vous avez l’expérience des crimes en série.

Sampson frotta le combiné contre sa tempe.

— Oui, je crois que vous allez trop vite pour moi. Il y a aussi eu homicide ?

— Ce n’est pas un tueur en série que nous recherchons, rétorqua sèchement Anton. C’est un violeur en série.

— Ceci n'est pas une consultation, dis-je à Sampson. C'est un *service* que je te rends à titre *purement personnel*, John.

Sampson arquait les sourcils d'un air entendu.

— Autrement dit, tu as promis à Nana et aux enfants de ne plus travailler sur le terrain.

Je l'arrêtais.

— Non, je n'ai rien promis à personne. Contente-toi de conduire en essayant de ne renverser personne. Ou alors, arrange-toi pour que ce ne soit pas quelqu'un qu'on aime bien.

Nous étions à McLean, Virginie, pour interroger Lisa Brandt qui avait quitté son appartement de Georgetown pour s'installer provisoirement chez une amie, à la campagne. J'avais son dossier sur les genoux, et trois autres concernant également des femmes victimes de viol. Elles refusaient d'aider les enquêteurs, refusaient de leur fournir des renseignements qui auraient pu mener à l'arrestation de leur agresseur. Le violeur en série.

J'avais à peine eu le temps de parcourir les dossiers, mais j'étais vite arrivé à la même conclusion que l'inspecteur chargé de l'enquête. Les agressions avaient été commises par le même homme, et il s'agissait manifestement d'un psychopathe. Socialement, les victimes se ressemblaient : blanches, entre vingt et trente-cinq ans, célibataires et vivant seules à Georgetown. Elles avaient toutes réussi sur le plan professionnel – une avocate, un directeur financier, et Lisa Brandt était architecte. Des femmes intelligentes et ambitieuses.

Mais aucune d'entre elles ne voulait fournir le moindre détail sur son agresseur.

De toute évidence, l'auteur des viols était un individu sans scrupules, parfaitement lucide, réfléchi, qui avait l'art d'inspirer à ses victimes une peur bleue, et ce durablement. Il avait frappé quatre fois, et peut-être davantage, car tout laissait penser qu'il avait agressé d'autres femmes, des femmes tellement terrorisées qu'elles n'avaient même pas osé se faire connaître.

— Nous y voici, annonça Sampson. Voici l'endroit où Lisa Brandt se planque.

Levant mes yeux de ma pile de dossiers, je vis la voiture s'engager, entre deux haies immenses, dans une longue allée de coquillages broyés, en arc de cercle. Avec ses colonnes hautes de deux étages en façade, l'imposante demeure de style néo-grec avait tout d'une forteresse de banlieue. Je comprenais pourquoi Lisa Brandt était venue s'y réfugier.

Son amie, Nancy Goodes, vint nous ouvrir la porte. Elle sortit pour nous dire quelques mots en privé. C'était une blonde plutôt menue à laquelle j'aurais donné environ le même âge que Lisa Brandt, soit vingt-neuf ans.

— Inutile de vous rappeler que Lisa a traversé des moments épouvantables, nous chuchota-t-elle comme si on pouvait nous entendre, ici, sur la terrasse. Pouvez-vous faire en sorte que cette entrevue soit aussi brève que possible ? Je préférerais même que vous repartiez. Je ne comprends pas pourquoi la police doit encore lui poser des questions. L'un de vous pourrait-il me l'expliquer ?

Les bras croisés, visiblement mal à l'aise, Nancy Goodes se donnait beaucoup de mal pour défendre les intérêts de son amie. Nous respectons son attitude, mais d'autres considérations entraient en ligne de compte.

— Nous serons aussi brefs que possible, répondit Sampson, mais le violeur court toujours.

— Ne vous avisez pas de la culpabiliser. Vous m'avez bien entendue ?

Nous suivîmes Nancy Goodes à l'intérieur. Débauche de marbre dans le hall d'entrée, immense escalier dont les courbes faisaient écho aux volutes du lustre. J'entendis des éclats de voix d'enfants, sur la droite, qui me parurent presque incongrus dans un décor aussi guindé. J'avais du mal à imaginer des petits laissant traîner leurs jouets dans une maison pareille.

Nancy Goodes poussa un grand soupir avant de nous conduire dans un petit salon où Lisa Brandt nous attendait, assise, seule. C'était une femme assez fluette, mais plutôt jolie, même dans ces circonstances aussi pénibles. J'avais le sentiment qu'elle avait choisi de s'habiller de la façon la plus neutre possible, en jean et chemise Oxford à rayures, mais sa posture courbée et ses yeux trahissaient le

drame qu'elle avait vécu. Manifestement, elle ignorait si la douleur qu'elle ressentait actuellement s'estomperait un jour...

Nous nous présentâmes. Elle nous invita à nous asseoir, et parvint même à esquisser un sourire poli avant de détourner le regard.

— Ils sont magnifiques.

Je désignais du doigt les rhododendrons fraîchement coupés, sur la table basse. C'était la vérité, et très franchement, je ne savais pas par où commencer.

— Oh, fit-elle en regardant le vase sans vraiment le voir. Nancy est très douée pour tout ça. C'est une vraie campagnarde, maintenant, et maman aussi. Elle a toujours voulu avoir des enfants.

Sampson se lança, en douceur.

— Lisa, je veux que vous sachiez à quel point nous sommes désolés de ce qui vous est arrivé. Je sais que vous avez déjà parlé à pas mal de monde. Nous allons faire en sorte de ne pas trop revenir sur le contexte de l'agression. Ça vous va, pour l'instant ?

Lisa avait les yeux fixés sur l'angle de la pièce.

— Oui, merci.

— Bon, nous avons cru comprendre que vous avez reçu le traitement prophylactique nécessaire, mais qu'à l'hôpital, lorsqu'on vous a examinée, vous avez préféré refuser tout prélèvement. Et que, pour l'instant, vous avez choisi de ne fournir aucune description de l'individu qui vous a agressée. Est-ce exact ?

— Maintenant ou plus tard, ce sera toujours non.

Et elle dodelina de la tête, comme pour psalmodier ce non.

— Rien ne vous oblige à parler, l'assurai-je. Et nous ne sommes pas ici pour vous extorquer des informations.

Sampson prit la suite.

— Sachant tout cela, nous travaillons à partir de deux hypothèses. La première est que vous ne connaissiez pas votre agresseur. La seconde, que celui-ci vous a menacée – nous ignorons comment – pour vous empêcher de l'identifier ou de parler de lui. Lisa, est-ce que vous voulez bien nous dire si nous sommes dans le vrai ?

Elle se figea. J'avais beau scruter son visage, étudier son attitude, je ne lisais rien et, voyant qu'elle ne répondait pas à la question de Sampson, j'essayai autre chose.

— Depuis que vous avez rencontré nos collègues, quelque chose vous est-il venu à l'esprit ? Auriez-vous quoi que ce soit à ajouter ?

— Même un petit détail pourrait faciliter l'enquête, intervint Sampson, et mener à l'arrestation de ce violeur.

— Je ne veux pas qu'on enquête sur ce qui m'est arrivé ! s'écria la jeune femme. J'ai le droit de faire ce choix, non ?

— Je crains que non.

Jamais je n'avais encore entendu John s'exprimer d'une voix aussi douce.

— Et pourquoi ?

C'était un cri de désespoir plus qu'une question. Je choisis soigneusement mes mots.

— Nous avons la quasi-certitude que ce qui vous est arrivé n'était pas un acte isolé, Lisa. Il y a eu d'autres femmes...

Là, elle se décomposa, étranglée par une vague de sanglots, et se plia en deux, les mains plaquées sur la bouche.

— Je suis désolée, gémit-elle. Je ne peux pas faire ça, je ne peux pas. Excusez-moi, je suis désolée.

À cet instant, Nancy Goodes surgit dans le salon. Elle avait dû écouter à la porte. Elle s'agenouilla devant Lisa et la prit par les épaules en lui murmurant des paroles rassurantes.

— Je suis désolée, répéta Lisa.

— Tu n'as pas à être désolée, ma chérie. Vraiment pas. Vas-y, laisse-toi aller.

Sampson déposa une carte de visite sur la table basse.

— Nous allons prendre congé.

— Allez-vous-en, siffla Nancy Goodes sans même nous regarder. Et ne revenez pas, s'il vous plaît. Partez.

Le Boucher était à Londres pour un gros coup, un contrat à plus de 100 000 dollars, et il essayait, entre autres, de ne pas trop penser à John Maggione et au mal qu'il voulait lui faire. Il était en train d'observer un homme d'un certain âge, bien habillé, et la jeune fille pendue à son bras. Une « poulette », comme auraient dit les gens d'ici quelques décennies plus tôt.

Il devait avoir atteint la soixantaine, elle avait au grand maximum vingt-cinq ans. Curieux couple. Ils attiraient les regards, ce qui pouvait poser un problème à Sullivan.

Au pied du Claridge, l'un des hôtels les plus chics de la capitale, ils attendaient leur voiture. Celle-ci ne tarda pas à apparaître, comme la veille au soir et le matin, vers 10 heures.

Pour l'instant, le couple n'avait pas commis d'erreur significative. Rien que le Boucher pût exploiter.

Le chauffeur de la voiture était aussi garde du corps. Il portait une arme, et avait déjà fait la preuve de ses compétences.

Le seul problème du garde du corps, c'était que la fille, visiblement, cherchait à l'éloigner. La veille, elle avait essayé, sans succès, de convaincre le vieux de lui donner sa soirée alors qu'ils assistaient à un cocktail très guindé à la galerie Saatchi.

Sullivan verrait bien comment les choses se passeraient aujourd'hui. Il démarra et suivit la belle Mercedes noire en laissant deux, trois véhicules entre eux. Avec ses six cents chevaux et plus sous le capot, la CL65 était rapide, mais dans les rues encombrées de Londres, cette puissance ne lui servait pas à grand-chose.

Le Boucher se sentait un peu sur la défensive depuis qu'il avait repris le travail, et à juste titre, mais il avait décroché le contrat par l'intermédiaire d'un type de Boston auquel il faisait relativement confiance. Et il avait besoin de l'argent.

Une occasion potentielle se présenta enfin à Long Acre, près de la station de métro de Covent Garden. Aux feux, la fille sortit brusquement de la voiture, et le vieux la suivit.

Michael Sullivan se gara immédiatement sur le côté et abandonna son véhicule sur place. C'était une voiture de location. Il avait fait en sorte qu'on ne puisse remonter jusqu'à lui. La plupart des

gens n'auraient jamais osé le faire, mais lui se fichait pas mal de laisser sa bagnole en plein Londres. Elle n'avait aucune importance.

Il se dit qu'en revanche le chauffeur garde du corps ne pouvait sans doute pas en faire autant avec sa Mercedes à 200 000 dollars. Ce qui lui laissait quelques minutes pour agir.

Il y avait foule dans les rues autour de Covent Garden Piazza. Le Boucher ne perdait pas le couple de vue. Il voyait leurs têtes balloter, il les voyait rire, sans doute ravis d'avoir semé leur garde du corps. Il les suivit dans James Street. Ils continuaient à bavarder, hilares, totalement insouciant.

Grave erreur.

Ils se dirigeaient vers un marché couvert d'une verrière. Un attroupement s'était formé autour d'un groupe d'artistes de rue grîmés en statues de marbre blanc, qui ne bougeaient que lorsqu'on leur jetait une pièce.

En l'espace de quelques secondes, il rejoignit le couple et, sentant que l'instant était propice, tira à deux reprises avec son Beretta muni d'un silencieux. Deux balles en plein cœur.

La fille s'écroula comme si on venait de tirer le tapis sous ses pieds.

Il n'avait aucune idée de son identité, pas plus qu'il ne connaissait celle du commanditaire ou ses raisons. Peu lui importait, d'ailleurs.

— Une crise cardiaque ! hurla-t-il. Elle fait une crise cardiaque !

Il laissa tomber son pistolet, se retourna et disparut, emporté par la marée humaine. Il remonta Neal Street, passa devant deux pubs de style victorien et retrouva sa voiture à l'endroit où il l'avait abandonnée. Quelle agréable surprise...

Il passa la nuit à Londres, pour des raisons de sécurité, et prit un vol pour Washington dans la matinée.

De l'argent facilement gagné, comme toujours. Sauf à Venise, où on avait essayé de l'embrouiller. Il fallait vraiment qu'il règle le problème, en y mettant les moyens.

Après la thérapie, la boxe. Après le départ de mon dernier patient, je rejoignis John au Roxy Gym pour une petite séance d'entraînement. J'avais commencé à me faire une clientèle et je me sentais bien, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des années.

J'avais de plus en plus souvent l'impression de mener une vie normale, sans trop savoir quel sens ce terme pouvait avoir.

— Rentre les coudes, me dit Sampson, avant que je ne te décroche la tête.

Je rentrai les coudes, mais cela ne m'aida pas beaucoup.

Il me cueillit d'un bon et solide crochet du droit. Je virevoltai et réussis à le toucher au flanc, mais le coup fit surtout mal à ma main.

Cela dura ainsi un certain temps, mais je n'arrivais pas à me concentrer. Moins de vingt minutes après, je levai les gants. J'avais les deux épaules endolories.

— KO technique, marmonnai-je avec mon protège-dents. Viens, on va boire un verre.

En fait de verre, ce fut une bouteille de limonade, sur le trottoir, devant la salle. J'aurais préféré autre chose, mais c'était très bien aussi.

— Bon, fit Sampson, soit j'ai fait d'énormes progrès, soit tu n'avais pas la tête à ça, ce soir. Alors ?

— Tu n'as pas fait d'énormes progrès, lui répondis-je, sans rire.

— Tu penses toujours à hier ? Quoi ? Dis-moi.

Notre difficile entrevue avec Lisa Brandt, la veille, nous avait laissé un goût amer. C'est une chose de bousculer un témoin et d'avancer, c'en est une autre quand on lui met la pression sans rien obtenir...

— Ouais, acquiesçai-je, je pensais à hier.

Sampson se laissa glisser le long du mur pour s'asseoir à côté de moi, sur le trottoir.

— Alex, il faut que tu arrêtes de gamberger. Je croyais que ça marchait, pour toi. Enfin, ces temps derniers.

— Oui, le boulot marche bien, mieux que prévu, même.

— Où est le problème, dans ce cas ? Trop de bonnes choses d'un coup ? Qu'est-ce qui te mine, camarade ?

Pour moi, il y avait deux sortes de réponses : la version longue et la version courte. J'optai pour cette dernière.

— Maria.

Il comprit ce que je voulais dire, et pourquoi.

— Ça t'a fait repenser à elle, hier ?

— Oui, bizarrement. Je réfléchissais. Tu te souviens de cette série de viols, à l'époque où elle a été tuée ? Ça te dit quelque chose ?

Il regarda en l'air.

— Oui, maintenant que tu m'en parles.

Je frottai mes articulations meurtries.

— Enfin, ce que je veux dire, c'est qu'en ce moment, j'ai vraiment l'impression que le monde est petit. Dès que je pense à quelque chose, ça m'évoque Maria. Tout ce que je fais me ramène à l'enquête sur son meurtre. J'ai un peu le sentiment de vivre au purgatoire, et je ne sais pas ce que je dois en penser...

Sampson attendit que je finisse. Généralement, il sait quand ses arguments ont fait mouche, et il sait quand se taire. Il n'avait rien de plus à me dire pour l'instant. Au bout d'un moment, je respirai profondément, nous nous relevâmes pour prendre le chemin du retour et je ne pus m'empêcher de demander :

— Rien de neuf sur le type qui a tué Maria ? Tu penses que Giametti nous a baladés ?

— Alex, tu devrais arrêter de ressasser cette histoire et passer à autre chose.

— John, si je le pouvais, je le ferais, d'accord ? C'est peut-être ma manière à moi de fonctionner.

Il marchait en regardant ses pieds. Et au bout d'un moment, il maugréa :

— Si je trouve quelque chose sur le type qui l'a tuée, tu seras le premier à le savoir

Plus personne n'emmerdait Michael Sullivan depuis qu'il avait quatorze, quinze ans. Dans sa famille, tout le monde savait que son grand-père James avait une arme dans sa chambre, dans le tiroir du bas de sa commode. Un après-midi de juin, pendant ce qui allait être sa dernière semaine de scolarité, Sullivan entra chez son grand-père par effraction pour lui voler son revolver.

Il passa le reste de la journée à se balader dans le quartier, l'arme glissée dans la ceinture, dissimulée sous sa chemise. Sans ressentir le besoin de l'exhiber, il constata qu'il adorait l'avoir sur lui. Ce revolver bouleversa sa vie. Michael le petit dur était devenu littéralement invincible.

Il traîna dehors jusqu'à 20 heures, puis remonta Quentin Road pour arriver à la boucherie de son paternel au moment où celui-ci baisserait le volet.

Dans une voiture, quelqu'un écoutait *Crocodile Rock* à fond. Sullivan détestait cette chanson d'Elton John, et il l'aurait bien descendu, ce connard.

La porte de la boucherie était ouverte. Quand il entra tranquillement, son père ne le regarda même pas. Sans doute avait-il vu son fils passer devant la vitrine.

Comme d'habitude, il y avait la pile de journaux dans l'entrée, *Irish Echo*. Tout était toujours à sa place, dans cette boutique bien propre, bien rangée, bien naze.

— Tu veux quoi ? grogna son père.

Il était en train de balayer le sol avec un balai spécial, muni d'un ergot métallique pour gratter la graisse coincée dans les jointures du carrelage. Sullivan détestait ce boulot de merde.

— J'ai à te parler, répondit-il.

— Fous-moi la paix. Faut que je gagne ma vie, moi. Je bosse.

— Ah, bon ? Parce que balayer, t'appelles ça bosser ?

Et son bras jaillit.

Jamais encore il n'avait osé lever la main sur son père. Avec la crosse de son arme, il le frappa à la tempe, au-dessus de l'œil droit, puis sur le nez. Son colosse de père s'écroula dans la sciure et les déchets de viande. Il se mit à gémir et à recracher les saloperies qu'il

avait avalées.

Michael se pencha sur lui et lui dit :

— « Tu sais que je peux te faire très mal ? » Tu te souviens de cette phrase, Kevin ? Moi, oui. Jamais je ne l'oublierai.

— Ne m'appelle pas Kevin, espèce de morveux.

Il frappa encore une fois son vieux, et lui donna un coup de pied dans les couilles. Sullivan père poussa un cri de douleur.

Son fils contempla la boutique avec le plus profond mépris, puis renversa un présentoir de pain McNamara, du pain à la levure chimique, histoire de foutre quelque chose en l'air. Après quoi il colla le canon de son arme contre la tête de son père et arma le chien.

— Je t'en supplie, hoqueta Kevin Sullivan, les yeux écarquillés de surprise et de terreur, choqué de découvrir la vraie personnalité de son fils. Non, Michael, non, ne fais pas ça.

Michael pressa la détente. Il y eut un grand *clic* métallique.

Pas de détonation assourdissante, pas de cervelle giclant sous l'impact d'une balle. Un silence quasi religieux s'installa.

— Un jour, dit Sullivan. Pas ce soir, mais quand tu t'y attendras le moins. Un jour où tu n'auras pas envie de mourir, je te tuerai. Et ce sera une mort pénible, Kevin. Je ne me servirai pas d'un joujou comme aujourd'hui.

Et il ressortit de la boucherie pour devenir le Boucher de Sligo. L'année de ses dix-huit ans, trois jours avant Noël, il revint tuer son père. Et comme promis, pas d'une balle dans la tête. Il utilisa l'un des couteaux à désosser de son vieux, et prit plusieurs Polaroids en souvenir...

Dans le Maryland, où il habitait actuellement, Michael Sullivan épaula sa batte de base-ball. Ce n'était pas n'importe quelle batte, mais une Louisville Slugger dont les Yankees s'étaient servis en 1986. Un objet de collection, sans doute, mais avant tout une belle et solide batte en bouleau, faite pour être utilisée.

— Bon ! cria Sullivan au lanceur. On va voir de quoi t'es capable, mon grand. Je tremble déjà. Montre-moi ce que tu sais faire.

Malgré son jeune âge, Mike Junior déroula parfaitement son geste, et sa feinte était un petit chef-d'œuvre. Sullivan vit venir le coup uniquement parce que c'était lui qui la lui avait apprise.

Pas de cadeau, pourtant, pour l'aîné de ses garçons. C'eût été une insulte. Il laissa encore à la balle la fraction de seconde nécessaire, puis frappa de toutes ses forces, et un réjouissant craquement confirma l'impact. Ah, si ç'avait été la tête de John Maggione...

— Et la voilà qui sort ! croassa-t-il.

Il fit le tour des bases, pour la frime, tandis que Seamus, le benjamin, escaladait le grillage du terrain de sport pour aller récupérer la balle de la victoire.

— Bravo, papa ! hurla-t-il un instant plus tard en brandissant la balle à l'endroit où elle était tombée.

— Papa, il faudrait qu'on y aille, fit Jimmy, son fils cadet, qui avait déjà enlevé son gant et son casque. On doit être partis de la maison à 18 h 30, t'as pas oublié, dis ?

Ce soir, Jimmy était presque aussi impatient que son père. Sullivan avait pris des places pour U2, dont le Vertigo Tour passait par la First Mariner Arena, à Baltimore. Une belle soirée en perspective. Dans le genre sortie en famille, c'était supportable.

Sur la route, Sullivan chanta avec la radio jusqu'à ce que les gamins, à l'arrière, se mettent à râler et à ironiser.

— Vous voyez, les enfants, fit Caitlin, votre père se prend pour le nouveau Bono, mais moi, je trouve que ça ressemble plutôt à du... Ringo Starr, non ?

— Votre mère est jalouse, c'est tout, rétorqua joyeusement Sullivan. Vous et moi avons du bon sang irlandais dans les veines. Elle, elle n'a que du sang sicilien.

— Ben voyons. Une question : vous préférez la cuisine italienne ou la cuisine irlandaise ? La cause est entendue.

Un tonnerre d'acclamations, à l'arrière, consacra la victoire de Caitlin.

— Hé, maman, c'est quoi, ça ? demanda Seamus.

Caitlin se pencha et découvrit sous le siège conducteur un petit téléphone portable à clapet, argenté. En voyant l'objet, Sullivan eut un choc.

C'était le portable de Benny Fontana. Il l'avait emporté après son passage chez Benny et avait passé son temps à le chercher. Pour une erreur, c'était une belle erreur.

Et les erreurs finissent par être fatales...

Il ne laissa rien paraître.

— Je parie que c'est le téléphone de Steve Bowen.

— Qui ? demanda Caitlin.

— Steve Bowen, mon client. Quand il est passé à Washington, je l'ai déposé à l'aéroport.

— Et il n'a pas essayé de le récupérer ? s'étonna Caitlin.

Parce qu'il n'existe pas...

— Sans doute parce qu'il est à Londres. Tu n'as qu'à laisser son téléphone dans la boîte à gants.

Maintenant qu'il était en possession de ce mobile, Sullivan savait ce qu'il allait en faire. En fait, il avait hâte de s'en servir. Il se rapprocha autant qu'il le put de l'entrée du stade et se rangea sur le côté.

— Et voilà, livraison à domicile. Mieux que ça, c'est impossible. Je vais garer l'engin et je vous retrouve à l'intérieur.

Il trouva rapidement un parking disposant de places libres et se gara au dernier étage pour mieux capter et être tranquille. Le numéro qu'il recherchait se trouvait dans le répertoire téléphonique. Il le composa. *Excellent. Pourvu que cet enfoiré soit chez lui...*

Et si le numéro s'affiche, c'est encore mieux.

— C'est qui ?

Génial ! John Maggione, le boss, en personne. Il avait l'air déjà bourré. Depuis que Sullivan avait fait quelques petits boulots pour son père, ils se détestaient.

— Devine, Junior.

— J'en ai aucune idée. Comment vous avez eu ce putain de numéro ? Je sais pas qui vous êtes, mais vous êtes mort.

— Ah, dans ce cas, je crois que ça nous fait un point commun.

Sullivan sentait affluer l'adrénaline. Plus rien ne pouvait le freiner dans son élan. Il était imbattable à ce petit jeu : choisir le gibier, puis jouer avec sa proie.

— Eh oui, Junior, reprit-il. Les rôles ont été inversés : le chasseur se fait chasser. C'est Michael Sullivan. Tu te souviens de moi ? Et tu sais quoi ? T'es le prochain sur ma liste.

— Le Boucher ? C'est toi, espèce de connard ? Je t'aurais tué de toute façon, mais maintenant, je vais te faire payer ce que tu as fait à Benny. Tu vas souffrir, espèce de merde.

— Ce que j'ai fait à Benny n'est rien en comparaison de ce que je vais te faire. Je vais te couper en deux avec une scie de boucher. J'enverrai une moitié à ta mère, et l'autre à ta femme. Je veux que Connie la voie juste avant que je la baise devant tes gosses. Que penses-tu de ça ?

Maggione explosa :

— T'es mort ! T'es mort de chez mort ! Tout ce que t'aimes, tout ce que t'as jamais aimé est... mort. J'aurai ta peau, Sullivan.

— C'est ça, ouais. Prends un ticket, et fais la queue comme tout le monde.

Le Boucher raccrocha et regarda sa montre. Cette petite discussion avec Maggione lui avait fait le plus grand bien. Il était 19 h 50. Il ne manquerait même pas l'entrée en scène de U2.

Je venais de recevoir la dernière patiente de la journée et j'étais en train de parcourir pour la énième fois les rapports d'enquête sur le meurtre de Maria quand quelqu'un frappa énergiquement à la porte du cabinet. Quoi encore ?

J'ouvris. C'était Sampson.

Il tenait sous le bras un pack de douze Corona qui paraissait ridiculement petit par rapport au volume du personnage. Qu'allait-il m'annoncer ?

— Navré, lui dis-je. J'interdis la boisson pendant les consultations.

— Bon, d'accord, j'ai compris. Moi et mes copains imaginaires, on va aller voir ailleurs.

— Mais étant donné que tu as visiblement besoin d'être soigné, je ferai une exception pour cette fois et cette fois seule.

Il me tendit une bière glacée et entra. Il avait dû se passer quelque chose d'important pour que Sampson vienne me voir ici, ce qui ne lui était encore jamais arrivé.

— Tu l'as bien aménagé, ton petit cabinet, me dit-il. Je te dois toujours une plante à suspendre ou je ne sais quoi.

— John, pour ce qui est de la déco, je préfère que tu me laisses faire.

Trente secondes plus tard, nous écoutions les Commodores

— Sampson avait choisi le CD – et il s'était affalé sur mon divan qui, sous lui, avait plutôt l'air d'une loveuse.

Sans me laisser le temps de me détendre un peu, il me balança :

— Tu connais Kim Stafford ?

Je bus une grande gorgée de bière pour dissimuler ma réaction. Kim avait été ma dernière patiente. Il pouvait très bien l'avoir vue sortir, mais comment se faisait-il qu'il la connaissait ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Euh, je suis inspecteur de police, tu sais... Je l'ai croisée, dehors. On ne peut pas ne pas la voir. C'est la petite amie de Jason Temple.

— Jason Temple ?

Sampson avait prononcé ce nom comme s'il s'agissait de quelqu'un que je connaissais. Ce qui, étrangement, n'était pas faux.

Kim avait repris son traitement, à ma grande satisfaction, mais elle refusait toujours catégoriquement de donner l'identité de son ami, alors que les violences dont elle était victime semblaient s'être aggravées.

— Il travaille dans le Sixième District. Je crois qu'il est entré dans la police juste après ta démission.

— Le Sixième District ? Tu veux dire qu'il est flic ?

— Ouais, mais je ne voudrais pas être dans son secteur. C'est chaud, là-bas, ces temps-ci.

J'étais éberlué, presque écoeuré. Jason Temple, un flic...

— Et vous en êtes où, dans l'affaire de Georgetown ? demandai-je, sans doute pour orienter Sampson sur une autre voie.

Il mordit à l'hameçon.

— Rien de nouveau. Je me suis occupé de trois des quatre victimes connues, et je n'ai pas progressé d'un pouce.

— Aucune n'a parlé, après ce qu'elles ont subi ? Difficile à croire. Tu ne trouves pas, John ?

— Si. Une femme que j'ai interrogée aujourd'hui, capitaine de l'armée de terre, a juste concédé que le violeur avait lancé des menaces contre sa famille, sans donner de détails. Et après, elle a regretté de me l'avoir dit.

Nous vidâmes nos bouteilles en silence. Je pensais tantôt à l'affaire du violeur en série, tantôt à Kim Stafford et son petit ami.

Lorsqu'il eut fini sa Corona, Sampson se releva pour m'en tendre une autre.

— Alors, écoute, me dit-il. J'ai encore une personne à interroger, une avocate qui a été violée. On a peut-être encore une chance de dénouer cette histoire.

Ah, voilà, nous allions enfin en venir au fait...

— Lundi après-midi ?

Je fis pivoter mon fauteuil pour consulter mon agenda. Grand ouvert.

— Dommage, je suis complètement booké.

Je décapsulai ma deuxième bière. Un long rai de lumière traversait les volets de bois. Je le suivis des yeux jusqu'au divan où Sampson me regardait, le sourcil bas.

— Quelle heure, lundi ?

— Trois heures. Je passe te prendre, ma poule. (Il se pencha vers moi pour trinquer.) Tu sais que tu viens de me coûter sept dollars ?

— Comment ça ?

— Le pack de douze. Si j'avais su que tu accepterais si facilement, j'en aurais apporté que six.

Lundi, 15 heures. Je n'aurais pas dû être là, mais j'étais venu quand même...

Tout indiquait que le cabinet juridique Smith, Curtis et Brennan se spécialisait dans les vieilles fortunes. À l'accueil, les lambris de bois noble et les numéros de *Golf Digest*, *Town & Country* ou *Forbes* savamment disposés sur les petites tables en disaient long sur une clientèle qui, de toute évidence, ne venait pas de mon quartier.

Mena Sunderland, nouvelle associée, était notre troisième victime dans l'ordre chronologique. Avec son élégant tailleur gris et ce mélange de bienveillance et de réserve parfois propre aux femmes d'extraction sudiste, elle se fondait parfaitement dans le décor. Elle nous conduisit dans une petite salle de réunion et prit soin de fermer les stores verticaux de la paroi vitrée avant d'engager la conversation.

— Je crains de vous faire perdre votre temps. Je n'ai rien de nouveau à ajouter. Je l'ai déjà dit à votre collègue. Plusieurs fois.

Sampson lui glissa une feuille.

— Nous nous demandions si cela pourrait vous aider.

— De quoi s'agit-il ?

— Du premier jet d'un communiqué de presse. Si quoi que ce soit doit être rendu public, ce sera ça.

Tandis qu'elle étudiait le document, Sampson poursuivit :

— L'enquête prend un tour plus agressif. On précise qu'aucune des victimes connues n'a accepté d'identifier l'auteur du viol ou de témoigner contre lui.

— C'est vrai ?

Sampson s'apprêtait à répondre mais une impulsion subite me poussa à l'interrompre. Je me mis à tousser. La ficelle était un peu grosse, mais cela marcha.

— Excusez-moi, pourrais-je avoir un verre d'eau ? Je suis désolé.

Quand Mena Sunderland quitta la pièce, je me tournai vers Sampson.

— Je ne pense pas qu'elle doive savoir que tout repose sur elle.

— Oui, c'est vrai, je suis d'accord avec toi, opina Sampson,

mais si elle demande...

— Laisse-moi faire. J'ai une intuition.

Mes fameuses « intuitions » faisaient partie de ma réputation, ce qui ne signifiait pas que Sampson fût obligé de me suivre. Si nous avions eu le temps de discuter, je m'en serais inquiété, mais Mena Sunderland revint quelques secondes plus tard avec deux bouteilles d'eau Fiji et deux verres. Elle parvint même à esquisser un sourire.

Je bus une gorgée d'eau et vit Sampson se renfoncer dans son fauteuil. Une manière de me faire comprendre qu'il me passait le relais.

— Mena, dis-je, nous aimerions trouver un terrain d'entente. Un compromis entre ce que vous êtes disposée à dire et ce que nous, nous avons besoin de savoir.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'une description de l'individu ne nous est pas forcément indispensable.

Elle ne réagit pas, et son silence m'encouragea à poursuivre.

— Je voudrais vous poser quelques questions, auxquelles vous pouvez répondre par oui ou par non. Un mot ou un signe de tête suffiront. Et si une question vous met mal à l'aise, vous laissez passer. Pas de problème.

Une ébauche de sourire se dessina sur son visage. Ma technique n'avait rien d'original, et elle le savait, mais je tenais à ce que l'entretien se déroule aussi pacifiquement que possible.

Elle repoussa derrière son oreille une longue mèche blonde.

— Allez-y. Pour l'instant.

— Le soir où il vous a agressée, cet homme a-t-il proféré des menaces précises pour vous empêcher de parler après son départ ?

Elle hocha d'abord la tête, avant de formuler sa réponse.

— Oui.

Je repris soudain espoir.

— A-t-il menacé d'autres personnes que vous connaissez ? Des proches, des amis ?

— Oui.

— Vous a-t-il recontactée depuis ? Ou vous a-t-il fait savoir, d'une quelconque façon, qu'il était présent ?

— Non. J'ai cru le revoir dans ma rue, une fois, mais ce n'était sans doute pas lui.

— Ses menaces sont-elles allées au-delà des mots ? A-t-il fait autre chose pour s'assurer que vous ne parleriez pas ?

— Oui.

J'avais mis le doigt sur quelque chose, je le savais. Mena Sunderland regarda un instant ses genoux avant de relever la tête. Sur son visage, la tension avait cédé la place à la détermination, comme si elle avait pris une décision.

— Je vous en prie, Mena, c'est très important.

— Il a pris mon BlackBerry. (Elle marqua un temps d'arrêt de plusieurs secondes.) Tous mes renseignements personnels s'y trouvaient. Les adresses, les numéros de mes amis et de ma famille, à Westchester.

— Je vois.

Ce n'était pas qu'une formule. J'avais établi un profil préliminaire du monstre, et tout ce que je venais d'entendre correspondait.

Je me mis à compter intérieurement jusqu'à dix. À huit, Mena reprit la parole.

— Il y avait des photos.

— Pardon ? Des photos, vous dites ?

— Des photos de personnes qu'il avait tuées. Ou du moins, qu'il disait avoir tuées. Et... (Elle eut du mal à prononcer le mot)... mutilées. Il m'a dit qu'il se servait de scies de boucher, de scalpels chirurgicaux.

— Mena, pouvez-vous m'en dire plus sur les photos qu'il vous a montrées ?

— Il m'a forcée à en regarder plusieurs, mais je ne me souviens que de la première. La pire chose que j'aie vue de ma vie.

L'image qui lui était revenue à l'esprit s'empara d'elle. De l'horreur pure. Son regard se brouilla.

Au bout d'un moment, elle se ressaisit.

— Les mains de cette jeune femme..., commença-t-elle.

— Qu'est-ce qu'elles avaient, ces mains, Mena ?

— Il lui avait coupé les deux mains. Et sur la photo, elle était encore en vie. Elle était en train de hurler, ça se voyait. (Sa voix se réduisit à un murmure, et je compris aussitôt que nous avions atteint la zone rouge.) Il l'appelait Beverly. Comme si c'était une amie.

— D'accord, fis-je d'une voix aussi douce que possible. On peut s'arrêter là si vous voulez.

— Je veux qu'on arrête, mais...

— Je vous écoute, Mena.

— Ce soir-là... il avait un scalpel. Et il y avait déjà le sang de

quelqu'un dessus.

Ces nouveaux éléments étaient d'une importance capitale, mais nous n'avions pas de quoi nous réjouir.

Si la description de Mena Sunderland tenait la route – et nous n'avions aucune raison d'en douter – notre violeur en série était en fait un tueur en série. L'affaire des viols commis à l'époque où Maria avait été tuée me revint brusquement à l'esprit, mais il fallait que je reste concentré sur le dossier du moment. Tant bien que mal, je fis en sorte de ne plus penser à ma femme.

Sampson me raccompagna chez moi, et je profitai du trajet pour coucher par écrit tout ce dont je me souvenais. John avait déjà pris des notes pendant l'entretien, mais en transcrivant ce que j'ai en tête, j'arrive parfois à recoller les morceaux du puzzle.

Le profil que j'avais commencé à établir était de plus en plus pertinent. Faire confiance à ses premières impressions, n'était-ce pas le thème même du best-seller *La Force de l'Intuition* ? Les photos que Mena avait décrites, sortes de souvenirs qu'on retrouvait couramment dans les affaires de crimes en série, permettaient à notre homme de se consoler pendant les phases dépressives. Et en pervers ingénieux, il s'en était également servi pour littéralement paralyser, par la terreur, les victimes qu'il avait laissées en vie.

Nous étions déjà à Southeast quand Sampson rompit enfin le silence.

— Alex, je veux que tu participes à cette enquête. À titre officiel. Viens travailler avec nous. Avec moi, dans ce cas précis. En qualité de consultant, ou ce que tu voudras.

Je le regardai.

— Je me disais que comme j'ai repris la main, tout à l'heure, tu serais peut-être vexé.

Il haussa les épaules.

— Pas le moins du monde. Ce qui compte, c'est le résultat. Qui plus est, tu es déjà dans le coup, non ? Autant te faire payer pour ce travail. Tu aurais du mal à laisser tomber cette enquête maintenant, même si tu le voulais.

Il fallait bien admettre qu'il avait raison. Je sentais naître à l'intérieur de mon crâne une sorte de fébrilité familière : mes pensées,

machinalement, se focalisaient sur l'enquête. C'est grâce à cette particularité, entre autres, que je suis devenu un bon de ma discipline, mais c'est ce qui fait également qu'il m'est impossible de participer sans m'impliquer totalement.

— Qu'est-ce que je vais raconter à Nana ? lui demandai-je, ce qui revenait sans doute à dire oui.

— Dis-lui que cette enquête ne peut pas se passer de toi. Dis-lui que Sampson ne peut pas se passer de toi. (Il tourna à droite, dans la 5^e Rue, et j'aperçus la maison.) Mais tu as intérêt à réfléchir vite. Elle va flairer le coup, c'est sûr, elle va le voir dans ton regard.

— Tu veux entrer ?

— Non merci, mais tu as bien fait d'essayer.

Il se rangea sur le côté, laissa tourner le moteur.

— C'est parti. Souhaite-moi bonne chance.

— Hé, mon grand, personne n'a jamais dit que le métier de flic était sans risques.

Je passai une bonne partie de la soirée à plancher sur l'affaire dans mon bureau, dans les combles.

Quand j'en eus assez, il était déjà tard. Je descendis et pris mes clés de voiture. Faire un tour dans mon crossover Mercedes à transmission intégrale était devenu une habitude. Au volant, je me régalaïs, et le confort n'avait rien à envier à celui de notre salon. Je mettais un CD, je me calais dans mon siège et je me laissais aller. Un vrai bonheur.

Et lorsque je finis par aller me coucher, mes pensées m'entraînèrent vers un lieu où j'avais besoin de me rendre régulièrement. Un sanctuaire. Ma lune de miel avec Maria. Peut-être les dix plus belles journées de ma vie, à jamais gravées dans ma mémoire.

Derrière le balcon de notre chambre d'hôtel, à la lisière des palmiers, le soleil sombre vers l'horizon bleuté. Dans le lit, à côté de moi, la place est encore chaude.

Maria se regarde dans le miroir.

Elle est magnifique.

Elle ne porte qu'une chemise, une de mes chemises, ouverte. Elle se prépare pour le dîner.

Elle prétend toujours que ses jambes sont trop maigres, mais moi, je les trouve délicieusement longues. Quand je les regarde, quand je vois Maria devant le miroir, cela me fait toujours autant d'effet.

Maria noue ses beaux cheveux noirs en chignon, ce qui dégage la longue ligne de son cou. Dieu que je l'adore. Je lui dis :

— Tu pourrais me refaire ça ?

Elle s'exécute sans un mot.

Elle penche la tête de côté pour mettre une boucle d'oreille et surprend mon regard dans le miroir.

— Je t'aime, Alex. (Elle se retourne.) Je t'aime comme personne ne t'aimera jamais.

Nos regards se fondent et là, je vois ce qu'elle ressent au plus profond d'elle-même. Nous sommes au diapason, à un point difficile à imaginer. Je tends la main pour l'attirer vers le lit, et je lui dis...

63.

Un mot tendre.

Dont j'étais incapable de me souvenir.

Je me redressai. J'étais au lit, seul, encore secoué par ma brève incursion au pays du sommeil. Ma mémoire venait de trébucher sur un blanc, comme un trou dans le sol. Un trou qui n'était pas là auparavant.

J'avais toujours réussi à me souvenir dans le moindre détail de notre lune de miel à la Barbade. Pourquoi avais-je oublié ce que j'avais dit à Maria ?

Le radio-réveil indiquait 2 h 15.

Et j'étais parfaitement réveillé.

Mon Dieu, ces souvenirs sont tout ce qu'il me reste. Faites qu'on ne me les arrache pas, eux aussi.

J'allumai la lumière.

Plus question de rester au lit. Je sortis dans le couloir avec la vague idée de descendre jouer du piano.

J'étais en haut des marches, la main sur la rampe, quand le souffle rauque mais tout juste audible de la respiration d'Ali me figea sur place.

Je revins sur mes pas, jusqu'au seuil de sa chambre, pour le regarder dormir.

Une petite boule sous les draps, un pied qui dépassait, un souffle qui ressemblait à un ronflement en miniature.

La veilleuse murale n'éclairait que son visage. Il fronçait les sourcils comme s'il était en pleine réflexion. J'ai cette tête-là, parfois.

Quand il sentit que je me glissais sous les draps, il se blottit contre ma poitrine, nicha sa tête au creux de mon bras et me chuchota, dans un demi-sommeil :

— Salut, papa.

— Rendors-toi, petit bonhomme.

— T'as fait un cauchemar ?

Sa question me fit sourire. Je la lui avais si souvent posée... Et quand les mots que je cherchais me revinrent enfin, j'eus le sentiment d'avoir retrouvé un fragment égaré de mon être.

Il m'avait rendu ma réplique, je lui fis don des mots de Maria :

— Je t'aime, Ali. Je t'aime comme personne ne t'aimera jamais.

Il ne bougeait pas, il s'était sans doute déjà rendormi. Moi, la main sur son épaule, j'attendis que sa respiration reprenne son cours paisible. Et là, lentement, je rejoignis Maria.

Michael Sullivan avait toujours des souvenirs de son père particulièrement nets lorsqu'il était avec ses enfants. Le blanc aveuglant des carrelages de la boucherie, la chambre froide dans le fond, l'équarrisseur qui venait chercher les carcasses une fois par semaine, l'odeur de ce fromage irlandais, le carrigaline, et celle du pudding noir et blanc.

— Hé, le batteur !

L'appel le ramena brutalement au présent, au terrain de baseball qui se trouvait près de chez lui, dans le Maryland.

— Il sait pas frapper, ce type ! Il est nul ! C'est toi le meilleur !

Seamus et Jimmy jouaient toujours les grandes gueules quand ils disputaient un match en famille. Michael Jr, lui, restait concentré, comme d'habitude. Et dans le regard bleu clair de son fils aîné, Sullivan lut comme un besoin d'éliminer le père, une bonne fois pour toutes.

Son fils se prépara, et lança. Une balle courbe, rapide, ou une balle glissante. Sullivan frappa en expirant, et entendit aussitôt le projectile claquer dans le gant de Jimmy, derrière lui. Ce salopard l'avait eu !

Sur le terrain quasiment désert de l'American Légion, ce fut le délire. Jimmy, le receveur, fit le tour de son père en brandissant la balle.

Seul Michael Jr conserva son flegme. Ce fut tout juste s'il esquissa un sourire, sans descendre de sa plaque, sans se joindre aux débordements de joie de ses frères.

Il se contenta de toiser son père, prêt à armer son bras pour le lancer suivant et là, s'immobilisa.

— C'est quoi, ça ? cria-t-il à son père.

Sullivan baissa les yeux et vit quelque chose se déplacer sur son torse. *Le point rouge d'un viseur laser.*

Il se plaqua au sol, juste à côté du marbre.

La Louisville Slugger éclata avant d'avoir touché le sol. Une balle ricocha sur le grillage arrière avec un bruit métallique. Quelqu'un lui tirait dessus ! Les types de Maggione ? Qui d'autre ?

— Les enfants, à l'abri ! hurla Sullivan. Courez, vite !

Les garçons ne se le firent pas dire deux fois. Michael Jr prit son frère cadet sous le bras, et les trois garnements prirent leurs jambes à leur cou comme s'ils venaient de voler un portefeuille.

Le Boucher, lui, courut dans la direction opposée afin de détourner les tirs de ses enfants.

Et il avait besoin de l'arme qui se trouvait dans sa voiture !

Le Hummer était garé à une soixantaine de mètres. Sullivan fonça presque en ligne droite. Une autre balle passa si près qu'il l'entendit siffler à quelques centimètres de son menton.

Les coups de feu venaient des bois, à gauche, loin de la route. Le Boucher ne se hasarda pas à se retourner. Il était encore trop tôt.

Arrivé au Hummer, il ouvrit la portière passager et plongea à l'intérieur du véhicule. Autour de lui, les vitres explosèrent.

Recroquevillé sur le plancher, tête baissée, Sullivan tâtonna sous le siège conducteur. Le Beretta qu'il avait fixé là, au mépris de la promesse qu'il avait faite à Caitlin, était chargé. Il le dégagea et se releva pour voir ce qui se passait.

Ils étaient deux, en train de sortir du bois. Deux hommes de Maggione, sans aucun doute, chargés de le descendre, et peut-être de descendre également ses gosses.

Il ouvrit la portière conducteur et roula au sol, dans la poussière et les gravillons. Il se risqua à jeter un œil par-dessous le véhicule et vit deux jambes courir dans sa direction, à petites foulées.

Il n'avait plus le temps de réfléchir, de calculer quoi que ce soit. Il fit feu à deux reprises, sous le châssis du Hummer. Le sbire de Maggione poussa un hurlement. Sa jambe venait de s'orner d'une corolle écarlate, juste au-dessus de la cheville.

Il s'écroula, et le Boucher le visa encore une fois, en plein visage cette fois, histoire de gommer l'expression ahurie du petit mafieux. L'autre n'eut pas le temps de tirer un autre coup de feu, de dire un mot, de réfléchir, mais c'était le moindre de ses soucis.

— Papa, papa, papa ! Au secours !

La voix éraillée de Mike, à l'autre bout du terrain, suintait la panique.

Sullivan bondit et aperçut l'autre homme en train de courir vers l'abri des joueurs, à moins d'une centaine de mètres. Il leva son arme et comprit aussitôt que s'il tirait, il risquait de toucher l'un de ses enfants.

Il sauta dans le Hummer et passa la marche avant.

Il écrasa la pédale d'accélérateur comme si la vie de ses enfants était en jeu. À juste titre, sans doute. Maggione était le genre de froussard à tuer toute une famille. Sullivan sortit le bras, prêt à tirer si l'occasion se présentait. Ça allait être juste. Qui, des deux, l'emporterait ? Suspense !

Le tueur traversait le terrain à toute allure. Ce type avait dû être un bon sportif, dans un passé pas si lointain.

Depuis les marches de l'abri, Michael Jr le regardait courir. Ce gosse savait garder la tête froide, mais en cet instant, ce n'était pas forcément une bonne idée.

— Couche-toi, Michael ! lui cria son père. À plat ventre, tout de suite !

Le tueur, sachant que Michael s'était lancé à sa poursuite, s'arrêta et se retourna pour ouvrir le feu.

Erreur !

Peut-être fatale...

Il eut juste le temps d'écarquiller les yeux avant que la calandre du Hummer ne le percute au niveau du torse à plus de 80 km/h. Le véhicule l'emporta jusqu'au grillage arrière.

— Ça va, les garçons ? hurla Sullivan sans quitter des yeux l'homme qu'il venait littéralement d'encastrement dans le maillage d'acier, et qui ne bougeait plus.

— On n'a rien, répondit Michael Jr, manifestement un peu secoué, mais encore maître de ses nerfs.

Sullivan descendit du Hummer pour voir le salopard qu'il avait percuté, ou plutôt ce qu'il en restait. Le type ne tenait debout que par la force du sandwich d'acier qui le retenait prisonnier. Sa tête ballottait sur le côté, et avec le seul œil qui n'était pas couvert de sang, il essayait désespérément de regarder ce qui se passait autour de lui.

Sullivan alla récupérer sa Louisville Slugger en piteux état.

Et il frappa, frappa encore, en criant à chaque coup.

— On – ne – touche – pas – à – ma – famille. C'est – com – pris ?

Emporté par son élan, Sullivan creusa un énorme cratère dans le capot du Hummer, mais ce dernier geste le fit revenir à la réalité.

Il remonta dans son véhicule et fit marche arrière jusqu'à l'endroit où l'attendaient ses trois fils, qui observaient la scène tels des zombies à un enterrement. Une fois à l'intérieur du Hummer, ils ne prononcèrent pas un mot, mais aucun ne pleura.

— Tout va bien, maintenant, leur dit Sullivan. C'est fini, les enfants. Je vais m'occuper de tout ça. Vous m'avez entendu ? Je vous le jure. Je vous le jure sur la tête de ma pauvre mère !

Et il tiendrait parole. Puisqu'ils s'étaient attaqués à lui et à sa famille, le Boucher s'attaquerait à eux.

La mafia.

Et John Maggione.

J'avais un autre rendez-vous avec Kim Stafford. En la voyant arriver, avec des lunettes noires, nerveuse comme une personne en fuite, je me sentis proche du malaise. Décidément, avec elle, mes deux univers professionnels se télescopaient.

Maintenant que je connaissais l'identité du petit ami de Kim, il m'était plus difficile de respecter le souhait de ma patiente. Elle ne voulait pas l'impliquer et moi, j'avais très envie de secouer cet enfoiré.

— Kim, lui demandai-je peu après le début de l'entretien, est-ce que Sam a une arme, chez vous ?

Sam était le pseudo sur lequel nous nous étions mis d'accord. C'était également le nom du bouledogue qui avait mordu Kim quand elle était petite.

— Un pistolet dans le tiroir de la table de nuit.

Je fis mon possible pour ne rien laisser paraître, mais ce nouvel élément m'inquiétait au plus haut point.

— L'a-t-il déjà braqué sur vous ? A-t-il menacé de s'en servir ?

— Juste une fois, me répondit-elle en palpant le tissu de sa jupe. Il y a un moment, déjà. Si j'avais pensé qu'il disait ça sérieusement, je l'aurais quitté.

— Kim, j'aimerais qu'on parle de votre sécurité. Il faut établir un plan.

— Que voulez-vous dire ?

— Il faut préparer des mesures de précaution. Mettre de l'argent de côté, cacher quelque part une valise déjà prête, trouver un endroit où aller si vous deviez partir en catastrophe.

C'est à cet instant, je ne sais pas pourquoi, qu'elle choisit d'enlever ses lunettes pour me montrer son œil au beurre noir.

— Je ne peux pas, docteur Cross. Si je prépare mon départ, je passerai à l'acte. Et là, je crois qu'il me tuerait pour de bon.

Après ma dernière consultation, avant de partir, je consultai mes messages. Kayla avait appelé.

« Bonjour, c'est moi. Tiens-toi bien : Nana m'a autorisée à faire le repas, ce soir. Dans sa cuisine ! J'ai hâte de m'y mettre, mais je t'avoue que j'ai le trac. J'ai encore quelques visites à domicile, après je

fais les courses et ensuite, sur le parking, je me mettrai peut-être une balle dans la tête. Et sinon, on se retrouve chez vous vers 18 heures. J'ai bien dit : chez vous. »

Il était déjà 18 heures quand je pris connaissance du message. J'avais du mal à ne plus penser à ce que m'avait dit cette pauvre Kim Stafford. J'espérais qu'elle s'en sortirait, au moins provisoirement. Je me demandais s'il n'était pas trop tard pour que j'intervienne. En arrivant à la maison, je découvris Kayla dans la cuisine, en train de mettre au four une énorme côte de bœuf. Elle avait pris ses aises, et portait le tablier préféré de Nana.

Nana était à table, assise bien droite, et il y avait un verre de vin blanc devant elle, un verre plein. Intéressant...

Les enfants papillonnaient autour d'elle, sans doute curieux de voir combien de temps elle tiendrait ainsi, sans bouger.

— T'as passé une bonne journée, papa ? me demanda Jannie. Le meilleur moment, c'était quoi ?

Sourires. C'était une question que nous aimions bien poser, à l'heure des repas, et ce depuis des années.

Je pensais à Kim Stafford. Ensuite, l'affaire des viols de Georgetown me revint à l'esprit. Comment Nana allait-elle réagir quand je lui apprendrais que j'avais accepté de prendre part à l'enquête ? Et Nana me ramenait au moment présent. Il fallait que je réponde à Jannie.

— Pour l'instant ? C'est là, maintenant. Être ici avec vous tous, c'est vraiment ce qu'il y a de mieux.

Les choses sérieuses avaient commencé.

Le Boucher avait horreur de la plage, du sable, de l'iode, des embouteillages, des plans touristes dans les stations balnéaires ringardes. Caitlin et les gosses pouvaient se les garder, les virées estivales à Cape May, ils pouvaient se les mettre où ils voulaient...

S'il était sur le front de mer, s'il avait fait tout le chemin jusqu'au New Jersey, c'était pour raisons professionnelles, et uniquement professionnelles. Pour se venger de John Maggione. Les deux hommes se vouaient une haine réciproque depuis que le père de Maggione avait fait de cet « Irlandais fou » son tueur préféré. Puis le Boucher avait reçu l'ordre de supprimer l'un des copains du fils Maggione, et il s'était acquitté de sa tâche avec son enthousiasme habituel. Il avait découpé Rico Marinacci en morceaux.

John s'étant fait assez rare ces temps derniers – ce qui n'avait rien de surprenant –, Sullivan avait légèrement modifié le programme. S'il ne pouvait, dans l'immédiat, décapiter la bête, il commencerait par lui couper un membre.

Le membre, en l'espèce, s'appelait Dante Ricci C'était le plus jeune affranchi de l'organisation de Maggione, un favori qui était pour lui comme un fils. Il se racontait que le parrain ne laissait jamais l'un de ses associés lui torcher le cul sans demander l'avis de Dante.

Sullivan arriva à Mantoloking, sur la côte du New Jersey, juste avant la tombée de la nuit. En traversant Barnegat Bay, il aperçut dans le lointain l'océan Atlantique, quasiment violet. C'était assez beau, si on aimait le style carte postale ou photo souvenir. L'air avait un goût de sel. Sullivan remonta sa vitre. Il avait hâte d'en finir et de mettre les voiles.

La localité elle-même se résumait à une bande de terre large d'à peine un kilomètre et demi, où le mètre carré valait une fortune. Sullivan n'eut aucun mal à trouver la maison de Ricci, sur Ocean Avenue. Il passa devant l'entrée, se gara trois cents mètres plus loin et revint à pied.

Visiblement, Ricci gagnait bien sa vie. Immense baraque de style pseudo-colonial, deux étages, bardeaux de cèdre rouge, le tout pieds dans l'eau. Garage pour quatre voitures, maison d'ami, Jacuzzi au sommet de la dune. Six millions de dollars, facile. Tout à fait le

truc bien bling-bling que les mafieux d'aujourd'hui agitaient devant leurs femmes pour leur faire oublier que vols et meurtres constituaient leur gagne-pain.

Et Dante Ricci était un tueur. Dans son métier, il excellait. Un nouveau Boucher, encore plus performant.

Sullivan ne distinguait pas grand-chose de la façade. La plupart des pièces devaient donner sur la mer, mais sur la plage, impossible de se mettre à couvert. Il allait donc devoir camper ici, et prendre son temps.

Pour lui, ce n'était pas un problème. Il avait tout ce qu'il fallait pour exécuter son job, y compris la patience. Des brides de gaélique lui traversèrent l'esprit, une phrase que répétait son grand-père James. *Coimhéad fearg fhear na foighde, ou quelque chose comme ça Prends garde à la colère de l'homme patient.*

C'est exactement ça, songea Michael Sullivan, tapi dans les ombres du crépuscule. C'est exactement ça.

Il mit un certain temps à trouver ses repères. À l'intérieur de la maison, ça ne bougeait pas beaucoup, ce qui ne l'empêcha pas de constater que toute la famille était là : Dante, deux jeunes enfants et la jeune épouse, une Italienne qui, de loin en tout cas, semblait vraiment canon.

Il n'avait cependant vu ni invités, ni gardes du corps. Autrement dit, Dante Ricci était en famille. Ce qui signifiait que la puissance de feu de monsieur se limitait à ce qu'il avait sous la main. Sans doute rien qui pût rivaliser avec le mini pistolet-mitrailleur 9 mm que le Boucher portait sous l'épaule. Ni avec son scalpel.

Malgré la fraîcheur du soir, Sullivan avait trop chaud sous son blouson et la tache de transpiration sur son T-shirt, à l'endroit où il portait son arme, ne cessait de s'élargir. La brise océane ne le rafraîchissait pas davantage. Seule sa patience lui permettait de tenir le choc. Son professionnalisme, comme il se plaisait à le penser. Des qualités qu'il avait sans nul doute héritées de son père, le premier Boucher, le plus patient des salopards.

Et enfin, il décida de bouger. Il s'approcha de la villa, passa devant une Jaguar noire garée sur l'aire de briques jaunes, nez à nez avec une autre Jaguar, blanche celle-ci, à l'intérieur du garage ouvert. On aurait dit des presse-livres de luxe.

Dis-moi, Dante, tu ne serais pas un peu frimeur sur les bords ?

Et à l'intérieur du garage, Sullivan trouva très vite un objet susceptible de lui être utile. Sur l'établi, dans le fond, il y avait une masse à manche court. Il la soupesa. Juste ce qu'il lui fallait. Un bien bel objet. Ah, ce qu'il aimait les outils... Comme son paternel.

Il devrait se servir de la main gauche s'il voulait être prêt à faire usage de son arme, mais comment manquer un pare-brise de Jaguar ?

Il épaula l'outil, se cala sur ses deux jambes et, de toutes ses forces, abattit la masse sur la voiture.

Dès le premier impact, une alarme stridente retentit. C'était ce qu'il voulait.

Sullivan ressortit aussitôt du garage et s'éloigna de la maison, en traversant la pelouse. Il s'arrêta à mi-chemin et se dissimula

derrière un vieux chêne rouge qui, ici, paraissait aussi déplacé que lui. Il avait le doigt sur la détente de son arme, mais ne tira pas. Il était trop tôt. Mieux valait que Dante s'imagine être victime d'un petit cambrioleur du coin. Il allait se précipiter dehors en hurlant.

Quelques secondes plus tard, la porte-moustiquaire s'ouvrait violemment et claquait contre le mur. Deux jeux de projecteurs inondèrent le jardin de lumière.

Bien qu'ébloui, Sullivan distinguait Dante sur la terrasse, un pistolet au poing. En caleçon de bain, chaussé de tongs. Musclé, en bonne forme physique. Et alors ? Ce n'était qu'un petit con prétentieux.

Erreur.

— Qui est là ? brailla le dur. J'ai dit : qui est là ? Tu ferais mieux de te barrer, et vite fait !

Sullivan sourit. C'était ça, le bras armé de Junior ? Le nouveau Boucher ? Ce petit frimeur de merde, dans sa villa de bord de mer, en maillot et en tongs ?

Et à son tour, il hurla :

— C'est juste Mike Sullivan !

Le Boucher sortit de l'ombre, fit une courbette, puis arrosa la terrasse d'une rafale avant que Dante n'eût eu le temps de réagir. Comment aurait-il pu anticiper ? Qui aurait pu avoir le cran de s'attaquer à un affranchi chez lui, à son domicile ? Qui aurait pu être assez fou ?

— Et ça, ce n'est qu'un hors-d'œuvre ! rugit le Boucher.

Une demi-douzaine de balles frappèrent Dante au ventre et au thorax. Le mafieux tomba à genoux, lança un regard noir à Sullivan et s'affala face contre terre.

Sans relâcher la détente, Sullivan mitrilla les deux Jaguars, déclenchant une pluie d'éclats de verre et traçant de jolis pointillés sur les précieuses carrosseries. Un pur moment de plaisir.

Lorsqu'il cessa de tirer, il entendit des hurlements de femme et d'enfants à l'intérieur de la villa. Il neutralisa les projecteurs de deux courtes rafales bien ajustées.

Puis il s'approcha de la maison en tripotant son scalpel. Dès qu'il vit le corps de Dante Ricci, il sut que celui-ci était aussi mort qu'un maquereau boursoufflé déposé par le ressac. Il retourna néanmoins le cadavre et taillada le visage une douzaine de fois.

— Je n'ai rien contre toi, Dante, mais sache que tu n'es pas le nouveau Boucher.

Et il rebroussa chemin. Dante Ricci avait reçu le message, et

bientôt viendrait le tour du fils Maggione.

Des cris s'élevèrent de l'intérieur de la villa, des cris de femme.

— Vous l'avez tué ! Espèce de salaud, vous avez tué mon Dante !

Sullivan se retourna. La femme de Dante, une belle petite blonde décolorée, avait une arme à la main.

Elle tira quelques coups de feu dans le noir, au jugé. Elle ne savait pas tirer, elle tenait mal son pistolet, mais il y avait en elle un peu du sang bouillonnant des Maggione.

— Retournez à l'intérieur, Cecilia ! lui lança Sullivan. Sinon je vous fais sauter la tête !

— Vous l'avez tué ! Salaud ! Espèce de fumier !

Elle descendit de la terrasse.

Elle sanglotait, elle balbutiait, mais elle continuait d'avancer, la pauvre bimbo.

— Je vais te tuer, enculé !

Le coup suivant fracassa une vasque de ciment, à un mètre de Sullivan, sur la droite.

Les pleurs de la jeune femme s'étaient transformés en lamentation aiguë. On aurait dit la plainte d'un animal blessé plutôt que celle d'un être humain.

Puis, devenue comme folle, elle s'élança dans l'allée en tirant un autre coup de feu avant que Sullivan lui loge deux balles dans la poitrine. Elle s'écroula comme si elle venait de heurter un mur et tandis que les derniers spasmes agitaient son corps pathétique, le Boucher ressortit son scalpel.

Lorsqu'il remonta dans sa voiture, il se sentait mieux Content de lui. Il avait beaucoup de route à faire, et c'était tant mieux. Sur l'autoroute, il baissa les vitres mit la musique à fond et chanta avec Bono à tue-tête comme si les paroles étaient de lui.

La journée du lendemain était à classer dans la catégorie « Qu'est-ce qui m'a pris ? ». Je me rendis au poste du Sixième District, où était affecté Jason Stemple, et commençai à demander où je pouvais le trouver. Je ne savais pas trop ce que je ferais si je le trouvais effectivement, mais le sort de Kim Stafford m'inquiétait tellement que je m'étais persuadé qu'il fallait que je tente quelque chose.

Je n'avais plus de carte ni de plaque, mais beaucoup de flics, à Washington, savaient qui j'étais et savent toujours qui je suis, mais ce n'était pas le cas, apparemment, du sergent de permanence.

Il me fit patienter côté visiteurs plus longtemps que je ne l'aurais souhaité, mais bon, rien de grave. Je regardais les prix exposés au mur, récompensant la diminution de la délinquance de l'année, quand il m'informa enfin que son capitaine m'autorisait à entrer, et m'ouvrit la porte à distance.

Un autre homme en tenue m'attendait.

— Pulaski, conduis monsieur... (Il consulta le registre des entrées) ...Cross aux vestiaires, s'il te plaît. Il cherche Stemple. Je pense qu'il doit avoir fini son service, à l'heure qu'il est.

Je suivis le bleu dans les couloirs encombrés, glanant au passage des bribes de conversations, du jargon de flic. Pulaski poussa la lourde porte battante des vestiaires. Une puissante et familière odeur de transpiration et de désinfectants divers m'assaillit les narines.

— Stemple ! Tu as de la visite.

Un type assez jeune, pas loin de la trentaine, à peu près ma taille mais plus fort que moi, jeta un coup d'œil dans ma direction. Il était seul devant une rangée de casiers vert bouteille, en train d'enfiler un pull aux armes des Washington Nationals. Six, sept autres de ses collègues qui venaient de quitter leur service ou s'apprêtaient à le prendre rivalisaient de sarcasmes à propos du système judiciaire de notre pays, devenu un vrai sujet de plaisanteries.

Je m'approchai de Stemple alors qu'il mettait sa montre en feignant de ne pas me voir.

— Pourrais-je vous parler une minute ?

Je m'efforçais d'être poli. Pas facile, devant un type qui aimait

tabasser sa copine.

— C'est à quel sujet ? fit-il en me regardant à peine.

Je baissai d'un ton.

— Je voudrais qu'on parle. Ça concerne... Kim Stafford.

Aussitôt, l'accueil glacial vira à l'animosité pure. Stemple se pencha en arrière et me toisa comme si j'étais un SDF surpris à pénétrer chez lui par effraction.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? Vous êtes flic ?

— Je l'ai été, mais aujourd'hui, je suis psychologue. Je travaille avec Kim.

Les pupilles des yeux de Stemple se contractèrent et s'embrasèrent. Il comprenait mieux, maintenant, et ça ne lui plaisait pas. Ce que je voyais ne me plaisait pas non plus : un type au physique impressionnant qui cognait les femmes et parfois les brûlait avec des objets incandescents.

— Ah, d'accord, eh bien moi, je viens de me taper un double service et je me barre. Tenez-vous à l'écart de Kim, c'est dans votre intérêt. Vous m'avez compris ?

Maintenant que nous nous étions rencontrés, en tant que psy, je savais que penser de Stemple : c'était une merde.

Tandis qu'il s'éloignait, je lui dis :

— Vous la frappez, Stemple. Vous l'avez brûlée avec un cigare.

Tout le monde se tut, mais personne ne se précipita pour venir prendre la défense de Stemple. Les autres regardaient. J'en vis deux hocher la tête comme s'ils étaient déjà au courant du comportement de leur collègue.

Il se retourna lentement et bomba le torse.

— À quoi vous jouez, là, espèce de connard ? Vous êtes qui ? Elle couche avec vous ?

— Non, non, rien de tout ça. Je suis juste venu discuter, je vous l'ai dit. Vous devriez m'écouter, dans votre propre intérêt.

À cet instant, son poing jaillit. Je parvins à l'éviter, mais de justesse. Ce salopard avait le sang chaud, et il était costaud.

Mais c'était exactement ce qu'il me fallait, et peut-être même ce que j'attendais. Une feinte à droite, et je contre-attaquai avec un uppercut au ventre. Il lâcha de l'air.

Puis il me prit à bras-le-corps avec ses bras puissants et me plaqua contre les casiers. Le choc contre le métal fit un bruit d'enfer, et la douleur m'irradia tout le dos. J'espérais juste ne rien avoir de cassé...

Dès que j'eus repris mes appuis, je réussis à faire reculer Stemple, qui me lâcha en trébuchant. Il m'expédia un autre coup de poing et, cette fois, me toucha à la mâchoire.

Je lui rendis la politesse avec une bonne droite au menton, suivie d'un crochet du gauche qui atterrit juste au-dessus de son sourcil. Un coup pour moi, un pour Kim Stafford. Et je conclus d'une deuxième droite à la pommette.

Stemple tournoya avant de s'écrouler, à ma grande surprise. Son œil droit était déjà en train de se fermer.

Je sentais le sang puiser dans les veines de mes bras, et j'étais prêt à en découdre encore avec ce misérable poltron. Je n'étais pas à l'origine de cet échange musclé, mais je regrettais à présent de ne pas voir mon adversaire se relever.

— C'est comme ça que ça se passe, avec Kim ? Si elle fait quelque chose qui vous déplaît, vous la tabassez ?

Il gémit, mais ne dit rien.

— Écoutez-moi bien, Stemple, poursuivis-je. Vous voulez que je garde ce que je sais pour moi, que ça ne remonte pas plus haut ? Alors faites en sorte que ça ne se reproduise plus. Plus jamais. Ne posez plus vos pattes sur elle. Ni vos cigares. On est bien d'accord ?

Il ne bougea pas, et je sus ce que j'avais besoin de savoir. Juste avant que je passe la porte, un de ses collègues me lança un regard et me dit :

— Bien joué.

Si Nana s'était occupée de l'affaire de Georgetown, elle aurait décrété, avec son style inimitable, que c'était « en train de mijoter ». Sampson et moi avions jeté dans la marmite quelques ingrédients intéressants, nous avions monté le feu. Il ne restait plus qu'à attendre le résultat.

Mon colosse préféré se trouvait de l'autre côté de la table, jonchée de rapports d'enquêtes criminelles.

— Réunir une telle masse de renseignements pour obtenir aussi peu de chose, c'est du jamais vu, maugréai-je.

— Maintenant, tu comprends mon problème...

Sampson ne cessait de malaxer une balle de caoutchouc anti-stress qui, selon moi, aurait dû exploser depuis longtemps.

— Un type prudent, apparemment intelligent, et cruel, fis-je. Et sa force, c'est qu'il se sert de ses souvenirs pour menacer ses victimes. Il les individualise. Au cas où tu ne l'aurais pas encore deviné.

En fait, je ne faisais que penser à voix haute. Ça m'aide, parfois.

Ces temps derniers, mon grand truc, c'était de faire les cent pas. En quatorze heures, j'avais bien dû parcourir dix bornes sur la moquette de la salle de réunion du commissariat du Deuxième District où nous restions confinés. Je commençais à avoir mal aux pieds, mais ça me permettait de rester lucide. Ça, et les pastilles à la pomme Altoïds.

Ce matin-là, nous avions commencé par comparer les statistiques criminelles du FBI, sur les quatre dernières années, pour voir si nous pouvions faire le lien entre différentes affaires. Compte tenu de ce que nous savions de notre suspect, nous nous étions intéressés aux cas de femmes disparues, de viols et notamment de meurtres avec mutilations. Nous avions commencé par Georgetown, et avions ensuite étendu les recherches à toute l'agglomération de Washington.

Nous écoutions Elliot et Diane à la radio, mais leur humour ne parvenait pas à nous remonter le moral.

Histoire de ne rien laisser au hasard, nous fîmes un deuxième tri en passant en revue, cette fois, tous les meurtres non résolus. Nous

nous retrouvions désormais avec une liste de pistes potentielles aussi démesurée que peu prometteuse.

Un élément positif était tout de même à mettre au compte de cette journée : Mena Sunderland avait accepté de nous revoir. Elle était même allée jusqu'à esquisser une description de son agresseur. Un homme de race blanche, d'une quarantaine d'années selon elle. Et à en juger par ce qu'elle nous disait, il était plutôt bel homme, même si elle avait du mal à le reconnaître. « Vous voyez, le charme de l'homme mûr, un peu comme Kevin Costner. »

Pour nous, c'était un détail important. Les agresseurs au physique avantageux disposaient d'un atout qui les rendait encore plus dangereux. J'espérais secrètement qu'en lui laissant du temps et en lui promettant une protection renforcée, nous parviendrions à convaincre Mena de nous en dire beaucoup plus. Pour l'instant, nous n'avions même pas de quoi faire établir un portrait-robot digne de ce nom. Dès que nous aurions un visage susceptible de ne pas être confondu avec douze mille autres dans les rues de Georgetown, nous le diffuserions à grande échelle.

Sampson fit basculer sa chaise en arrière et étendit ses longues jambes.

— Et si on allait dormir un peu, avant de réattaquer dans la matinée ? Je suis mort.

Au même moment, Betsey Hall débarqua dans la pièce, visiblement plus alerte que nous. Elle n'était pas à la criminelle depuis longtemps et elle en voulait, mais elle savait se rendre utile tout en se faisant discrète.

— Vos recoupements ne concernent que des victimes de sexe féminin ? nous dit-elle. C'est bien ça ?

— Pourquoi ? lui demanda Sampson.

— Benny Fontana, ça vous dit quelque chose ?

Nous n'avions jamais entendu ce nom.

— C'est un mafieux, nous expliqua-t-elle. Dans la hiérarchie, il se situe à un niveau intermédiaire. Un sous-chef, je crois que c'est le terme. Enfin, je devrais parler au passé. Il a été tué il y a deux semaines, chez lui, dans son appartement de Kalorama Park. Il se trouve que c'est le soir où Lisa Brandt a été violée à Georgetown.

— Et alors ? fit Sampson.

Je sentis dans sa voix un mélange d'impatience et de lassitude que je partageais.

— Et alors, ça.

Betsey ouvrit un dossier et étala devant nous une demi-

douzaine de photos noir et blanc. On y voyait le cadavre d'un homme de race blanche, peut-être âgé d'une cinquantaine d'années, gisant sur le dos dans ce qui semblait être un séjour. On lui avait sectionné les deux pieds au niveau des chevilles, et c'était visiblement tout frais.

Je sentis brusquement ma fatigue se dissiper et l'adrénaline reprendre le dessus.

— Putain..., murmura Sampson.

Nous nous étions levés pour examiner et réexaminer ces photos morbides.

— Selon le médecin légiste, poursuivit Betsey, M. Fontana vivait encore quand ces mutilations lui ont été infligées. Peut-être à l'aide d'instruments chirurgicaux, tels qu'un scalpel et une scie. (Elle nous regarda, pleine d'espoir, avec un sourire d'une naïveté craquante.) Vous pensez que c'est le même homme ?

— Je pense que j'ai besoin d'en savoir plus, répondis-je. Peut-on avoir les clés de cet appartement ?

Elle sortit de sa poche un trousseau qu'elle agita fièrement.

— J'étais sûre que vous me poseriez la question.

— Attends, Alex. Des viols en série, des meurtres en série, et maintenant un lien avec la mafia ? (Sampson assena un grand coup sur le toit de la voiture.) Il ne peut pas s'agir que de coïncidences. C'est impossible. Impossible !

— On a peut-être effectivement trouvé quelque chose, si c'est le même type. On va bien voir. Ne nous emballons pas.

John avait raison. Notre suspect avait de plus en plus le profil d'un monstre sadique aux méthodes aussi épouvantables que particulières. Ce n'était pas que nous l'avions cherché au mauvais endroit ; nous ne l'avions peut-être pas cherché dans suffisamment d'endroits.

— Mais la piste se confirme, me dit Sampson, pas de coup de fil à tes anciens potes ce soir. D'accord ? Je veux avoir le temps de travailler sur cette histoire avant que les fédéraux ne débarquent.

Le FBI avait vraisemblablement déjà eu connaissance du meurtre de Fontana, si celui-ci appartenait à la mafia. Mais les viols étaient du ressort de la police de Washington. Il ne s'agissait pour l'instant que d'une affaire locale.

— Rien ne te dit qu'ils vont reprendre l'affaire en mains, fis-je.

— Ah, oui. (Il claqua des doigts et pointa l'index sur moi.) J'avais oublié. Quand tu as quitté le FBI, on a effacé ta mémoire, comme dans *Men in Black*. Eh bien, permets-moi de te rappeler une chose : ils vont reprendre l'affaire. Ils adorent les affaires de ce genre. Nous, on fait tout le boulot, et les fédéraux récoltent les lauriers.

— Quand j'étais au FBI, m'as-tu vu, ne serait-ce qu'une fois, essayer de récupérer une enquête ?

— Si cela s'est produit, ne t'inquiète pas. J'aurais abordé le sujet s'il y avait eu quelque chose à dire. Non, c'est vrai, tu n'as jamais tenté de me piquer une affaire !

Je me garai devant un immeuble de brique brune, face à Kalorama Park. Bel endroit. Le meurtre de Benny Fontana avait dû faire grand bruit dans cette résidence, voire dans tout le quartier. Et nous étions à trois kilomètres à peine du lieu où Lisa Brandt avait été agressée, peu après la mort du mafieux.

Nous passâmes une heure dans l'appartement, à comparer les

photos de scène de crime et à examiner les taches de sang sur la moquette pour essayer de reconstituer les faits. Cela ne nous permit pas d'établir un lien formel avec les autres agressions, mais c'était un début.

Puis nous prîmes la direction du domicile de Lisa Brandt, à Georgetown, en suivant l'itinéraire le plus logique. Il était déjà presque minuit, mais nous avions envie de rester sur notre lancée, et nous fîmes donc le tour de tous les lieux où les viols avaient été commis, dans l'ordre chronologique. Ils n'étaient pas très éloignés les uns des autres.

À 2 h 30 du matin, nous étions encore dans un café ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à étudier encore et encore les rapports qui jonchaient la table du box. Trop énervés pour nous arrêter, trop fatigués pour rentrer nous coucher.

C'était la première fois que je me plongeais réellement dans le dossier Fontana. J'avais déjà lu et relu les rapports de la police et ceux du médecin légiste, et j'étais en train de parcourir la liste des objets et indices recueillis dans l'appartement. Au quatrième ou cinquième passage, un élément retint mon attention : un coin d'emballage blanc pelliculé, qui avait été arraché. On l'avait trouvé sous le canapé, à un mètre du corps de Fontana. Pour ne pas dire à ses pieds...

Je me redressai subitement. On vit pour ces moments-là, quand une enquête piétine...

— Il faut qu'on aille quelque part.

— Tu as raison, répondit Sampson. Il faut qu'on aille se coucher.

J'appelai la serveuse, à demi assoupie derrière son comptoir.

— Y a-t-il un supermarché ouvert toute la nuit dans les environs ? C'est important.

Sampson était trop crevé pour discuter. Il me suivit jusqu'au Walgreens tout illuminé, quelques blocs plus loin. Un petit tour dans les allées, et j'eus vite fait de trouver ce que je cherchais.

— Mena Sunderland nous a dit que les photos qu'il lui avait montrées étaient des Polaroids.

Je déchirai l'enveloppe d'un lot de pellicules.

— Vous devez d'abord passer en caisse, me lança un employé, à l'entrée.

Je fis mine de l'ignorer.

Sampson semblait perdu.

— Alex, qu'est-ce que tu fabriques ?

— Dans la liste des pièces à conviction recueillies dans

l'appartement de Fontana, il y avait un emballage blanc pelliculé. Enfin, un coin d'emballage.

Je sortis une pellicule vierge, déchirai un coin de l'emballage et le brandis.

— Comme celui-ci.

Je vis enfin un sourire se dessiner sur le visage de Sampson.

— Il a pris des photos de Benny Fontana après l'avoir charcuté. C'est le même type, John.

La journée avait été longue, très longue. Le lendemain, j'étais consigné.

Nana donnait son cours de lecture hebdomadaire au foyer de la 4^e Rue, géré par les baptistes ; je restais donc à la maison avec les enfants. Quand je suis avec eux, je n'échangerais ma place pour rien au monde. Encore faut-il que je réussisse à bloquer mes soirées...

Ce soir-là, je jouai au grand cuisinier. Je fis une soupe aux haricots blancs, un des plats que les enfants et moi préférons, accompagnée d'une salade composée façon Cobb, avec, entre autres, laitue, romaine, bacon, œufs durs et avocat. J'avais également ramené du pain au cheddar tout frais de la boulangerie qui se trouve près de mon cabinet. La soupe se révéla presque aussi bonne que celle de Nana, mais j'ai parfois l'impression que les recettes de Nana existent en deux versions – celle qu'elle a en tête, et celle qu'elle me sert, et dont elle a retiré un ingrédient secret. Cela fait partie de ses rituels qui, à mon avis, n'ont guère changé en un demi-siècle.

Puis vint l'heure de la séance de punching-bag, que j'avais déjà si souvent reportée. Pendant que Jannie et Damon s'acharnaient à tour de rôle sur le sac d'entraînement, Ali jouait avec ses camions sur le sol de la cave, transformée pour l'occasion en autoroute.

Ensuite, tout le monde passa à l'étage pour la leçon de natation du petit frère. Oui, une leçon de natation, à l'instigation de Jannie. Convaincre Ali de prendre un bain n'était pas chose facile. Le faire sortir de l'eau ensuite était encore plus difficile, mais lui ne faisait pas le rapprochement entre les deux. Chaque fois, nous avions droit à la même comédie, comme s'il était allergique à la propreté. L'idée de Jannie ne m'inspirait qu'un vague scepticisme, jusqu'au moment où je vis comment elle s'y prenait.

— Respire, Ali ! lui intima-t-elle, debout à ses côtés, façon entraîneur. Je veux te voir respirer, mon bébé.

Damon soutenait le ventre d'Ali qui, à la surface de l'eau, faisait des bulles et éclaboussait joyeusement le périmètre. C'était très drôle, mais pas question de rire : je ne voulais pas réduire à néant les efforts de Jannie. Je m'assis sur les toilettes, hors de portée, histoire de rester au sec.

— Relève-le une seconde, fit Jannie.

Damon releva mon petit bonhomme dans la baignoire sur pieds.

Ali battit des paupières et recracha une lampée d'eau, les yeux brillants d'excitation, en s'écriant :

— Je sais nager !

— Non, pas encore, rétorqua Jannie, qui prenait son rôle très à cœur. Mais tu sauras bientôt.

Elle et Damon était quasiment aussi trempés qu'Ali, mais nul ne s'en souciait. C'était un vrai moment de bonheur. Jannie, agenouillée dans une flaque d'eau, et Damon qui se relevait et me lançait un regard complice, très grand frère, comme pour me dire : ils sont malades, non ?

Quand le téléphone sonna, ils se précipitèrent en criant, en chœur : « C'est moi qui décroche ! »

— Non, c'est moi, dis-je en leur grillant la priorité. Vous êtes trempés, tous les deux. Et vous attendez que je sois revenu pour la suite de la natation.

— Viens, Ali, entendis-je en sortant de la salle de bains. On va te laver les cheveux.

Cette fille était géniale.

J'atteignis le téléphone juste avant que le répondeur ne se déclenche et fis, assez fort pour que les enfants m'entendent :

— Auberge de jeunesse Cross, j'écoute.

— Alex Cross ?

C'était une femme, mais sa voix ne me disait rien.

— Lui-même.

— C'est Annie Falk.

— Ah, Annie, fis-je, un peu gêné. Bonsoir, comment ça va ?

Sans être vraiment amis, nous nous connaissions. Son fils fréquentait la même école que Damon, une ou deux classes au-dessus. Annie était médecin urgentiste à St. Anthony.

— Alex, je suis à l'hôpital...

Je fis soudain le lien, et mon cœur s'arrêta.

— Nana est là ?

— Ce n'est pas Nana. Je ne savais pas qui appeler d'autre. Kayla Coles vient d'être admise aux urgences. Elle est en réanimation.

— Kayla ? (Je criais presque, maintenant.) Que se passe-t-il ? Elle va bien ?

— Je ne sais pas, Alex. Nous ne savons pas grand-chose, pour l'instant, mais ça ne se présente pas très bien.

Ce n'était pas la réponse que j'attendais, ni celle que j'avais envie d'entendre.

— Annie, que s'est-il passé ? Pouvez-vous au moins me le dire ?

— Difficile de savoir précisément ce qui s'est passé. Ce qui est sûr, c'est que Kayla a été agressée.

— Par qui ?

Je hurlais, et je m'en voulais, comme si je connaissais déjà la réponse.

Damon fit irruption dans le couloir. Il me regarda avec de grands yeux apeurés, un regard que j'avais vu bien trop souvent dans cette maison.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle a reçu deux coups de couteau, Alex. Elle est toujours en vie.

Des coups de couteau ? Je n'arrivais pas à le croire. *Elle est toujours en vie.*

— Alex, je ne peux pas parler de ça au téléphone. Venez à l'hôpital dès que vous pourrez. Pouvez-vous venir tout de suite ?

— J'arrive.

Nana était toujours à son cours, mais il ne me fallut que quelques minutes pour aller chercher Naomi Harris, une voisine, et lui demander de prendre soin des enfants. Je sautai dans ma voiture et fonçai en direction de l'hôpital. Une sirène m'aurait été bien utile.

Tout ce dont je me souviens, c'est le trajet fut bref, très bref, et que je ne cessais de penser à Kayla. En m'arrêtant devant les urgences, je vis sa voiture sous l'auvent.

La portière était ouverte. Au passage, en courant, je vis du sang sur le siège. Mon Dieu, Kayla avait elle-même pris le volant jusqu'ici. Elle avait au moins réussi à échapper à son agresseur...

La salle d'attente était bondée, comme d'habitude à St. Anthony. Des pauvres gens dépenaillés faisaient la queue à l'accueil. Des blessés capables de se déplacer, leurs amis, leurs proches. C'était ici que les médecins avaient constaté le décès de Maria...

— Monsieur, vous ne pouvez pas...

Trop tard, j'avais déjà franchi les portes du service. Et à l'intérieur, je vis que ce soir comme bien d'autres, ça ne chômait pas. Des secouristes poussaient des brancards ; médecins, infirmières et patients se bousculaient autour de moi.

Un jeune homme allongé sur une civière, le cuir chevelu entaillé et le front ensanglanté, demandait à tout le monde s'il allait mourir.

— Non, tu vas t'en sortir, lui dis-je puisque personne ne prenait la peine de lui répondre. Ça va aller, mon grand.

Mais où se trouvait Kayla ? Tout allait beaucoup trop vite, je ne savais pas à qui demander où la trouver. Puis j'entendis quelqu'un m'appeler.

— Alex, par ici !

Au bout du couloir, Annie me faisait des grands signes. Je la rejoignis. Elle me prit par le bras et m'entraîna dans une salle de traumatologie. Deux lits, séparés par un rideau de plastique vert.

Ils étaient plusieurs autour du premier lit, en arc de cercle. Leurs mains bougeaient très vite, et certains avaient les gants ensanglantés.

D'autres allaient et venaient en me bousculant comme si je

n'étais pas là.

Cela signifiait que Kayla était toujours en vie. J'imaginai qu'on était en train de la stabiliser, autant que possible, avant de l'envoyer en salle d'opération.

Me juchant sur la pointe des pieds, je réussis à apercevoir Kayla. Un masque lui recouvrait la bouche et le nez. Quelqu'un retirait de son ventre une compresse imbibée de sang. Sa chemise avait été déjà été découpée.

Le médecin responsable, une femme d'une trentaine d'années, déclara : « Blessure à l'abdomen par arme blanche, la rate a peut-être été touchée. »

D'autres voix se mêlèrent, j'essayais de saisir ce que je pouvais, mais tout devenait de plus en plus flou.

« Pression artérielle 70, pouls 120, respiration 34. »

« Tu m'aspirez un peu, là, s'il te plaît. »

— Elle va s'en sortir ? lâchai-je en ayant le sentiment d'être dans un cauchemar où personne ne m'entendait.

— Alex... (Annie avait posé la main sur mon épaule.) Il faut que vous leur fassiez de la place pour qu'ils puissent travailler. On ne sait pas grand-chose pour l'instant. Dès que ce sera le cas, je vous le dirai.

Je me rendis compte que je m'étais rapproché du lit. J'avais mal pour Kayla, j'avais l'impression de manquer d'air.

— Appelez le sixième, dit le médecin responsable. Dites-leur qu'on est prêts. Elle a le ventre opérable.

— Ça signifie que l'estomac est dur, me souffla Annie. Pas de digestion en cours.

— C'est parti. Allez, on se dépêche.

Quelqu'un me poussa dans le dos, sans ménagement.

— Ne restez pas dans le chemin, monsieur. Cette patiente est en danger, elle risque de mourir.

Je fis un pas de côté pour laisser passer le brancard. Kayla avait toujours les yeux fermés. Savait-elle que j'étais là ? Savait-elle qui l'avait agressée ? Je suivis le cortège jusqu'à l'ascenseur et une fraction de seconde plus tard, les portes d'acier se refermaient devant moi.

Annie, toujours à mes côtés, désigna un autre ascenseur.

— Il y a une salle d'attente, là-haut. Je peux vous y conduire, si vous voulez. Croyez-moi, tout le monde fait de son mieux. Ils savent que Kayla est médecin, ils savent que c'est une sainte.

Cette patiente est en danger. Elle risque de mourir... Ils savent que c'est une sainte.

J'attendis trois heures, seul, sans nouvelles de Kayla, en songeant aux ironies du sort : c'était ici, à St. Anthony, qu'étaient nés deux de mes enfants. C'était ici que Maria avait été déclarée morte. Et maintenant, Kayla...

Puis Annie Falk réapparut et, un genou au sol, me dit d'une voix calme et empreinte de respect qui me glaça le sang :

— Suivez-moi, Alex. Venez, dépêchez-vous. Je vous emmène la voir. Elle vient de sortir du bloc.

En salle de réanimation, je crus tout d'abord que Kayla dormait encore, mais quand je m'approchai du lit, elle bougea. Ses yeux s'ouvrirent, elle me vit et, au bout de quelques secondes, me reconnut.

— Alex ?

— Salut, toi, chuchotai-je à mon tour, en lui prenant la main.

Elle parut un instant désespérée, déboussolée, puis ferma les yeux de toutes ses forces. En voyant les larmes couler sur ses joues, je faillis pleurer, moi aussi, mais si je craquais, je risquais de l'affoler.

— Tout va bien, lui dis-je. C'est fini, maintenant. Tu es en salle de réa.

— J'ai... j'ai eu tellement peur.

On aurait dit une petite fille. Elle était si touchante. Je ne l'avais encore jamais vue comme ça. Sans lâcher sa main, je tirai une chaise auprès du lit.

— Tu m'étonnes ! Et tu as réussi à conduire jusqu'ici ?

Elle parvint à sourire, mais avait toujours les yeux dans le vague.

— Je sais que dans ce quartier, les ambulances mettent du temps à venir.

— Qui t'a fait ça ? Sais-tu qui c'est, Kayla ?

Pour toute réponse, elle ferma de nouveau les yeux. Je serrai le poing. Connaissait-elle son agresseur et avait-elle peur de le dénoncer ? L'avait-il menacée pour l'empêcher de parler ?

J'attendis tranquillement qu'elle se sente prête à m'en dire

davantage. Je ne voulais pas la bousculer comme j'avais bousculé cette pauvre Mena Sunderland.

Et elle murmura enfin, les paupières toujours closes :

— Je faisais une visite à domicile. Un toxico. Sa sœur m'avait appelée. Il essayait de se soigner chez lui. Quand je suis arrivée, il avait pété les plombs. Je ne sais pas pour qui il m'a prise. Il m'a poignardée...

Elle ne put terminer sa phrase. Je lissai ses cheveux, lui caressai la joue du dos de la main. Je sais à quel point la vie peut être fragile et qu'on ne s'y fait jamais, mais c'est très différent lorsqu'on est touché personnellement et qu'on risque de perdre un être qui nous est cher.

— Tu veux bien rester avec moi, Alex ? Jusqu'à ce que je m'endorme ? Ne t'en va pas.

La voix de petite fille, de nouveau. Jamais Kayla ne m'avait paru aussi vulnérable qu'en cet instant fugace, en salle de réanimation. J'avais le cœur brisé en pensant à ce qui lui était arrivé alors qu'elle essayait de faire le bien.

— Bien sûr que je vais rester, lui répondis-je. Je ne bouge pas d'ici.

— J'ai eu une petite période de déprime, comme vous le savez. Ce n'est pas à vous que je vais dire le contraire.

— Plus de dix ans. Ça fait une belle « petite période », Alex...

J'étais chez mon médecin préféré, ma psy, Adele Finaly. Adele est aussi mon mentor, parfois. C'est elle qui m'a encouragé à rouvrir un cabinet, et elle m'a même envoyé quelques patients. « Des cobayes », comme elle dit.

— Adele, il faut que je vous parle de deux, trois choses qui me perturbent beaucoup. Il est possible que ça prenne plusieurs heures.

— Pas de problème.

Haussement d'épaules. Adele a les cheveux châtain clair, elle est âgée d'une petite quarantaine d'années, mais j'ai l'impression qu'elle n'a pas vieilli du tout depuis notre premier rendez-vous. Actuellement, elle n'est pas mariée et de temps à autre, je me surprends à nous imaginer ensemble. Une idée que je chasse très vite de mon esprit. Il faudrait vraiment être idiot. Ou complètement fou...

— À condition que vous réussissiez à compresser plusieurs heures de conneries en cinquante minutes.

On ne la lui fait pas, à Adele. Elle a toujours su comment me parler.

— Je dois pouvoir.

Elle acquiesça.

— Alors allez-y. J'ai fait partir le chrono.

Je commençai par lui raconter ce qui était arrivé à Kayla et ce que j'avais ressenti, y compris lorsque Kayla était partie chez ses parents, en Caroline du Nord, pour récupérer.

— Je ne pense pas que ce soit de ma faute. L'agression dont Kayla a été victime ne me culpabilise donc pas... enfin, pas directement.

Adele avait beau être douée, son mouvement de sourcils trahit immédiatement ses pensées.

— Et indirectement ?

— Je culpabilise d'une manière plus générale, un peu comme si j'avais pu faire quelque chose pour empêcher l'agression de se

produire.

— Quoi, par exemple ?

Je souris. Elle m'imita.

— J'aurais pu coffrer tous les délinquants de Washington, pour ne prendre qu'un exemple parmi d'autres.

— Vous vous cachez de nouveau derrière votre sens de l'humour.

— Évidemment. Le problème est là : j'ai beau me forcer à rationaliser, je ne peux pas m'empêcher de culpabiliser en me disant que j'aurais pu faire quelque chose pour protéger Kayla. Oui, Adele, je sais, c'est ridicule de penser ça, c'est ridicule de le dire, mais c'est comme ça.

— Parlez-moi de la protection, comme vous dites, que vous auriez pu apporter à Kayla Coles. J'ai besoin de l'entendre, Alex.

— Ne remuez pas le couteau dans la plaie, s'il vous plaît. Et je ne crois pas avoir utilisé le mot « protection ».

— Si, je vous assure. Répondez quand même à ma question, si vous voulez bien. Vous m'avez dit que vous vouliez tout me raconter. C'est sans doute plus important que vous ne le pensez.

— Je n'aurais rien pu faire, absolument rien, pour aider Kayla. Vous êtes heureuse, maintenant ?

— Pas encore, mais c'est en bonne voie.

Et elle attendit que je poursuive.

— Tout remonte au soir où Maria a été tuée. Je l'ai regardée mourir dans mes bras. Je n'ai rien pu faire pour sauver la femme que j'aimais, et je n'ai rien fait. Je n'ai même pas réussi à arrêter le salopard qui l'a abattue.

Adele ne disait toujours rien.

— Et vous savez le pire ? Je me demanderai toujours si cette balle n'était pas pour moi, en fait. Maria s'est retournée pour que je la prenne dans mes bras, et c'est à ce moment-là qu'elle a été touchée.

Il s'ensuivit un silence assez long, même pour nous, à qui les silences n'ont jamais fait peur. C'était la première fois que je faisais cet aveu à Adele, que j'exprimais cette douleur.

— Adele, je vais changer de vie. Je ne sais pas encore comment, mais je vais le faire.

Elle eut l'intelligence, une fois de plus, de ne pas intervenir. Une psy intelligente et forte, comme je les aime. Je rêve d'être comme ça, un jour. Quand je serai grand.

— Vous ne me croyez pas ?

Elle finit par ouvrir la bouche.

— J'ai envie de vous croire, Alex. Bien sûr ! Est-ce que vous vous croyez, vous ? Est-ce que vous pensez que nous sommes réellement capables de changer ? En êtes-vous capable ?

— Oui, lui répondis-je. Je crois sincèrement que je suis capable de changer. Mais je me fais souvent embobiner.

Elle se mit à rire. Moi aussi.

— Et dire que je paie pour ces conneries, fis-je. Je le crois pas.

— Moi non plus. Mais votre temps est écoulé.

En fin d'après-midi, je poussai la porte de St. Anthony, ou encore St. Tony, comme je l'appelais depuis l'enfance, à l'époque où je vivais tout près de là, chez Nana, dans une demeure tout aussi vénérée. L'église se trouve à une rue de l'hôpital où Maria est morte. Après avoir confié mes états d'âme au psy, j'avais décidé de taper encore plus haut en faisant appel au créateur en personne. Sans trop d'illusions, mais on ne sait jamais...

Je m'agenouillai devant l'autel pour m'en remettre aux sombres pouvoirs des douceâtres effluves d'encens et des scènes de la nativité et de la crucifixion que j'avais déjà si souvent contemplées. Pour moi, l'aspect le plus saisissant de ces belles églises est qu'elles ont été conçues par des hommes inspirés par leur foi en quelque chose de plus grand, de plus important qu'eux-mêmes. Et c'est ainsi que j'essaie de mener ma propre vie. En levant les yeux vers l'autel, je laissai échapper un soupir. Pour ce qui est de Dieu, je crois en lui. C'est aussi simple que cela, et ça l'a toujours été. Je trouve un peu bizarre, voire présomptueux, d'imaginer que Dieu pense comme nous, ou que Dieu a une bonne tête sympathique comme tant d'êtres humains, ou que Dieu est blanc, brun, noir, jaune, vert ou ce qu'on voudra, ou que Dieu écoute nos prières à toute heure du jour ou de la nuit, ou qu'il les écoute, tout simplement.

Et pourtant, là, au premier rang, je fis plusieurs prières pour Kayla. Je voulais qu'elle survive à ses blessures, et je voulais aussi qu'elle surmonte le traumatisme vécu. Les gens dont la vie ou celle d'un proche a été menacée, ou qui ont été agressés chez eux, peuvent réagir de différentes manières. Je suis bien placé pour le savoir. Et c'était malheureusement ce que venait de vivre Kayla.

Puisque j'étais d'humeur à prier, j'eus aussi quelques mots pour Maria, si présente dans mes pensées ces temps derniers.

Je réussis même à lui parler, d'une certaine façon. J'espérais qu'elle aimait ma façon d'élever les enfants, un sujet qui revenait souvent dans nos discussions. Puis je dis une prière pour Nana Mama dont la santé était fragile, des prières pour les enfants, et même quelques mots pour Rosie, notre chatte. Elle avait pris un méchant coup de froid, et je redoutais une pneumonie. *Faites que notre chatte ne meure pas. Pas maintenant. Rosie est quelqu'un de bien, elle aussi.*

Le Boucher était venu à Georgetown pour se défouler un petit peu. Une précaution nécessaire, s'il voulait que tout se passe bien lorsqu'il retrouverait Caitlin et les petits, lorsqu'il retournerait à sa vie si vile et si rangée. En fait, il s'était rendu compte depuis bien longtemps qu'il adorait mener une double vie. Comme tout le monde, finalement, non ?

Une autre partie de Stop ou Encore ? Pourquoi pas ? Sa guerre contre Maggione Jr le stressait énormément.

Il descendait Q Street d'un pas alerte et venait de dépasser le n° 3000. Un quartier résidentiel huppé. Des trottoirs plantés d'arbres, de belles maisons de ville, quelques villas immenses, et des voitures qui affichaient le statut social et les goûts des riverains : des Mercedes, un Range Rover, une BMW, une Aston Martin, une ou deux Bentley toutes neuves.

Exception faite des gens qui quittaient ou rejoignaient leur domicile, les piétons étaient rares. Cela faisait l'affaire du Boucher. Il écoutait Franz Ferdinand, un groupe écossais qu'il aimait bien, sur son baladeur. Au bout d'un moment, toutefois, il enleva ses écouteurs. Il était temps de passer aux choses sérieuses.

À l'angle de la 31^e et de Q Street, dans une belle maison de brique rouge, un grand dîner semblait se préparer. La fourgonnette du traiteur Georgetown Valet, longue comme une limousine, était en train de livrer de coûteuses et tentantes victuailles, tandis qu'on vérifiait les faux becs de gaz qui jalonnaient la façade. L'éclairage marchait bien. Oh, qu'elles étaient mignonnes, ces petites lumières !

Puis Sullivan entendit un bruit de talons hauts. Ce clic-clac alléchant, voire grisant, venait d'un peu plus haut, sur le trottoir de briques qui serpentait comme un collier de perles déposé sur une table.

Et il vit finalement la jeune femme, de dos. Des formes avantageuses, et une très longue chevelure noire. La belle avait-elle, comme lui, des origines irlandaises ? Difficile à dire, d'où il était, mais il se mit néanmoins en chasse. Bientôt, il saurait d'elle tout ce qu'il voulait savoir. Il avait déjà le sentiment d'être maître de son destin. Elle lui appartenait, elle appartenait au Boucher, à son puissant alter ego. Et peut-être ne faisaient-ils qu'un...

Tout en se rapprochant de la femme aux cheveux aile de corbeau, il regardait les petites allées qui longeaient l'arrière des villas et les bosquets, en quête d'un lieu propice, lorsqu'il aperçut un magasin au loin. Qu'était-ce donc ? Il n'avait pas vu de commerce à des centaines de mètres à la ronde, et l'enseigne, sarah's market, paraissait quelque peu déplacée dans ce quartier si chic et si résidentiel.

La belle aux cheveux noirs pénétra dans la boutique. Le Boucher murmura : « Malédiction, mes plans sont encore déjoués ! » et s'imagina en méchant démoniaque tortillant sa moustache. Il ne se lassait pas de jouer au chat et à la souris, de multiplier les provocations en prenant chaque fois des risques. Surtout quand c'était lui qui faisait les règles. Mais à l'entrée du magasin, il vit quelque chose qui lui plaisait beaucoup moins, et son sourire s'estompa.

Il y avait là une pile de *Washington Post*, et Sullivan se souvint brusquement que M. Bob Woodward, l'un des deux journalistes qui avaient révélé l'affaire du Watergate, habitait justement le quartier. Mais le problème n'était pas là.

Le problème, c'était son visage. Un portrait-robot du Boucher, au crayon, assez ressemblant, et à la une de surcroît.

— Mon Dieu, je suis célèbre.

Ce n'était pourtant pas drôle. Michael Sullivan rebroussa rapidement chemin jusqu'à sa voiture, garée dans Q Street. Il n'aurait pu imaginer pire nouvelle. Décidément, ces derniers temps, rien ne lui souriait...

Il s'installa au volant de la Cadillac et étudia calmement sa difficile situation.

Il pensa aux « suspects » possibles, à la femme qui avait dû tout déballer, donner sa description aux flics. Il était attaqué sur deux fronts, par la police de Washington et par la mafia. Que faire, que faire ?

Au bout d'un moment, il entrevit une solution partielle, satisfaisante et finalement assez jouissive, un peu comme un nouveau jeu. Un nouveau coup de dés.

Les flics pensaient connaître son signalement, ce qui représentait un énorme danger, mais pouvait aussi les conduire à faire preuve de négligence, à pêcher par excès de confiance.

À commettre des erreurs.

En sa faveur.

Surtout s'il contrait leur action immédiatement, et intelligemment. Mais quelles dispositions prendre ?

Il commença par se rendre sur Wisconsin Avenue, près de Blues Alley. Le petit salon de coiffure était toujours là. Le patron, Rudy, avait une place libre en milieu d'après-midi. Sullivan décida donc de s'offrir une coupe et un rasage.

Il savoura ces instants de détente et prit un certain plaisir à se demander à quoi il ressemblerait, et si cela lui plairait.

Encore une douzaine de minutes, et ce fut fini. *Enlevez les bandelettes, docteur Frankenstein.* Le petit barbier rondouillard paraissait content de lui.

Si tu as saboté le boulot, tu es mort. Je ne plaisante pas, Rudy. Je te découpe en lanières avec ton rasoir de coiffeur, et on verra ce qu'écrira le *Washington Post* !

Mais finalement...

— Pas mal. Ça me plaît bien. Je crois que je ressemble un peu

à Bono.

— Bono, de Sonny and Cher ? demanda Rudy le râblé. Je ne sais pas trop, monsieur. Je crois que vous avez meilleure mine que Sonny Bono. Il est mort, vous savez ?

— Peu importe.

Sullivan paya son dû, rajouta un pourboire et s'éclipsa.

Il reprit sa voiture, direction Capitol Hill.

Il avait toujours aimé cette partie de Washington, il lui trouvait quelque chose d'excitant. La plupart des gens associaient à Capitol Hill l'image majestueuse des escaliers et des terrasses de la façade ouest, mais de l'autre côté, à l'est, derrière le Capitole et les édifices de la Cour Suprême et de la Bibliothèque du Congrès, il y avait un quartier résidentiel très animé qu'il connaissait assez bien. *Je suis déjà passé par ici.*

Le Boucher traversa Lincoln Park d'où on avait une vue superbe sur le dôme du Capitole, maintenant que les arbres perdaient leurs feuilles.

Il fuma une cigarette et étudia une dernière fois son plan devant l'Emancipation Memorial, un monument un peu étrange qui figure un esclave brisant ses chaînes pendant que Lincoln lit la proclamation d'émancipation.

Lincoln était un type bien à plus d'un titre, songea Sullivan. Moi, je suis un type très, très peu recommandable. Comment ça se fait ?

Quelques minutes plus tard, il pénétrait par effraction dans une maison de C Street. Il savait que c'était elle, la salope qui avait parlé de lui. Il le sentait dans ses os, dans son sang. Et bientôt, il en aurait le cœur net.

Il trouva Mena Sunderland bien au chaud dans sa jolie petite cuisine. Vêtue d'un jean et d'un T-shirt d'un blanc immaculé, chaussée de mules usées jusqu'à la corde, elle se préparait des pâtes, en buvant un verre de vin. Elle était vraiment trop mignonne...

— Je t'ai manqué, Mena ? Toi, en tout cas, tu m'as manqué. Et tu sais quoi ? J'avais presque oublié que tu étais aussi jolie.

Mais je ne t'oublierai plus, ma chérie. Cette fois-ci, j'ai apporté un appareil pour te prendre en photo. Tu vas faire partie de ma collection, finalement. Oh, oui...

Et avec son scalpel, il lui fit une première entaille.

J'étais encore à l'intérieur de l'église quand je reçus l'appel. Un problème pas loin du Capitole. Je dis une brève prière pour la ou les personnes dont la vie était en danger, et priai également pour que le meurtrier et violeur que nous traquions soit bientôt mis hors d'état de nuire. Puis je partis en courant.

Sampson avait branché sirène et gyrophare. À notre arrivée, tout un périmètre avait déjà été bouclé, juste derrière les grands bâtiments officiels. Impressionnant décor. Sur les pas de Sampson, je gravis les quatre marches du perron d'un immeuble de pierre de taille.

S'agit-il d'une mise en scène savamment élaborée, me dis-je, ou est-ce un hasard ?

J'entendis miauler au moins une alarme de voiture et me retournai. Quel étrange spectacle que ces forces de police, ces journalistes et ces badauds dont le nombre ne cessait de grossir...

La peur se lisait sur bien des visages, et je me fis la réflexion que c'était là le reflet de notre époque. Le pays tout entier semblait être en proie à la terreur. Le pays, et la planète...

Malheureusement, le pire nous attendait à l'intérieur. La scène de crime était déjà sécurisée par une armée de flics de la criminelle et de techniciens, mais Sampson passa sans problème et réussit à me faire entrer malgré les objections d'un sergent.

On nous dirigea vers la cuisine.

Impensable scène de crime.

L'atelier du tueur.

La pauvre Mena Sunderland gisait sur le carrelage rouge-brun, les yeux révulsés comme s'ils fixaient un point du plafond. Mais j'avais déjà remarqué autre chose. Ah, ce type était vraiment la pire des ordures.

Mena avait un couteau de boucher planté dans la gorge, comme un pieu. Son visage avait été profondément lacéré, avec un acharnement gratuit. Son T-shirt blanc avait été arraché. On lui avait baissé jean et slip jusqu'aux chevilles. Elle avait encore une mule bleu ciel au pied. L'autre se trouvait un peu plus loin, à demi-retournée, dans une flaque de sang.

Sampson me dévisagea.

— Alex, qu'en penses-tu ? Dis-moi tout.

— Pour l'instant, je ne capte pas grand-chose. Je ne crois pas qu'il se soit donné la peine de la violer.

— Pourquoi ? Il a baissé son pantalon.

Je m'agenouillai au-dessus du corps de Mena.

— La nature des blessures. Tout ce sang. Le fait qu'il l'ait défigurée. Il était remonté contre elle. Il lui avait dit de ne pas nous parler, et elle lui a désobéi. Je crois que l'explication est là. Si elle a été tuée, John, c'est peut-être à cause de nous.

La réaction de John me parut un peu sèche.

— Attends, Alex, on lui a conseillé de ne pas retourner tout de suite chez elle. On lui a proposé de la mettre sous surveillance, de la protéger. Que pouvions-nous faire de plus ?

— Il aurait peut-être fallu la laisser tranquille. Arrêter le tueur avant qu'il ne s'en prenne à elle. Ou autre chose, John, je ne sais pas, tout mais pas ça...

Maintenant, nous enquêtons également sur le meurtre de Mena Sunderland. Par respect pour sa mémoire, me disais-je pour me justifier. Nous faisons cela pour Maria Cross, pour Mena Sunderland et pour toutes les autres...

Les trois jours suivants, je fis équipe avec Sampson. Dans la journée, nous enquêtons. La nuit, entre 22 heures et 2 heures du matin, nous participions à des patrouilles spéciales à Georgetown et à Foggy Bottom, les deux secteurs où l'homme que nous recherchions avait déjà frappé. Tout le monde était sur les nerfs, mais personne ne voulait ce type plus que moi.

Malgré la tension ambiante, je faisais de mon mieux pour prendre du recul et conserver un semblant de maîtrise. Je réussis à dîner avec Nana et les enfants presque chaque soir. J'eus plusieurs fois au bout du fil Kayla Coles, en Caroline du Nord. Elle semblait aller mieux. Je trouvai également le temps de donner une demi-douzaine de consultations. Kim Stafford venait deux fois par semaine. Elle faisait des progrès. Son « fiancé » ne lui avait jamais parlé de notre entretien musclé.

Chaque matin, en arrivant, je me prenais un café au Starbucks, au pied de mon immeuble, ou chez Au Bon Pain, à l'angle d'Indiana et de la 6^e, où j'évitais tout de même d'aller trop souvent parce que j'avais du mal à résister à leurs pâtisseries...

Kim était ma patiente préférée. En général, même s'ils refusent de le reconnaître, tous les pys ont leurs clients préférés. Un matin, au bout d'un quart d'heure, elle me fit :

— Vous vous souvenez que je vous ai dit que Jason n'était pas un mauvais gars ?

Oui, je m'en souvenais, tout comme je me souvenais avoir remis les pendules de Jason à l'heure.

— Eh bien, en fait, c'est vraiment une ordure, docteur Cross. J'ai mis le temps, mais j'ai fini par m'en rendre compte.

J'acquiesçai, attendant la suite. Je savais très précisément ce que je voulais l'entendre dire.

— Je l'ai plaqué. J'ai attendu qu'il parte travailler, et je suis partie. Pour ne rien vous cacher, je suis terrifiée, mais j'ai fait ce que

je devais faire.

Elle se leva et se dirigea vers la fenêtre, qui donnait sur Judiciary Square et le tribunal.

— Depuis quand êtes-vous marié ? me demanda-t-elle en regardant l'alliance que je portais à la main gauche.

— J'ai été marié, je ne le suis plus.

Je lui parlai de Maria, de ce qui s'était passé dix ans plus tôt, en essayant de résumer l'histoire, sans m'apitoyer sur moi-même.

— Je suis désolée, bredouilla-t-elle lorsque j'eus achevé mon récit.

Elle en avait les larmes aux yeux, et c'était la dernière chose que je souhaitais. Ce jour-là, nous esquissâmes quelques solutions provisoires. Indéniablement, nous progressions. Puis, étrangement, au moment de partir, Kim me serra la main et me dit :

— Vous êtes quelqu'un de bien. Au revoir, docteur Cross.

Et je me dis que je venais sans doute de perdre une patiente, ma première patiente, parce que j'avais fait du bon boulot.

Ce soir-là, il m'arriva quelque chose d'incroyable. Tout s'était bien passé jusque-là. Exceptionnellement, j'avais emmené Nana et les enfants chez Kinkead, sur Pennsylvania Avenue, à deux pas de la Maison-Blanche. C'était notre restaurant préféré. Le grand jazzman Hilton Fenton était même venu à notre table pour nous raconter, entre autres, une anecdote très drôle sur l'acteur Morgan Freeman. Et sitôt de retour à la maison, j'étais monté au grenier en maudissant chaque marche du vieil escalier de bois.

J'avais mis du Sam Cooke, en commençant par le grand classique *You Send Me*, avant de me mettre à compulsier des centaines de pages de rapports de police remontant à l'époque du meurtre de Maria.

Je m'intéressais plus particulièrement à toutes les affaires non résolues de viols perpétrés à Southeast ou dans les environs. J'étais plongé dans mes recherches et je ne voyais pas le temps passer. À un moment, je vis qu'il était déjà 3 h 10, mais la fatigue n'avait pas encore eu raison de moi. J'avais ressorti le dossier du violeur en série que nous avions traqué durant cette période-là, et mis au jour quelques éléments troublants.

Les viols avaient commencé quelques semaines avant la mort de Maria et avaient cessé juste après. Le type n'avait pas sévi depuis. Que fallait-il en conclure ? Qu'il n'avait fait qu'un séjour éclair à Washington ?

Ce qui m'intriguait, c'est qu'aucune des victimes n'avait identifié son agresseur. Alors qu'elles avaient toutes reçu des soins, elles avaient refusé de raconter à la police ce qui s'était passé. Je n'avais rien de concret à exploiter, mais cela m'incitait à fouiller davantage.

Je parcourus d'autres rapports, sans trouver la moindre description fournie par les victimes.

Je doutais qu'il pût s'agir d'une coïncidence.

Je poursuivis, et soudain, dans une note de police, un nom et un renseignement me sautèrent aux yeux.

Maria Cross.

Assistante sociale, Potomac Gardens.

Un inspecteur du nom d'Alvin Hightower, que j'avais vaguement croisé à l'époque et qui, j'en étais quasiment certain, était mort depuis, avait rédigé un rapport sur le viol d'une étudiante de l'université George Washington. L'agression avait eu lieu dans un bar de M Street.

Je lus la suite avec appréhension, en ayant l'impression qu'un poids m'empêchait de respirer. Je me souvenais d'une conversation avec Maria, deux jours avant sa mort. Elle venait de prendre en charge une jeune fille qui avait été violée.

Selon le rapport de l'inspecteur Hightower, l'étudiante avait fourni quelques détails sur son agresseur à une assistante sociale, Maria Cross. C'était un homme de race blanche, très grand, peut-être new-yorkais. Après avoir abusé de la jeune fille, il avait exécuté une sorte de révérence.

D'une main tremblante, je tournai la page pour vérifier la date du rapport initial. Le document avait été rédigé la veille du meurtre de Maria.

Et le violeur ?

Le Boucher. Le tueur de la mafia, qui avait réussi à nous échapper. L'homme qui s'était incliné devant nous, sur le toit de l'immeuble, et qui s'était ensuite introduit chez moi pour des raisons mystérieuses...

C'était le Boucher.

J'en aurais donné ma main à couper.

IV. LE TUEUR DE DRAGONS

Ce soir-là, nous étions en train de préparer le dîner quand Nana décrocha le téléphone de la cuisine. Chacun mettait la main à la pâte ; les uns pelaient les pommes de terre pour la salade Caesar, les autres dressaient la table et disposaient les couverts en argent. Et comme d'habitude, la sonnerie me fit sursauter. Quoi encore ? Sampson avait-il découvert quelque chose sur le Boucher ?

J'entendis la voix de Nana.

« Bonsoir, ma chérie, comment ça va ? Vous vous sentez mieux ? Ah, c'est bien, ça fait plaisir à entendre. Oui, je vais vous le passer. Alex est en train de hacher des légumes, il se prend pour un chef japonais. Oh, oui, il va bien. Il ira encore beaucoup mieux quand il entendra votre voix. »

Je compris que c'était Kayla, et décrochai dans le séjour en me faisant la réflexion que nous avions longtemps réussi à survivre sans avoir un téléphone dans chaque pièce, alors qu'aujourd'hui même Damon et Jannie avaient un portable dans leur cartable.

— Ça va, mon cœur ? fis-je en essayant d'imiter la voix douce de Nana et en criant, à l'intention de la ménagerie qui épiait la conversation et gloussait dans la cuisine : C'est bon, vous pouvez raccrocher !

— Bonsoir, Kayla, au revoir, Kayla ! firent les enfants, en chœur.

— Au revoir, Kayla, ajouta Nana. On vous aime. Remettez-vous vite.

Nous entendîmes un *clic*.

— Je vais bien, me dit Kayla. La patiente se porte on ne peut mieux. Elle sera bientôt guérie et prête à botter les fesses de tous ceux qui la cherchent.

Kayla était loin de moi, mais sa voix me réchauffa instantanément.

— Je suis content d'entendre à nouveau ta voix de botteuse de fesses.

— Moi aussi, je suis contente de t'entendre, Alex. Et d'entendre Nana et les enfants. Excuse-moi de ne pas avoir appelé la semaine dernière, mais mon père n'était pas bien. Maintenant, ça va mieux. Et

tu me connais. J'ai encore fait du bénévolat dans le quartier. C'est tout moi, ça. J'ai horreur qu'on me paie.

Il y eut comme un blanc. Alors, je me mis à lui poser des questions sans intérêt sur sa famille et sa vie en Caroline du Nord, où nous étions tous deux nés. Passé l'instant de surprise, j'avais retrouvé mon naturel.

— Sérieusement, comment vas-tu ? Tu te sens vraiment bien ? Presque rétablie ?

— Absolument. Et pour une fois, j'ai eu le temps de faire le point sur ma vie, de remettre un certain nombre de choses en question. Tu sais, Alex, j'ai bien réfléchi, et je crois que je ne vais pas revenir à Washington. Je voulais te l'annoncer avant d'en parler à qui que ce soit.

Je sentis mon estomac se décrocher comme si j'étais dans une cabine d'ascenseur en chute libre. J'avais beau me dire que je m'attendais un peu à ce genre de nouvelle, le coup était terrible.

— Il y a tellement à faire ici, poursuivit Kayla. Beaucoup de gens malades, bien entendu. Et puis, j'avais oublié qu'ici la vie était si sympa, si... saine. Je suis désolée... je ne m'exprime pas très bien.

— La communication orale n'est pas ta spécialité, lui dis-je. C'est le problème des scientifiques.

Elle poussa un long, très long soupir.

— Alex, tu crois que je fais fausse route ? Tu vois ce que je veux dire ? Je suis sûre que tu comprends.

J'aurais voulu lui dire qu'elle se trompait, effectivement, qu'elle devait revenir dès que possible à Washington, mais je ne parvenais pas à m'y résoudre. Pourquoi ?

— Kayla, voici la seule réponse que je puisse faire. Tu sais ce que tu as à faire. Je ne veux pas chercher à t'influencer, et je sais d'ailleurs que je n'y arriverais pas. Je ne suis pas sûr, moi non plus, d'avoir trouvé les bons mots.

— Oh, si. Tu es franc, c'est tout. Oui, c'est vrai, il faut que je réfléchisse et que je fasse le bon choix. C'est dans ma nature. Toi, tu es pareil.

L'échange se prolongea encore quelques minutes, puis vint le moment de raccrocher. J'étais accablé. Oui, j'avais bel et bien perdu Kayla. Qu'est-ce qui n'allait pas, chez moi ? Pourquoi ne lui avais-je pas dit que j'avais besoin d'elle ? Pourquoi ne lui avais-je pas demandé de revenir dès que possible ? Pourquoi ne lui avais-je pas dit que je l'aimais ?

Après le dîner, je remontai me réfugier dans mon antre, dans

les combles, en essayant de m'immerger dans mes recherches. J'avais encore un certain nombre de dossiers à passer au crible. Je ne pensais plus guère à Kayla, je pensais surtout à Maria, qui me manquait encore plus cruellement que d'habitude, et je me demandais ce qu'aurait été notre vie si on ne l'avait pas assassinée.

Vers 1 heure du matin, je finis par descendre. À pas de loup, j'entrai de nouveau dans la chambre d'Ali et m'allongeai tout doucement, sans faire de bruit, aux côtés de mon gamin perdu dans ses rêves.

Puis je pris sa petite main avec mon auriculaire, en articulant silencieusement ces quelques mots : « Il faut que tu m'aides, bonhomme. »

Tout allait désormais très vite... pour le meilleur ou pour le pire. Michael Sullivan ne s'était pas senti aussi remonté, aussi énervé depuis des années, une fébrilité qui ne lui déplaisait pas. Il faisait son grand retour, et en pleine forme, pour tout dire. Son animosité et sa concentration étaient au plus haut. Son seul vrai problème restait l'inaction. Il en avait marre de traîner dans ce motel, de regarder des redifs de *New York District*, de jouer au foot ou au base-ball avec ses gosses.

Il avait besoin de se remettre en chasse. Il fallait qu'il bouge, qu'il trouve sa dose d'adrénaline sans avoir à faire des milliers de bornes.

Erreur.

D'où sa présence à Washington. Il n'aurait pas dû se trouver là, même avec sa nouvelle coupe de cheveux et son sweat à capuche Georgetown Hoyas qui lui donnait des airs de petit cadre minable partant faire son jogging, tout juste bon à se prendre un poing dans la gueule et un coup de pied dans le crâne une fois à terre.

Mais tant pis, les femmes d'ici lui plaisaient vraiment beaucoup, surtout les professions libérales. Il venait juste de terminer un bouquin de John Updike, *Villages*, et se demandait si l'auteur était aussi obsédé que certains de ses personnages. C'était aussi ce vieux cochon qui avait écrit *Couples*, non ? Dire qu'il avait plus de soixante-dix balais, et qu'il parlait encore de cul comme un jeune bouseux de la Pennsylvanie, baisant n'importe quoi, du moment que ça avait deux, trois ou quatre pattes. Ou alors, il n'avait rien compris au livre. Ou c'était Updike qui était à côté de la plaque. Ça arrivait, ça ? Qu'un auteur parle de trucs qui ne lui étaient même pas arrivés ?

Enfin, bref, il aimait les femmes chics de Georgetown avec leurs dessous chics. Elles sentaient bon, elles étaient canon, elles parlaient bien. *Les Femmes de Georgetown*, voilà un bon bouquin à écrire. Même Johnny U aurait pu s'y coller.

Son propre humour le faisait rire. Dans la voiture, en venant du Maryland, il avait écouté U2. Bono, qui se lamentait de ne pas être à l'intérieur de la tête de sa nana. Sullivan se demanda, en faisant abstraction du romantisme irlandais à l'eau de rose, si c'était vraiment une idée si géniale. Caitlin avait-elle besoin d'être dans sa tête à lui ?

Non, certainement pas. Avait-il besoin d'être dans la sienne ? Non. Parce qu'il n'aimait pas le vide.

Où donc se trouvait-il ?

Ah, oui, dans la 31^e Rue. Direction Blues Alley, une petite rue piétonne presque déserte à cette heure de la journée, alors que le soir il y avait foule devant les bars et les boîtes. Il écoutait James McMurtry et les Heartless Bastards, et le disque lui plaisait tellement qu'après s'être garé, il attendit la fin.

Puis il descendit de voiture, étira ses jambes ankylosées et inspira une bouffée d'air citadin modérément pollué.

Que vous soyez prêtes ou pas, me voilà. Il décida de couper jusqu'à Wisconsin Avenue pour voir ce qu'il y avait comme filles là-bas, et peut-être réussirait-il à en convaincre une de l'accompagner jusqu'à Blues Alley. Et ensuite ? Ensuite, tout dépendrait de son humeur. Puisqu'il était Michael Sullivan, le Boucher de Sligo, l'enfoiré le plus déjanté de la planète. Il y avait une petite phrase qu'il aimait bien : dans ma tête, trois voix sur quatre me disent de foncer.

Les néons d'un resto à spaghettis, *Ristorante Piccolo*, baignaient d'une lumière jaunâtre l'angle de la 31^e et de Blues Alley. C'était dans cette ruelle que se trouvaient les entrées de service de la plupart des bars branchés de M Street. Les deux rues étaient parallèles.

Il passa devant les cuisines d'un restaurant de viande, d'un bistro français, puis d'une espèce de fast-food qui vomissait une fumée puante le hamburger bien gras.

Il vit un type, puis deux autres, pénétrer dans la ruelle et se diriger vers lui.

C'était quoi, ce bordel ?

Mais très vite, il comprit. L'aventure allait s'arrêter là. Quelqu'un avait fini par le devancer, lui qui avait toujours une longueur d'avance. Ces mecs râblés, en blousons de cuir, n'étaient certainement pas des étudiants empruntant un raccourci pour aller se taper un morceau de bidoche au *Steak & Brew*.

Sullivan rebroussa chemin vers la 31^e, et aperçut deux autres hommes.

Erreur :

Grosse erreur.

De sa part, cette fois.

Il avait sous-estimé John Maggione.

— On vient vous voir de la part de M. Maggione, lança l'un des hommes de main.

Le type arrivait par Wisconsin, roulant les mécaniques. Les autres pressaient le pas, eux aussi. Sullivan était coincé. Adieu mystère, adieu intrigues. Deux des mafieux avaient déjà dégainé, bras ballants, alors que le Boucher n'avait pour toute arme que le scalpel glissé dans sa botte.

Impossible de se débarrasser des quatre mafieux avec une arme blanche. Même avec une arme de poing, d'ailleurs, il aurait eu le dessous. Que faire ? Les prendre en photo avec son appareil ?

— Mon camarade s'est mal exprimé, corrigea l'un de ses acolytes, un type d'âge mur. M. Maggione ne tient pas à vous voir, le Boucher. Il veut juste que vous disparaissiez, et dès que possible. Aujourd'hui, par exemple. Vous pensez que vous pourriez faire ça pour M. Maggione ? Je suis sûr que oui. Et après, on ira voir votre femme et vos gosses et on les fera disparaître, eux aussi.

Le cerveau en ébullition, Michael Sullivan essayait d'envisager toutes les possibilités.

Peut-être pouvait-il au moins régler son compte à cette grande gueule, histoire de se consoler. Lui fermer définitivement le clapet, et bien le taillader.

Mais que faire des trois autres ?

Il pouvait peut-être en éliminer deux. Question d'adresse et de chance. À condition de s'approcher suffisamment pour pouvoir se servir de sa lame. Il ne fallait pas rêver. Ces types étaient sans doute idiots, mais pas à ce point-là. Il fallait qu'il fasse quelque chose, mais quoi ? Il ne voulait pas rendre les armes sans s'être battu.

— Hé, minable ! lança-t-il au plus bavard du groupe. Si t'es un homme, t'as pas besoin des autres pour me descendre !

Il cherchait à l'énervé. De toute manière, il était prêt à tout essayer. Il allait mourir dans quelques minutes à peine, et il n'était pas encore prêt.

Un rictus déforma la bouche du tueur.

— Ça, j'en doute pas. Je peux te descendre moi-même. Mais tu sais qui c'est le minable, aujourd'hui ? Je vais te donner un indice. Tu

lui as sûrement torché le cul ce matin.

Le Boucher mit la main dans la poche de son sweat.

Son geste alerta immédiatement le mafieux, qui fit signe aux autres de s'arrêter. L'arme au poing, ils se tinrent à distance du légendaire Boucher.

Le beau parleur indiqua aux deux hommes placés derrière Sullivan de se déplacer sur la droite, tandis que le quatrième et lui se décalaient sur la gauche. Ils dégageaient leurs lignes de tir. Bien vu.

— T'es un imbécile, Mick. T'as vraiment merdé, ce coup-ci, hein ? J'ai une question à te poser : tu pensais que ça allait se terminer comme ça ?

Sullivan ne put s'empêcher de rire.

— Tu sais quoi ? Je n'ai jamais pensé que ça se terminerait un jour. Ça ne m'a jamais traversé l'esprit. Maintenant non plus, d'ailleurs.

— Et pourtant, si, ça va se terminer. Maintenant, et tout de suite. Continue à regarder le film, tu vas voir le générique de fin !

Sans doute était-ce la vérité, mais l'instant d'après, le Boucher entendit l'invraisemblable.

Cela venait de derrière lui, alors il se retourna pour voir s'il ne rêvait pas ou s'il était victime d'une plaisanterie cruelle.

À l'autre bout de la ruelle, quelqu'un hurlait. Ce ne pouvait être qu'un miracle, dans le genre bien tordu.

Ou la plus belle chance de sa vie.

Les deux, peut-être.

La cavalerie venait d'arriver !

Et elle allait le sortir de là. Incroyable...

— Police ! Tout le monde pose son arme, et tout de suite ! On veut voir les armes à terre !

Sullivan vit les flics. Deux Blacks en civil, assez baraqués, sans doute des inspecteurs.

Ils arrivaient derrière les types de la mafia qui se tenaient près de l'entrée de la 31^e Rue et ne savaient plus quoi faire.

Lui aussi se posait des questions.

Quelle surprise. Ces deux flics faisaient-ils partie de la brigade spéciale chargée de quadriller Georgetown et d'arrêter le violeur, de l'arrêter lui ?

Oui, il était prêt à parier gros sur cette hypothèse, et s'il avait vu juste, il était le seul, dans cette rue, à le savoir.

L'un des flics était déjà en train d'appeler des renforts quand les deux mafieux restés près de Wisconsin prirent la fuite.

Les inspecteurs les tenaient sous la menace de leur arme, mais honnêtement, que pouvaient-ils faire ?

Sullivan avait envie de rire. Lentement, il se retourna et s'éloigna, lui aussi, en direction de Wisconsin Avenue.

Puis il se mit à courir, à toutes jambes, comme un fou, hilare. Il avait décidé de foncer, au culot, comme du temps de sa jeunesse, à Brooklyn, quand il avait encore à faire ses preuves.

Cours, Mickey, cours. C'est ta vie qui est en jeu.

Que pouvaient faire les flics de Washington ? Lui tirer dans le dos ? Pour quel motif ? Parce qu'il avait pris la fuite ? Parce qu'il était la victime potentielle de quatre hommes armés, dans une ruelle ?

Les flics criaient, les flics le menaçaient, impuissants. Il n'avait jamais vu quelque chose d'aussi drôle. La cavalerie qui arrivait à la rescousse pour le sauver, lui.

Grosse erreur.

De leur part.

Cet après-midi-là, il y avait un ballet d'hommes en tenue au commissariat de Wisconsin Avenue. Sampson et moi venions d'arriver. Un inspecteur du nom de Michael Wright avait fini par se rendre compte qu'avec son équipier, il avait peut-être laissé filer le violeur de Georgetown, et donc manqué le plus beau coup de sa carrière. Ils avaient néanmoins coffré deux types susceptibles d'en savoir plus. Nous connaissions bien le dossier, ils avaient besoin de nous.

Une cloison pare-balles de trois mètres de haut séparait le bocal des enquêteurs des salles d'interrogatoire. Et question conditions de travail, Sampson n'avait visiblement rien à envier à ses collègues : bureaux balafrés, en désordre, ordinateurs et téléphone d'un autre âge, armoires bourrées à craquer. Tout cela nous était si familier...

Avant de nous faire entrer dans la salle d'interrogatoire, Wright nous précisa que les deux individus n'avaient pas encore dit un mot. Ils avaient été arrêtés en possession de pistolets Beretta et pour lui, il ne pouvait s'agir que de tueurs.

— Amusez-vous bien, nous glissa-t-il au moment où nous franchissions la porte.

Sampson fut le premier à parler.

— Je suis l'inspecteur John Sampson, et voici le Dr Alex Cross. Le Dr Cross est criminologue, il participe à l'enquête sur une série de viols commis dans la région de Georgetown. Comme moi.

Rien, pas un mot, pas même un jeu de mots pour briser la glace. Les types, physique de culturistes, la jeune trentaine, affichaient toujours le même sourire dédaigneux.

Sampson posa encore deux, trois questions, puis nous patientâmes, en silence.

Au bout d'un moment, une secrétaire frappa à la porte. Elle tendit à Sampson des faxes qui venaient d'arriver.

Il les lut, me les donna et dit :

— Je ne savais pas que la mafia opérait à Washington, mais apparemment, je me trompais. Vous êtes tous les deux des soldats, des sans-grade de l'organisation. L'un de vous a-t-il quelque chose à m'apprendre sur ce qui se passait dans cette rue ?

Ils demeurèrent muets. Non seulement ils ne parlaient pas,

mais ils faisaient comme si nous n'existions pas, ce qui nous énervait au plus haut point.

— Docteur Cross, me demanda Sampson, nous pourrions peut-être démêler cette affaire sans leur aide. Qu'en pensez-vous ?

— Nous pouvons essayer. Selon les rapports qu'on vient de nous transmettre, John Antonelli, dit le Fossoyeur, et Joseph Lanugello, dit la Lane, travaillent pour Maggione, à New York. Je parle du fils Maggione. Le père Maggione, lui, avait engagé un homme du nom de Michael Sullivan, surnommé le Boucher, pour exécuter quelqu'un à Washington, il y a de cela plusieurs années. Tu t'en souviens, John ?

— Parfaitement. Il a abattu un dealer chinois. C'est également à cette époque que ta femme, Maria, a été assassinée. M. Sullivan est soupçonné d'avoir commis ce crime.

— Ce même Michael Sullivan, dit le Boucher, dis-je en m'adressant aux deux tueurs de la mafia, est aussi soupçonné d'être l'auteur d'une série de viols à Georgetown, et d'au moins un meurtre lié à ces viols. Sullivan était-il l'homme que vous aviez encerclé à Blues Alley ?

Toujours pas de réponse. Ces gars-là étaient décidément coriaces.

Sampson finit par se lever en se frottant le menton.

— Bon, et bien je crois que nous n'avons plus besoin du Fossoyeur et de la Lane. Qu'allons-nous faire d'eux ? Ah, je crois que j'ai une idée. Elle va te plaire, John.

Il ricana, fit signe aux deux types de se lever.

— Nous avons terminé. Si vous voulez bien m'accompagner, messieurs.

Lanugello rompit enfin le silence.

— Où ça ? Vous ne nous avez pas encore inculpés.

— On y va. J'ai une surprise pour vous.

Il les précéda, tandis que je fermais la marche, ce qui ne semblait guère leur plaire. Peut-être s'imaginaient-ils que j'éprouvais encore de la rancune, dix ans après le meurtre de Maria. Peut-être n'avaient-ils pas tort.

Sampson fit signe, au fond du couloir, à un gardien, et celui-ci sortit ses clés pour ouvrir la porte d'une cellule de garde à vue où plusieurs détenus attendaient leur inculpation. Tous, sauf un, étaient noirs.

— Vous allez rester ici. Si vous changez d'avis et que vous avez quelque chose à dire, appelez-nous. Enfin, si le Dr Cross et moi

sommes encore sur place. Sinon, nous viendrons vous voir demain matin. Si c'est le cas, bonne nuit !

Sampson fit tinter sa plaque contre les barreaux et annonça aux occupants de la cellule :

— Ces deux hommes sont soupçonnés d'avoir violé plusieurs femmes à Southeast. Des femmes noires. Soyez sur vos gardes, ce sont des durs. Ils viennent de New York.

Nous nous en allâmes, et le gardien referma derrière nous la lourde porte d'acier.

4 heures du matin, sous une pluie glaciale. Les garçons étaient en pleurs à l'arrière de la voiture. Et à l'avant, Caitlin sanglotait également. Sullivan maudissait le fils Maggione et la Cosa Nostra, responsables, pour lui, de cette épouvantable situation. Oui, Maggione paierait pour ça, et le Boucher attendait ce jour-là avec impatience.

Une impatience partagée par son scalpel et sa scie de boucher.

À 2 h 30, il avait chargé toute la petite famille dans la voiture et ils avaient laissé derrière eux la maison située à une dizaine de kilomètres de Wheeling, en Virginie-Occidentale. C'était la deuxième fois qu'ils déménageaient en deux semaines, mais il n'avait pas le choix. Il avait promis aux enfants qu'ils reviendraient s'installer dans le Maryland, un jour, mais savait que c'était un mensonge. Jamais ils ne remettraient les pieds dans le Maryland. Sullivan avait déjà mis la maison en vente, et on lui avait fait une offre. Il avait besoin de liquidités pour organiser leur cavale.

Ils avaient donc pris la fuite. Question de survie. En quittant leur maison de Virginie, il s'était dit que la mafia les retrouverait, qu'elle les attendait peut-être au prochain tournant.

Il y eut un bien un virage, puis un autre virage, mais ils quittèrent la localité sains et saufs. Ils se mirent à chanter des morceaux des Rolling Stones et de ZZ Top, y compris une version de *Legs* longue de vingt minutes, jusqu'à ce que sa femme, excédée par ces déferlantes de basses pour machos, impose une trêve. Ils s'arrêtèrent dans un Denny's pour prendre le petit déjeuner, dans un Micky D's pour une deuxième pause-pipi, et à 15 heures, ils se retrouvèrent dans un endroit où ils n'étaient encore jamais allés.

Sullivan espérait ne pas avoir laissé derrière lui de traces susceptibles de conduire la mafia jusqu'à eux. Pas de miettes de pain comme dans *Hansel et Gretel*. Ni lui, ni les siens n'avaient mis les pieds dans cette région auparavant. C'était un territoire vierge, où ils n'avaient pas de racines, où rien ne reliait à leur passé.

Il s'engagea dans l'allée d'une villa de style victorien. Façade de bardeaux, toit pentu, deux tourelles, et même un vitrail.

— J'adore cette baraque ! s'exclama Sullivan avec un sourire et un enthousiasme largement forcés. Vous voilà en Floride, les enfants !

— C'est pas drôle, papa, fit Mike Jr.

Sur la banquette arrière, les trois petits affichaient le même air lugubre et déprimé.

Cette Floride-là se trouvait dans le Massachusetts, et la plaisanterie ne faisait rire personne. La petite ville de Florida, qui comptait moins d'un millier d'habitants, était perchée dans les hauteurs des Berkshires. Au moins, le panorama y était grandiose, et aucun tueur de la mafia ne les attendait sur le pas de la porte. Que demander de plus ?

— C'est parfait, répéta Sullivan tandis qu'une fois de plus, ils défaisaient leurs bagages. Difficile de demander mieux, non ?

Alors, pourquoi Caitlin pleurait-elle tandis qu'il lui montrait leur nouveau salon, avec cette vue incroyable sur l'impressionnant mont Greylock et la Hoosic qui serpentait dans le lointain ? Pourquoi lui mentait-il en lui disant « tout va bien se passer, ma petite reine, la lumière de ma vie » ?

Peut-être parce qu'il savait que ce n'était pas vrai, et qu'elle le savait probablement aussi. Un jour, dans cette maison peut-être, on les massacrerait, lui et sa famille.

Sauf s'il prenait des dispositions radicales pour empêcher cela. Sans attendre. Mais lesquelles ? Comment faire pour que la mafia ne s'attaque plus à lui ?

Comment éliminer la pègre ?

Deux jours plus tard, le Boucher reprenait la route. Cette fois, il était seul.

Il avait échafaudé un plan et il descendait à New York. Il se sentait tendu, nerveux, mais cela ne l'empêcha pas de chanter pendant les quatre heures du trajet sur Springsteen, Dylan, the Band ou Pink Floyd. Que des grands classiques. Il avait laissé Caitlin et les garçons à la maison à contrecœur, mais ils étaient sans doute plus en sécurité dans le Massachusetts. Et s'il se trompait, il aurait au moins fait pour eux tout ce qu'il pouvait, bien plus que son père n'avait fait pour lui, pour sa mère et pour ses frères.

Il quitta la voie rapide du West Side vers minuit et se dirigea directement vers la résidence Morningside, sur la 107^e Ouest. Il y avait déjà séjourné. L'adresse était légèrement excentrée, ce qui lui convenait parfaitement, et proche de deux stations de métro desservies par quatre lignes.

L'appartement n'était pas climatisé, mais cela ne posait pas de problème puisqu'on était en novembre. Il dormit comme un bébé et se réveilla à 7 heures du matin, couvert d'un voile de sueur. Il n'avait plus qu'une idée en tête : se venger de Maggione Jr. Mieux encore, lui prouver qu'il était plus intelligent et plus fort que lui, et qu'il allait donc lui survivre.

Vers 9 heures, il prit le métro pour repérer les sites des différents meurtres qu'il comptait commettre prochainement. Il se demandait si les hommes et les deux femmes dont les noms figuraient sur sa petite liste avaient la moindre idée de ce qui les attendait, s'ils avaient conscience d'être des morts en sursis, s'ils savaient que c'était lui, le Boucher, qui décidait qui devait vivre ou mourir, quand et où.

Et le soir, vers 21 heures, il se rendit à Brooklyn, sur ses anciennes terres. Et plus précisément Carroll Gardens, l'actuel territoire du fils Maggione.

Il pensait à son vieux pote Jimmy Hats, qui lui manquait un peu. C'était sûrement le père de Maggione qui avait buté Jimmy. Quelqu'un, en tout cas, l'avait éliminé et fait disparaître le corps, comme si Jimmy n'avait jamais existé. Sullivan avait toujours soupçonné Maggione père. Un autre compte à régler pour le Boucher...

Il sentait s'accumuler en lui cette invraisemblable fureur, sans doute inspirée par son père, le premier Boucher de Sligo, cette pourriture d'Irlandais qui avait foutu sa vie en l'air alors qu'il n'avait pas dix ans.

En arrivant dans la rue de Maggione, il eut un sourire. Le puissant parrain vivait toujours, comme un plombier ou un électricien ayant relativement réussi, dans une petite maison mitoyenne de briques jaunes, à un étage. Et Sullivan, à sa grande surprise, n'aperçut aucun guetteur dans la rue.

Soit le fils Maggione le sous-estimait largement, soit ses sbires maîtrisaient parfaitement l'art du camouflage en terrain dégagé. Mais peut-être qu'en cet instant même, quelqu'un l'avait dans la lunette de visée de son fusil. Peut-être n'avait-il plus que quelques secondes à vivre.

Ce suspense le minait. Il fallait qu'il en ait le cœur net. Il klaxonna donc à trois reprises, et rien ne se passa.

Aucune balle ne lui transperça le crâne. Et pour la première fois, le Boucher s'autorisa à penser qu'il allait peut-être remporter la bataille.

Il avait trouvé la réponse à la première interrogation. Maggione Jr avait mis sa famille à l'abri. Maggione était en cavale, lui aussi. Puis il interrompit son raisonnement.

Attention à l'erreur.

Le moindre faux-pas, et il était mort.

C'était aussi simple que cela.

Fin de l'histoire.

Il était tard, et je décidai d'aller faire un tour dans ma nouvelle Mercedes. Je l'adorais. Les enfants aussi, et même Nana. Je repensais à Maria, à cette longue enquête qui n'avait abouti à rien. J'avais échoué. Et je me faisais du mal en essayant de me représenter son visage, d'entendre le son exact de sa voix.

De retour à la maison, je ne pus trouver le sommeil, au point qu'au bout d'un moment, je descendis me repasser *Diary of a Mad Black Woman*. Malgré ma fatigue, ce film m'enthousiasma autant que la première fois. J'adhérais totalement au scénario imaginé par Tyler Perry.

Vers 9 heures, le lendemain matin, j'appelai Tony Woods à la direction du FBI. Je mis un mouchoir sur mon orgueil pour lui demander de l'aide. Il fallait que je sache si le Bureau avait des infos sur le tueur à gages surnommé le Boucher, des éléments susceptibles de faire progresser notre enquête. Même s'il s'agissait de dossiers confidentiels.

— Nous savions que vous finiriez par nous rappeler, Alex. Le directeur Burns a hâte de retravailler avec vous. Prêt à jouer les consultants ? Rien de bien méchant. À vous de décider quoi et où, surtout maintenant que vous avez repris des enquêtes.

— Qui a dit que je reprenais des enquêtes ? Là, il s'agit d'un cas à part. Le Boucher a sans aucun doute assassiné ma femme, il y a une dizaine d'années. Cette affaire-là, je ne peux pas l'abandonner.

— Je comprends. Oui, je comprends. On fera ce qu'on peut pour vous aider. Je vous trouverai ce qu'il vous faut.

Tony s'arrangea pour que je puisse utiliser le bureau d'un agent en déplacement, et m'annonça que je pouvais contacter une analyste du FBI nommée Monnie Donnelley.

— Je me suis déjà adressé à Monnie, lui dis-je.

— Nous le savons. Monnie nous a mis au courant. Nous lui avons donné le feu vert. Officiellement.

Les jours suivants, je vécus quasiment au siège du FBI. Les fédéraux avaient un épais dossier sur Michael Sullivan, dit le Boucher. J'y trouvai des douzaines de photos, mais toutes vieilles de cinq à sept ans. Aucun contact récent. Où était passé ce type ? J'appris que

Sullivan avait passé son enfance dans les Flatlands, un quartier de Brooklyn. Son père était boucher, un vrai boucher. Les noms de certains de ses amis et connaissances de New York figuraient également dans le dossier.

Le passé de Sullivan m'intriguait. Inscrit dans différentes écoles paroissiales jusqu'en seconde, il avait toujours obtenu de bonnes notes, sans vraiment travailler. Puis il s'était déscolarisé. Il avait ensuite rejoint la mafia et avait été l'un des premiers non-Italiens à s'y faire une place. Sans être affranchi, il était bien payé. Âgé d'une vingtaine d'années à peine, il gagnait déjà plusieurs centaines de milliers de dollars par an. Dominic Maggione avait fait de lui son exécuter, au grand dam du fils de Maggione, le parrain actuel.

Ensuite, les rapports faisaient état d'éléments étranges et perturbants. Michael Sullivan s'était mis à torturer, à mutiler des victimes. Il avait, semblait-il, assassiné un prêtre et un employé laïc de son ancienne école, tous deux accusés d'attouchements sur des élèves. Deux autres meurtres punitifs lui étaient également attribués, et on le soupçonnait d'avoir tué son propre père, qui s'était volatilisé un soir, après la fermeture de son commerce, et dont le corps n'avait jamais été retrouvé.

Depuis, Sullivan semblait avoir disparu des écrans radar du FBI. Comme moi, Monnie Donnelley pensait qu'il était peut-être devenu une taupe pour le compte du FBI ou de la police de Washington. Peut-être même bénéficiait-il du programme de protection des témoins. L'assassin de Maria était-il devenu intouchable ?

Jouait-il les informateurs ?

Le FBI protégeait-il le Boucher ?

John Maggione était un homme fier, qui péchait parfois par manque de discrétion ou excès d'assurance, mais il n'avait rien d'un idiot et s'entourait généralement de précautions. Il avait connaissance des agissements de Michael Sullivan, le tueur fou que son père avait eu la mauvaise idée d'engager, autrefois. Un Irlandais qui se faisait appeler le Boucher... Quand il s'était rendu compte que ce type était dangereux et imprévisible, son vieux avait essayé de l'éliminer. John allait achever le travail. Il fallait que ce soit fait tout de suite.

Maggione savait que Sullivan était toujours dans la nature. Par prudence, il avait fait déménager toute la famille. Ils avaient quitté le sud de Brooklyn pour Mineola, à Long Island. Ils vivaient désormais dans une propriété aux allures de camp retranché.

La grande demeure de brique, de style colonial, donnait sur le canal, au bout d'une impasse très calme. Ils avaient leur appartement privé, et une vedette rapide, la *Cecilia Theresa*, du nom de leur premier enfant.

Si l'adresse n'avait rien de secret, les entrées étaient bien surveillées et Maggione avait doublé l'équipe de gardes du corps. La sécurité des siens ne lui inspirait aucune inquiétude. Après tout, le Boucher était seul. Sérieusement, que pouvait-il faire ? Que pouvait-il faire de plus ?

Maggione Junior prévoyait de travailler un peu en fin de matinée, avant d'aller faire un tour, comme d'habitude, au *social club* de Brooklyn. Il fallait qu'il se montre pour sauver les apparences et il était convaincu d'avoir la situation bien en main. Ses hommes le lui avaient promis : Sullivan serait bientôt mort, comme tous les membres de sa famille.

À 11 heures, Maggione avait déjà fait trente longueurs dans la piscine intérieure. Il comptait en faire cinquante de plus.

Son téléphone portable sonna sur la chaise longue.

Comme il n'y avait personne, Maggione sortit de l'eau et décrocha.

— Ouais ? Quoi ?

— Maggione.

C'était une voix d'homme.

— Qui c'est ?

Il avait pourtant reconnu son interlocuteur.

— Figure-toi que c'est Michael Sullivan, grand chef. Il est quand même gonflé, cet enfoiré, hein ?

Maggione n'en revenait pas. Ce malade osait encore l'appeler.

— Je crois qu'il faut qu'on discute, lui répondit-il.

— Mais on est en train de discuter, là, non ? Tu sais pourquoi ? Parce que tu m'as envoyé des tueurs. Pour commencer, en Italie. Puis près de chez moi, dans le Maryland. Ils ont tiré sur mes gosses. Ensuite, ils sont venus à Washington, ils me cherchaient. Tout ça parce que je suis incontrôlable ? Mais c'est toi qui es incontrôlable, Junior ! C'est toi qu'on doit retirer de la circulation !

— Écoute, Sullivan...

— Non, c'est toi qui vas m'écouter, espèce de connard. Écoute-moi bien, Junior ! On va te livrer un colis à la forteresse. Regarde bien ce qu'il y a dedans, grand chef. Je vais avoir ta peau ! Tu ne peux pas m'arrêter. Personne ne peut m'arrêter. Je suis complètement fou, il paraît. Essaie de ne pas l'oublier. Je suis le type le plus cinglé et le plus dangereux que tu aies jamais vu. Et on se reverra, je te le garantis.

Et le Boucher raccrocha.

Le fils Maggione enfila un peignoir et sortit de la maison. Il n'en croyait pas ses yeux. Une fourgonnette de livraison Fédéral Express stationnait devant le portail.

Ce qui signifiait que ce malade de Sullivan était peut-être en train de surveiller la maison. Ce fou furieux était-il en train de mettre ses menaces à exécution ?

— Vincent ! Mario ! Ramenez-vous, et vite !

Ses gardes du corps arrivèrent de la cuisine au pas de course, leur sandwich à la main.

Il demanda à l'un d'eux d'ouvrir le paquet à l'intérieur du pool house. Question de prudence.

— Ce sont des photos, monsieur Maggione, lança l'homme, encore nerveux. Pas vraiment des photos de vacances.

« On a peut-être mis la main sur lui, ma poule. »

Ma consultation venait de s'achever et ma patiente Emily Corro était retournée enseigner avec, je l'espérais, une meilleure opinion d'elle-même. Sampson venait de m'appeler sur mon portable. Comme il n'était pas du genre à s'emballer facilement, je m'attendais à de bonnes nouvelles.

Et c'était le cas.

En fin d'après-midi, arrivés à Flatlands, un quartier de Brooklyn, nous nous mîmes en quête d'un petit pub, le Tommy McGoeys.

L'estaminet propret était presque désert. Il n'y avait là que le barman, un Irlandais patibulaire, et un client installé tout au bout du comptoir d'acajou lustré, un type assez costaud mais pas très grand qui devait avoir autour de quarante-cinq ans. Il s'appelait Anthony Mullino. Dessinateur à Manhattan, il avait été l'un des meilleurs amis de Michael Sullivan.

Nous l'encadrâmes.

— Eh, les mecs, nous dit-il en souriant, soyez cools, je vais pas me tirer. Je suis venu ici de ma propre volonté, faudrait pas l'oublier. D'ailleurs, deux de mes oncles sont flics, ici, à Brooklyn. Vous avez qu'à vérifier.

— C'est déjà fait, rétorqua Sampson. L'un est à la retraite, il vit à Myrtle Beach ; l'autre est suspendu.

— Bon, ça m'en fait un sur deux, c'est pas si mal. Je reste crédible.

Nous nous présentâmes. Mullino était certain d'avoir déjà rencontré John, mais il ne savait plus où. Il disait avoir suivi l'affaire du chef mafieux russe surnommé le Loup, une enquête à laquelle j'avais pris part quand je faisais partie du FBI, et qui s'était essentiellement déroulée ici même, à New York.

— J'ai aussi lu un truc sur vous dans un magazine, ajouta-t-il à mon intention. C'était dans quoi, déjà ?

— Moi, je ne l'ai pas lu, dis-je en plaisantant. C'était dans *Esquire*.

Mullino voulut rire, mais cela ressemblait davantage à un

toussoitement.

— Comment vous avez su, pour Sully et moi ? Ça remonte quand même à loin. C'est de l'histoire ancienne.

Sampson lui raconta une partie de ce que nous savions, à savoir que le FBI avait mis sur écoute un *social club*, un « local associatif » fréquenté par John Maggione. Nous savions que Maggione avait ordonné l'exécution de Sullivan, sans doute en raison des méthodes peu orthodoxes du Boucher, et que celui-ci avait lancé des représailles.

— Les fédéraux ont interrogé un peu tout le monde dans le coin, et c'est comme ça qu'ils ont eu votre nom.

Mullino n'attendit même pas que Sampson finisse. Lorsqu'il parlait, ses mains ne cessaient de s'agiter.

— Oui, le club de Bensonhurst. Vous y avez déjà mis les pieds ? C'est un vieux quartier italien, avec des petits immeubles, des devantures de magasins, vous voyez, quoi. Il a connu des jours meilleurs, mais c'est encore sympa. Sully et moi, on a grandi tout près de là. Ceci étant, je vois mal en quoi tout ça me concerne. Il y a des années que j'ai pas vu Mike.

— D'après les dossiers du FBI, lui dis-je, vous êtes son ami, n'est-ce pas ?

Mullino fit non de la tête.

— Quand on était gosses, on était proches l'un de l'autre, oui, mais ça, les gars, c'était il y a longtemps.

— Passé vingt ans, vous étiez encore amis. Et il est resté en contact avec vous. Ce sont les renseignements qu'on nous a fournis.

— Ah, ouais, d'accord, ricana Mullino. Les cartes de vœux. J'aurais dû m'en douter. Sully est un type compliqué, on sait jamais ce qu'il vous réserve. De temps en temps, au moment des fêtes, il m'envoie une carte. Vous, vous me cachez quelque chose. J'ai des ennuis ? J'ai pas d'ennuis, dites-moi ?

— Nous savons que vous n'êtes pas lié à la mafia, monsieur Mullino, le rassura Sampson.

— Ah, je suis content de l'entendre, parce que je n'ai rien à voir et je n'ai jamais rien eu à voir avec la mafia. Pour tout vous dire, ça me gonfle un peu, toutes ces conneries qu'on raconte sur nous, les Italiens. Le problème, c'est que les gens ont trop regardé les *Sopranos* à la télé.

— Alors parlez-nous de Michael Sullivan, lui dis-je. On veut entendre tout ce que vous savez sur lui. Même si ça remonte à loin.

Anthony Mullino commanda un autre verre à Tommy McGöey

lui-même – une eau de Seltz – et nous déballa tout, sans grande difficulté.

— Je vais vous raconter quelque chose de drôle. J'étais le protecteur de Mickey au lycée. L'Immaculée Conception, ça s'appelait, tenu par des Frères irlandais. Dans notre quartier, il fallait s'armer d'un sacré sens de l'humour si on voulait pas être pris dans une bagarre un jour sur deux. Mais Sullivan, à l'époque, c'était pas son fort. L'humour, je veux dire. Et il avait toujours cette peur bleue de se faire péter les dents de devant, comme s'il espérait devenir une star de cinéma un jour, ou je sais pas. Je vous jure que c'est vrai. *Verdad*. Ses vieux, ils dormaient avec leur dentier dans un verre d'eau, à côté du lit.

Selon Mullino, au lycée, Sullivan avait changé.

— Il s'est endurci, il est devenu extrêmement méchant, mais il a fini par avoir un bon sens de l'humour. Enfin, pour un Irlandais. (Il se pencha vers nous et son ton baissa.) Il a tué un type, quand il était en troisième. Nick Fratello, il s'appelait, le mec. Fratello bossait chez le marchand de journaux, avec les bookmakers. Il arrêtait pas d'emmerder Mickey, de lui casser les couilles. Comme ça, sans raison. Alors Sully l'a tué avec un cutter ! Ça lui a valu l'attention de la mafia, de Maggione en particulier. Je vous parle du père Maggione, bien entendu. C'est là que Sully a commencé à traîner au club de Bensonhurst. Personne savait ce qu'il faisait exactement, pas même moi, mais brusquement, il avait du fric plein les poches. À dix-sept, dix-huit ans, il s'est payé une Grand Am, une Pontiac Grand Am. Cette bagnole, c'était la classe, à l'époque. Le fils Maggione a toujours détesté Mike parce qu'il avait obtenu le respect de son père.

Mullino nous dévisagea à tour de rôle et eut un geste qui signifiait : qu'est-ce que vous voulez que je vous dise d'autre ? Je peux y aller, maintenant ?

— Quand avez-vous vu Michael Sullivan pour la dernière fois ? lui demanda Sampson.

— La dernière fois ? (Il se radossa, fit mine de se creuser la cervelle. Ses mains recommencèrent à papillonner.) Je dirais que c'était au mariage de Kate Gargan, à Bay Bridge. Il y a six, sept ans de ça. C'est la dernière fois dont je me souviens, en tout cas. De toute façon, vous autres, vous avez sûrement toute ma vie sur cassettes, non ?

— C'est possible, monsieur Mullino. Et où se trouve Michael Sullivan aujourd'hui ? Les cartes de vœux, elles étaient postées d'où ?

Mullino haussa les épaules et leva les mains comme si notre petite conversation finissait par l'exaspérer.

— Des cartes, j'en ai reçu que deux ou trois. Postées de Manhattan, sans l'adresse de l'expéditeur. Dites-moi, vous, où est Sully en ce moment.

— Il est ici, à Brooklyn, monsieur Mullino, répondis-je. Vous l'avez vu avant-hier soir au Chesterfield Lounge, sur Flatbush Avenue.

Et je lui fis voir sa photo, en compagnie de Michael Sullivan. Il se contenta de sourire d'un air résigné. On l'avait surpris en flagrant délit de mensonge, et alors ?

— C'était mon pote. Il m'a appelé, il voulait qu'on discute. Je pouvais quand même pas l'envoyer balader. Pourquoi vous l'avez pas alpagué à ce moment-là ?

— On n'a pas eu de chance, avouai-je. Les agents qui le surveillaient ne connaissaient pas son nouveau look, crâne rasé, façon punk des années 70. Alors je vous repose la question : où se trouve actuellement Sully ?

Michael Sullivan était en train d'enfreindre les coutumes immémoriales et les règles tacites de la Famille, en toute connaissance de cause. Et il avait pleinement conscience des conséquences de ses actes. Mais après tout, qui était à l'origine de cette folie ? Qui s'était attaqué à lui, devant ses enfants ?

Maintenant, il allait mettre un terme à cette situation. Peut-être y laisserait-il la vie, peut-être ne réussirait-il pas, mais au moins, il se serait bien éclaté.

On était samedi, il était 10 h 30, et il conduisait un fourgon UPS braqué vingt minutes plus tôt. D'abord FedEx, aujourd'hui UPS – on ne pouvait pas lui reprocher de faire du favoritisme. Le chauffeur, à l'arrière, tentait de survivre, la gorge tranchée.

Il y avait une photo sur la planche de bord. Sa copine ou sa femme, peu important, elle était presque aussi moche que lui. Le Boucher se souciait bien peu de ce meurtre collatéral. Il ne ressentait rien pour cet homme. Il ne le connaissait pas, et il ne connaissait d'ailleurs personne. Sa propre famille lui était le plus souvent étrangère.

— Hé, ça va, derrière ? cria-t-il en essayant de couvrir le vrombissement du moteur et les bruits de roulement.

Pas de réponse.

— J'en étais sûr. T'inquiète pas, les colis doivent être livrés coûte que coûte. Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il grêle, qu'il y ait un mort, faut que ça arrive.

À Roslyn, le gros fourgon de messagerie brun s'arrêta devant une maison de campagne cossue. Sullivan prit deux colis volumineux sur les étagères métalliques, derrière le siège du conducteur, et se dirigea vers l'entrée. Il marchait vite, comme les types en uniforme de la pub, et comme eux il sifflotait.

Le Boucher appuya sur la sonnette. Attendit, sans cesser de siffloter. Je joue mon rôle à la perfection, songea-t-il.

Une voix d'homme résonna dans l'interphone.

— Oui ? C'est pour quoi ? Qui est là ?

— UPS. Un colis.

— Laissez-le là.

— Il me faut une signature, monsieur.

— J'ai dit : laissez-le là. La signature, c'est pas un problème. Déposez le colis. Au revoir.

— Désolé, monsieur, je ne peux pas. Je suis vraiment désolé. Je fais juste mon boulot.

L'interphone resta muet. Trente secondes s'écoulèrent, quarante-cinq. Il allait peut-être falloir imaginer un plan B.

Finalement, un homme de forte corpulence, en sweat noir Nike, ouvrit la porte. Sa carrure impressionnante n'avait rien d'étonnant : ex-joueur de football américain, il avait fait partie des New York Jets et des Miami Dolphins.

— Vous êtes dur d'oreille ? Je vous ai dit de laisser le colis devant l'entrée ? *Capisce* ?

— Non, monsieur, il se trouve que je suis d'origine irlandaise. Je n'ai pas le droit de laisser des colis de valeur comme ça, sans la signature.

Le Boucher lui tendit le calepin électronique et le stylet, et l'autre griffonna de mauvaise grâce un nom sur l'écran.

Paul Mosconi, lut le Boucher. Paul Mosconi, un soldat de la mafia qui avait épousé la petite sœur de John Maggione. Ça, ça allait vraiment à l'encontre des règles, mais les règles existaient-elles encore dans le crime organisé, au gouvernement, à l'église, dans toute cette société déboussolée ?

— Je n'ai rien contre vous, lui dit le Boucher. Ne le prenez pas mal.

Pop, pop, pop.

— Vous êtes mort, monsieur Mosconi. Et le big boss va vraiment m'en vouloir. Au fait, j'étais un grand supporter des Jets, dans le temps. Aujourd'hui, je suis plutôt pour New England.

Le Boucher s'accroupit et lacéra le visage de sa victime à coups de scalpel, sans relâche. Puis il trancha la gorge dans les deux sens, au niveau de la pomme d'Adam.

Une femme pointa la tête dans le séjour. Elle avait encore ses bigoudis. Elle se mit à hurler.

— Pauli ! Pauli, oh, mon Dieu, Pauli ! Non, non !

Le Boucher gratifia la veuve en détresse d'une révérence particulièrement soignée.

— Saluez votre frère pour moi. C'est lui qui vous a fait ça. C'est votre grand frère qui a tué Pauli, pas moi. (Il tourna le dos, mais fit aussitôt volte-face.) Dites, désolé pour ce qui vous arrive.

Et il s'inclina une fois encore.

C'était peut-être enfin le bout de la route, la longue et sinueuse route que nous suivions depuis le meurtre de Maria.

Nous avions pris l'autoroute, puis la route 27, pour nous rendre à l'extrémité nord de Long Island. Et plus précisément à Montauk, un village dont j'avais vaguement entendu parler. Pour moi, ce n'était qu'un nom, mais selon Anthony Mullino, c'était ici que Michael Sullivan et sa famille étaient venus se mettre au vert pour échapper à leurs poursuivants. Ils étaient censés avoir emménagé aujourd'hui même.

Au bout de vingt minutes, après nous être égarés sur d'innombrables petites routes, nous trouvâmes enfin la maison. Sur un bout de pelouse, deux gamins s'amusaient à se lancer un ballon de foot un peu boursouflé. Des petits blonds qui faisaient vraiment irlandais et paraissaient en pleine forme physique, surtout le plus jeune. La présence d'enfants risquait toutefois de nous compliquer la tâche...

— Tu crois que c'est ici qu'il crèche ? s'inquiéta Sampson.

Il coupa le moteur. Une bonne centaine de mètres nous séparait de la maison. Mieux valait ne pas nous faire remarquer.

— D'après Mullino, il bouge beaucoup, mais en ce moment, il est là. L'âge des gosses correspond. Il y a un troisième gamin, l'aîné, Michael Jr.

Je scrutai l'allée, devant le garage.

— La voiture est immatriculée dans le Maryland.

— Ce n'est sans doute pas une coïncidence. C'est l'État où Sullivan habitait avec sa famille avant sa dernière cavale. Il n'était pas loin de Washington, ce qui explique les viols. Les pièces du puzzle commencent à se mettre en place.

— Les gosses ne nous ont pas encore repérés. Sullivan non plus, j'espère. Faisons en sorte que ça continue comme ça, John.

Il redémarra et gara la voiture deux rues plus haut. Nous sortîmes fusils à pompe et armes de poing du coffre avant de passer à travers bois, derrière une rangée de maisons modestes, mais avec vue sur l'océan.

À l'intérieur de la demeure des Sullivan, tout était éteint. Nous

n'avions vu personne. Ni Caitlin Sullivan, ni Michael Sullivan. S'ils étaient chez eux, ils devaient se tenir loin des fenêtres. Logique. Et nous savions, en outre, que Sullivan était bon tireur.

Je m'adossai contre un arbre, mon fusil sur les genoux, en me pelotonnant pour lutter contre le froid. Je gambergeais. Comment faire pour mettre Sullivan hors d'état de nuire sans blesser d'autres membres de la famille ? Était-ce seulement possible ? Au bout d'un moment, Maria revint au premier plan. Allais-je enfin élucider son meurtre ? Je n'avais aucune certitude, plutôt une sorte de prémonition. Ou n'était-ce qu'une manière de prendre mon désir pour une réalité ?

Je pris mon portefeuille et sortis une vieille photo de sa pochette en plastique. Jour après jour, Maria me manquait toujours autant. Pour moi, elle avait à tout jamais trente ans. Une vie gâchée...

N'était-ce pas elle, pourtant, qui m'avait conduit jusqu'ici ? Sinon, pourquoi Sampson et moi étions venus cueillir le Boucher seuls, sans renforts ?

Parce que, compte tenu du sort que nous lui réservions, nous ne voulions pas de témoins...

Le Boucher voyait rouge, et c'était généralement mauvais signe pour la démographie mondiale. En fait, sa colère montait de minute en minute, de seconde en seconde. La haine qu'il vouait à John Maggione atteignait des sommets.

Heureusement, il pouvait se distraire un peu. Le quartier n'était plus celui dont il se souvenait. Il ne l'aimait pas avant, il l'aimait encore moins aujourd'hui. L'esprit traversé de rares réminiscences, il suivit l'avenue P, puis tourna à gauche sur Bay Parkway.

Apparemment, c'était toujours ici que se trouvait le cœur commercial de Bensonhurst. Des blocs et des blocs d'immeubles de brique rouge, avec des magasins au rez-de-chaussée : des restaurants ritals, des boulangeries ritales, des épiceries ritales, du rital partout. Il y avait des choses qui, décidément, ne changeaient pas.

Il revoyait, par flashes, la boucherie de son père. Ce blanc immaculé, partout ; la chambre froide et sa porte émaillée, toute blanche elle aussi ; à l'intérieur, les quartiers de bœuf pendus aux crochets ; les ampoules sous grille le long du plafond ; et partout les couteaux, les hachoirs, les scies. Et son père, debout là, les mains sous le tablier, à attendre que son fils lui fasse une pipe...

Arrivé à la 81^e Rue, il prit à droite. Et elle était là. Pas la boucherie, non, mais quelque chose de bien mieux. La vengeance, un plat à déguster brûlant !

La Lincoln de Maggione, sur le parking, derrière le club. Plaque ACF3069. Oui, c'était bien la bagnole de Junior.

Erreur ?

Qui l'avait commise, cette erreur ? Ce connard de Junior était-il arrogant au point de croire qu'il pouvait aller et venir comme bon lui semblait ? Était-il possible que le Boucher ne lui fasse pas peur ? Ne lui inspire pas le respect, même maintenant ?

Ou lui avait-il tendu un piège ?

Un peu des deux, peut-être. Suffisance et tromperie, les deux emblèmes du monde dans lequel nous vivons.

Sullivan s'arrêta dans un Dunkin' Donuts à l'angle de New Utrecht et de la 86^e. Il commanda un café noir et un bagel au sésame

fade et bourratif. Ce genre de bouffe industrielle pouvait peut-être marcher dans l'Amérique profonde, mais un bagel loupé n'avait rien à foutre à Brooklyn. Installé à une table, Sullivan regardait les voitures se croiser sur Utrecht, feux allumés, et s'imaginait faire irruption au club, en tirant à tout va. Ce n'était pas dans ses intentions. Il ne s'agissait que d'un délicieux fantasme, aussi passager que violent.

Mais Sullivan avait une idée très précise de ce qu'il allait faire.

Le fils Maggione était désormais un homme mort, et pire encore, sans doute. Un grand sourire se dessina sur le visage de Sullivan, qui s'assura que personne ne le regardait. On aurait pu le prendre pour un fou.

Non, personne ne le regardait. Et il était vraiment fou. Décidément, le monde était bien fait.

Il but une autre gorgée de café. Il n'était pas si mauvais, chez Dunkin'. C'était les bagels qu'il valait mieux éviter.

Vingt minutes plus tard, il était en position. Chose amusante, il avait déjà fait le même genre d'opération commando quand il était gosse. Jimmy Hats, Tony Mullino et lui escaladaient une échelle de secours branlante sur la 78^e, puis traversaient en courant les toits goudronnés pour rejoindre un immeuble, juste à côté du club. En plein jour. Sans avoir peur.

Ils « descendaient » chez une fille que Tony connaissait. Elle s'appelait Annette Bucci. C'était une petite Italienne au sang chaud qui adorait faire plaisir à ses copains. Ils avaient treize, quatorze ans. Ils regardaient *Les Jours Heureux* et *Laverne & Shirley*, en crétins qu'ils étaient, fumaient des cigarettes et de l'herbe, vidaient les bouteilles de vodka du père et baisaient comme des malades. Pas besoin de capotes, puisque Annette leur avait expliqué qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfants. Ils avaient passé tous les trois un été d'enfer.

Cette fois-ci, de nuit, avec une lune presque pleine, c'était beaucoup plus facile. Et Sullivan n'était pas venu sauter Annette Bucci.

Non, il avait une affaire très importante à régler avec le fils Maggione, une affaire qui remontait sans doute au père Maggione, qui avait buté son copain Jimmy Hats.

Comment expliquer, sinon, la disparition de Jimmy ? L'heure était donc à la vengeance, une vengeance si délectable que le Boucher s'en léchait presque les babines. Il voyait déjà Maggione Jr en train de crever.

Si tout se passait comme prévu, cette nuit, on en parlerait pendant des années, à des kilomètres à la ronde.

Et il y aurait des photos, bien entendu !

Gonflé à bloc, il passa rapidement d'un toit à l'autre, en espérant que personne, aux derniers étages, ne l'entendrait et n'aurait la mauvaise idée de mettre le nez dehors ou d'appeler les flics. Et il atteignit enfin le vieil immeuble jouxtant celui qui abritait le repaire de Maggione.

Personne ne semblait avoir remarqué sa présence sur le toit. Il s'accroupit, reprit son souffle et attendit que les battements de son cœur s'apaisent. Sa colère, elle, ne faiblissait pas. À qui en voulait-il le plus, à Maggione ou à son père ? Quelle différence, finalement ?

Il s'interrogea. Avait-il des tendances suicidaires ? Selon lui, les fumeurs, les gens qui picolaient et qui roulaient trop vite et même tous ceux qui enfourchaient une moto devaient avoir envie de mourir. Que dire, alors, d'un type qui tuait son père et le donnait à manger aux poissons à Sheepshead Bay ? N'avait-il pas, au plus profond de lui, un instinct de mort ?

Pour John Maggione, c'était pareil. Une vie de crapule. Et il avait osé s'attaquer au Boucher. Maintenant, il allait lui arriver des bricoles.

Si tout se passait comme prévu.

Nous étions en planque. Nous attendions, en nous tournant les pouces, comme au bon vieux temps. Et cette fois-ci, cela nous parut moins pénible.

J'étais de plus en plus fébrile à la perspective d'affronter le Boucher pour enfin mettre un terme à sa carrière criminelle, mais quelque chose, pourtant, me tracassait.

Peut-être même savais-je ce qui n'allait pas : ce tueur n'avait encore jamais été capturé et à ma connaissance, personne n'avait ne serait-ce que failli l'arrêter. Qu'est-ce qui me poussait à croire que nous allions, nous, réussir ?

Parce que j'étais le Tueur de Dragons et que j'avais déjà terrassé d'autres tueurs ? Parce que j'étais l'ex-Tueur de Dragons ? Parce que la justice finissait toujours par triompher et que les tueurs, et notamment celui qui avait assassiné ma femme, étaient voués à finir au cimetière ou en prison ? Non, car la vie n'était pas juste et ça, je le savais depuis que Maria avait rendu son dernier soupir dans mes bras.

— Tu te dis qu'il ne va pas revenir ? me demanda Sampson. C'est à ça que tu penses, ma poule ? Tu te dis qu'il est de nouveau en cavale ? Qu'il a mis les voiles depuis longtemps ?

— Non, ce n'est pas vraiment ça. Moi, je pense qu'il va venir. Non, je ne sais pas trop ce qui me dérange, John. J'ai un peu l'impression... comment dire... qu'on nous a tendu un piège.

Sampson fit une horrible grimace.

— Un coup monté ? Par qui, et pourquoi ?

— Malheureusement, je suis incapable de répondre à ces deux pertinentes questions.

Pour l'instant, ce n'était qu'une curieuse impression, rien qu'une impression. Une de mes fameuses intuitions, souvent fondées, mais pas toujours.

Le soleil déclinait. Il commençait à faire plus froid. Du bois, nous apercevions le rivage, et j'observais deux surfcasters. Malgré leurs cuissardes en néoprène, je les trouvais bien téméraires. À cette époque de l'année, ils devaient pêcher le bar rayé. Ils portaient à la ceinture sacs à leurres et gaffes, et l'un d'eux avait fixé à sa casquette des Red Sox une lampe de mineur parfaitement incongrue. Il y avait

beaucoup de vent, mais quelqu'un m'avait expliqué, un jour, que plus ça soufflait, plus ça mordait.

Je me disais que Sampson et moi étions également des pêcheurs, à notre manière, nous qui cherchions à capturer des carnassiers invisibles, en eaux profondes. Et tandis que je contemplais les deux hommes tout à leur innocente passion, je vis l'un d'eux disparaître sous un rouleau et reprendre pied tant bien que mal en s'efforçant de conserver sa dignité. L'eau devait être sacrément froide.

Pourvu, me dis-je, que ce ne soit pas ce qui nous attend ce soir.

Nous planquions ici en dépit des règles, en dépit du bon sens.

Nous étions très vulnérables.

Et jamais nous n'avions eu affaire à un tueur aussi redoutable. Le Boucher était peut-être le meilleur de tous.

Rien de bien compliqué, les ingrédients de base d'un crime professionnel exécuté par un professionnel : un bidon d'essence à haut degré d'octane, du propane, un bâton de dynamite pour la mise à feu. La préparation était relativement simple. Mais est-ce que tout se déroulerait comme prévu ? C'était la question à un million de dollars, comme d'habitude.

Tout ça, pour le Boucher, ressemblait presque à une blague, comme celles que Tony Mullino, Jimmy Hats et lui auraient pu goupiller à la grande époque, histoire de se marrer un peu. Exploder la gueule d'un type avec un gros pétard. La vie, pour lui, avait souvent ressemblé à ça : des gags, des coups fumants, des actes de vengeance.

Voilà ce qui s'était passé avec son père, voilà comment il en était arrivé à tuer ce sale pervers. Il n'aimait pas trop y penser, alors il n'y pensait pas, il laissait ses souvenirs au placard. Mais un soir, à Brooklyn, dans un lointain passé, il avait découpé en petits morceaux Kevin Sullivan, le -vrai Boucher de Sligo, et l'avait jeté aux poissons dans la baie. Les rumeurs étaient fondées. Sur le bateau, avec lui, il y avait Jimmy Hats et Tony Mullino, les seuls gars auxquels il faisait confiance.

Ce soir, d'une certaine manière, ce n'était guère différent. Une fois de plus, il allait se venger. Assouvir la haine qu'il vouait au fils Maggione depuis plus de vingt ans.

Il descendit du toit par une échelle de secours et une fois sur le trottoir, entendit des exclamations venant du club. Diffusé sur la chaîne câblée ESPN, le match de foot opposant les Jets à Pittsburgh semblait accaparer tous les esprits par cette triste et froide soirée de dimanche. *Bollinger recule ! Bollinger reste à couvert !*

Le Boucher se fit la réflexion qu'il en allait de même pour lui. Il était parfaitement couvert pour le match qu'il disputait, il disposait de tout le temps nécessaire pour appliquer sa stratégie. Il détestait les connards du club, il les avait toujours détestés. Ils ne l'avaient jamais vraiment admis dans leur petite société, il était toujours resté devant la porte.

Il déposa sa bombe incendiaire contre le mur en bois du local, dans la ruelle perpendiculaire à la rue, et aperçut au loin deux soldats de Maggione postés près d'une Lincoln Escalade noire.

Il les voyait, mais eux ne pouvaient pas le voir dans la pénombre.

Il recula et s'abrita derrière une benne à ordures qui puait le poisson pourri.

Un avion d'American Airlines qui s'apprêtait à atterrir à LaGuardia déchira le ciel, juste au bon moment.

Le rugissement des réacteurs ne parvint toutefois pas à couvrir le fracas assourdissant de l'explosion, ni les cris et les vociférations des occupants du club en proie aux flammes.

La porte de derrière s'ouvrit violemment et Sullivan vit sortir Maggione, encadré par ses deux gardes du corps. Apparemment blessés, suffocants, ils couvraient leur patron comme des agents assurant la protection du président des États-Unis et le poussaient vers sa grosse Lincoln.

Sullivan émergea de sa cachette et les prit à revers.

— Hé, bande de crétins ! Vous êtes vraiment nuls.

Il fit feu à quatre reprises. Les deux gorilles s'effondrèrent côte à côte, morts avant d'avoir touché le sol. Des flammèches léchaient encore le blouson à carreaux de l'un d'eux.

Puis il se précipita vers Maggione Junior, dont le visage était couvert de coupures et de brûlures, et lui enfonça le canon de son arme dans la joue.

— Je me souviens de toi, Junior, quand t'étais tout gosse. Un petit con, coincé, pourri, gâté. Ça a pas changé, hein ? Monte dans la bagnole ou je te bute ici, sur place. Je te flanque une balle entre les deux yeux, et après je te les arrache et je te les fourre dans les oreilles. Monte avant que je m'énerve !

Et c'est alors qu'il lui fit voir son scalpel.

— Monte, ou je te fais goûter à ça.

New Utrecht Avenue, la 86^e... Sullivan connaissait bien ces rues de Brooklyn. Et il savourait pleinement le plaisir de se retrouver ici, dans cette belle berline, à jouer les chauffeurs du parrain de la mafia.

— Ça me fait tout drôle de revoir ce quartier, commenta-t-il. Qui a écrit qu'on ne pouvait jamais retourner chez soi ? Tu sais qui a écrit ça, Junior ? T'as déjà lu des bouquins ? T'aurais dû. Maintenant, c'est trop tard.

Il s'arrêta sur le parking du Dunkin' Donuts, sur la 86^e, et transféra Maggione dans sa Ford Taurus de location, qui était nulle mais qui avait l'avantage d'être discrète. Puis il menotta Junior.

— Tu fais quoi, là ? ricana Maggione tandis que l'acier des menottes de police lui mordait les poignets.

Sullivan s'interrogea sur le sens de la question de Junior. Faisait-il allusion au changement de voiture, à l'incendie du club, à ce qui l'attendait dans la demi-heure ? À quoi, au juste ?

— C'est toi qui m'as cherché, tu t'en souviens ? C'est toi qui as commencé. Et tu sais quoi, je suis là pour mettre le mot « fin ». J'aurais dû le faire quand on était gosses.

Ils quittèrent le parking. Le parrain, écarlate, semblait au bord de l'infarctus.

— Tu es cinglé ! Tu es complètement malade !

Sullivan faillit stopper net au beau milieu de la rue.

C'était Junior qui se permettait de gueuler et de l'insulter, comme ça, comme s'il était son employé ?

— Eh, on ne va pas commencer à discuter de ma santé mentale. Je suis un tueur à gages, je suis donc censé être un peu cinglé, non ? Pour l'instant, j'ai déjà tué cinquante-huit personnes.

— Tu découpes les gens en petits morceaux, couina Maggione. Tu es un fou incontrôlable. Tu as tué un de mes amis. Tu te rappelles ?

— Je remplis toujours mes contrats, et dans les délais. Je suis peut-être un peu trop pro au goût de certains. Mais tu parlais de découper des gens en petits morceaux... Ça me donne une idée.

— De quoi tu parles ? T'es pas fou à point-là. Personne n'est

fou à ce point-là.

Le raisonnement de Maggione, ou plutôt son manque de raisonnement, stupéfiait Sullivan. Ce type n'en était pas moins un tueur, sans états d'âme, et il lui fallait rester prudent. Ne pas commettre d'erreur, surtout maintenant...

— Pour que tout soit bien clair, fit Sullivan, nous allons nous rendre sur un quai de l'Hudson, un endroit que je connais. Une fois là-bas, je vais prendre quelques photos artistiques à l'intention de tous tes copains mafieux. J'espère qu'ils comprendront, après ça, qu'ils ont intérêt à nous foutre la paix, à moi et à ma famille. (Puis il posa un doigt sur ses lèvres.) Maintenant, ne dis plus un mot. Je commence presque à avoir pitié de toi, Junior, et je n'ai pas envie d'être dans cet état d'esprit.

— Ton état d'esprit, je m'en tape..., lâcha Maggione avant de pousser un gémissement pathétique.

Sullivan venait de lui enfoncer dans le ventre la lame d'un couteau à cran d'arrêt.

Il la retira lentement et lui chuchota d'une voix étrange :

— Ce n'est qu'un début. Il faut que je m'échauffe. Et le Boucher esquissa une courbette.

— Eh oui, je suis fou à ce point-là.

Nous avions fini par nous réfugier dans la voiture en attendant que le Boucher pointe son nez, et nous comptions désormais les minutes. Il allait rentrer chez lui tôt ou tard, forcément, mais nous n'en pouvions plus. Nous étions crevés, nous grelottions de froid et pour tout dire, nous étions déçus.

Vers 19 h 30, un livreur de pizza Papa John fit son apparition, mais pas de Sullivan, pas de Boucher en vue. Ni relève, ni pizzas pour nous.

— Si on se trouvait un sujet de discussion ? proposa Sampson. Histoire d'oublier la faim et le froid.

— Moi, pendant que je me gelais les fesses à attendre, je me suis remis à penser à Maria, lui dis-je.

Le livreur, un type aux cheveux longs, arriva et repartit. Une idée me traversa l'esprit : et si Sullivan s'était servi de lui pour faire passer un message à sa femme ?

Maintenant, de toute manière, il était trop tard pour agir.

— Ça ne m'étonne pas, ma poule, fit Sampson.

— Avec tout ce qui s'est passé ces deux derniers mois, beaucoup de souvenirs sont remontés à la surface. Je pensais avoir suffisamment fait mon deuil, mais je me suis peut-être trompé. C'est ce qu'a tendance à penser le psy que je suis, en tout cas.

— Tu avais deux bébés sur les bras, à l'époque. Tu étais peut-être trop débordé pour faire correctement ton deuil. Quand je passais te voir, certains soirs, j'avais l'impression que tu ne dormais jamais. Tu t'immergeais dans tes enquêtes tout en essayant d'être un bon papa. Tu te souviens de ta paralysie de Bell ?

— Ah, maintenant que tu m'en parles...

Au lendemain de la mort de Maria, j'avais souffert d'une curieuse paralysie faciale. À Johns Hopkins, un neurologue m'avait expliqué qu'elle pouvait disparaître d'elle-même très vite, ou persister des années. En fait, ce handicap s'était estompé au bout d'un peu plus de deux semaines, mais j'avais eu le temps de constater ses effets positifs. Ma gueule de travers semblait en effet terroriser les suspects que j'interrogeais.

— Tu n'avais qu'une idée en tête, Alex : retrouver l'assassin de

Maria. Et puis, tes obsessions se sont étendues à d'autres affaires de meurtres. C'est à ce moment-là, à mon avis, que tu es devenu un enquêteur hors pair. Tu t'es donné à fond, et c'est ce qui a fait de toi le Tueur de Dragons.

J'avais le sentiment d'être au confessionnal. Le père John Sampson m'écoutait. Rien de nouveau sous le soleil.

— Si je voulais éviter de penser tout le temps à elle, il fallait que je me plonge dans quelque chose d'autre. Il y avait les enfants, et il y avait le boulot.

— As-tu suffisamment fait ton deuil, Alex ? C'est fini, maintenant ? Presque fini ?

— Sincèrement, John, je ne sais pas. C'est la question que je suis en train de me poser.

— Et si on ne réussit pas à coincer Sullivan ce coup-ci ? S'il nous échappe ? Il est peut-être déjà loin.

— Je crois que, de toute façon, ça va aller. Maria est partie depuis longtemps. (Je m'interrompis, pris une profonde inspiration.) Je pense que ce n'était pas de ma faute. Quand elle a été abattue, je n'aurais rien pu faire de plus.

— Ah...

— Ah...

— Mais tu n'en es pas entièrement sûr. Tu n'es toujours pas totalement convaincu.

— Pas à cent pour cent. (Et j'ajoutai en riant :) Sauf si on se fait Sullivan ce soir. Sauf si je lui mets une balle dans le crâne. Là, on sera quittes.

— C'est pour ça qu'on est là, ma poule ? Pour lui mettre une balle dans le crâne ?

Quelqu'un frappa à la vitre de la voiture, et j'eus tout juste le temps de sortir mon arme.

— Qu'est-ce qu'il fout ici, ce con ? s'écria Sampson.

Je tombais des nues. Tony Mullino était là, près de la voiture, de mon côté. Que faisait-il à Montauk ?

Je baissai lentement ma vitre.

— J'aurais pu être Sully, dit-il, la tête penchée sur le côté. Vous seriez tous les deux morts.

— Non, toi, tu serais mort, rétorqua Sampson. Tu permets que je te tutoie, hein ? (Un sourire narquois apparut sur son visage tandis qu'il exhibait son Glock.) Je t'ai vu arriver par-dérrière il y a deux minutes. Alex aussi.

Moi, je ne l'avais pas vu, mais j'étais rassuré de savoir que Sampson me couvrait, comme toujours. Ma concentration avait peut-être commencé à fléchir. Il suffisait parfois d'un moment d'inattention pour être blessé, ou pire...

Mullino se frottait vigoureusement les mains.

— Il fait vachement froid, ce soir. (Il attendit, puis :) Je disais : c'est dingue ce qu'on se les gèle, dehors.

— Monte, lui dis-je.

— Tu promets de ne pas nous tirer dans le dos ? fit Sampson.

Mullino leva les mains, l'air perplexe ou inquiet. Avec lui, parfois, on ne savait pas trop.

— Eh, les mecs, je suis même pas armé. J'ai jamais eu d'arme sur moi.

— Peut-être que tu devrais, ironisa Sampson, vu les copains que tu te trimballes. Penses-y, camarade.

— D'accord, camarade, répondit Mullino avec un ricanement acide qui me fit m'interroger sur sa véritable personnalité.

Il ouvrit la portière et se glissa à l'arrière. J'attendais toujours la réponse à mes questions : pourquoi était-il venu ici et que voulait-il ?

— Il ne va pas venir, c'est ça ? lui dis-je.

— Non, il va pas venir. Il serait jamais venu, de toute façon.

— Tu l'as prévenu ?

J'observais Mullino dans le rétroviseur. Il paraissait extrêmement nerveux, mal à l'aise. Quelque chose ne tournait pas rond.

— J'ai pas eu besoin de le prévenir. Sully compte que sur lui-même, il se débrouille très bien tout seul.

Sa voix s'était réduite à un murmure.

— Je n'en doute pas.

— Que s'est-il passé, Anthony ? demanda Sampson. Où est passé ton copain ? Pourquoi es-tu venu ?

Quand Mullino répondit, on eût dit que sa voix provenait du fin fond de l'océan. J'avais du mal à comprendre ce qu'il disait.

Sampson aussi. Il se retourna.

— Il faut que tu parles plus fort. *Tu m'entends ?* Tu saisis le truc ? Tu dois monter le son.

— Il a tué John Maggione, ce soir, déclara Mullino. Il l'a enlevé et il l'a découpé. C'était prévu depuis longtemps.

Le silence se fit dans la voiture. J'étais abasourdi. Nous avions bel et bien été piégés.

— Comment l'as-tu su ? finis-je par demander.

— Je suis du quartier. À Brooklyn, des fois, c'est un peu comme dans une petite ville. Ça a toujours été comme ça. En plus Sully m'a appelé après. Il voulait tout me raconter.

Sampson le dévisagea.

— Donc Sullivan ne viendra pas récupérer sa petite famille. Il n'a pas peur pour sa femme et ses gosses ?

Moi, j'avais toujours l'œil dans le rétro et je devinais presque ce que Mullino allait répondre.

— C'est pas sa famille. Il ne les connaît même pas.

— Qui occupe cette maison, alors ?

— Je ne sais pas. Une famille qui ressemble à celle de Sully, et qui a été choisie pour cette raison-là.

— Tu travailles pour Sullivan ? demandai-je.

— Non, mais il a toujours été mon ami, un de mes meilleurs amis. À l'école, c'est moi qui avais peur de me faire taper dans la gueule, pas lui. Sully m'a toujours protégé. Alors je lui ai rendu service, et je suis prêt à le refaire. D'ailleurs, je l'ai même aidé à tuer son cinglé de père.

— Pourquoi es-tu venu ici ?

— Facile. C'est lui qui me l'a demandé.

— Pour quelle raison ?

— Faudra que vous lui posiez vous-même la question. Peut-être parce qu'il aime bien saluer le public après une belle représentation. C'est son genre, vous savez. Mieux vaut pas être là pour le voir.

— Je l'ai déjà vu faire, dis-je.

Mullino ouvrit la portière, prit congé d'un signe de tête et disparut dans la nuit.

Comme le Boucher.

Qui a dit : « La vie, c'est ce qui se passe quand on est en train de prévoir autre chose » ? Je ne sais plus.

Je repris le premier avion pour Washington. J'avais envie de voir mes gosses, je ne voulais pas laisser Nana Mama trop longtemps seule, et j'avais des consultations le lendemain. Mes patients avaient besoin de moi. Nana répète à qui veut l'entendre que j'ai besoin d'aider les autres, que c'est vital pour moi, et que c'est aussi ma malédiction. Sans doute a-t-elle raison.

Je revoyais le visage de Michael Sullivan, sa petite révérence. Savoir ce tordu en liberté me rendait malade. Selon le FBI, la mafia avait mis sa tête à prix. Un million de dollars, et autant pour la famille. Fournissait-il des renseignements aux fédéraux ou à la police en échange d'une certaine protection ? Il m'était impossible de me défaire de ce doute, mais peut-être ne connaîtrais-je jamais la vérité.

Quelques jours après le rendez-vous manqué avec Sullivan, un soir de semaine, je m'assis au piano, sur la véranda, et jouai du rock and roll pour Jannie et Damon. Et vers 11 heures, à la fin de ce concert improvisé, je me mis à leur parler de leur mère. Le moment était venu.

Pourquoi eus-je besoin de passer aux aveux ce soir-là plutôt qu'un autre, je l'ignore, mais je voulais que mes enfants en sachent plus sur Maria.

Peut-être voulais-je les aider à faire le deuil de leur mère, ce dont j'étais incapable. Je ne leur avais jamais menti au sujet de Maria, mais je ne leur avais pas tout dit non plus, et... en fait, si, je leur avais menti. Je leur avais dit que je n'étais pas avec Maria au moment des coups de feu, mais qu'elle vivait encore à mon arrivée à l'hôpital et que nous avions eu le temps d'échanger quelques mots. Je ne voulais pas leur donner certains détails, restés pour toujours gravés dans ma mémoire, de peur qu'eux-mêmes ne les oublient jamais : l'écho des détonations, le petit hoquet de Maria quand la première balle l'avait touchée, son corps soudain inerte me glissant littéralement des bras. Et puis, le plus horrible, quand j'avais vu tout ce sang jaillissant de sa poitrine, quand j'avais compris que ses blessures étaient fatales. Plus de dix années s'étaient écoulées depuis, mais je revoyais régulièrement la scène avec une netteté parfaite, comme si j'émergeais d'un cauchemar.

— Je pense beaucoup à votre maman, ces temps-ci, leur dis-je. Je pense énormément à elle, mais vous le savez déjà, je suppose.

Les enfants s'étaient rapprochés, sentant que la discussion prenait un tour inhabituel.

— C'était quelqu'un de formidable à bien des égards. À bien des égards, Damon et Jannie. Elle avait le regard vif, toujours franc. Elle savait écouter. C'est souvent à ça qu'on reconnaît les gens bien. Enfin, je crois. Elle adorait sourire et, si possible, faire sourire les autres. Elle disait toujours : « Tiens, voilà une tasse de tristesse, et voilà une tasse de joie. Laquelle tu préfères ? » Elle, elle choisissait presque chaque fois la tasse de joie.

— Presque chaque fois ? s'étonna Jannie.

— Presque chaque fois. Réfléchis un peu, Janelle, toi qui es une fille intelligente. Elle m'a choisi, non ? Elle aurait pu avoir plein de gars hyper mignons, et elle a choisi un ours renfrogné comme moi.

Les enfants échangèrent un sourire, puis Damon me demanda :

— Papa, c'est parce que celui qui l'a tuée est revenu ? C'est pour ça qu'on parle de maman maintenant ?

— En partie, mon grand, en partie. En fait, je me suis rendu compte, il n'y a pas longtemps, que j'avais encore des choses à régler avec elle. Et avec vous deux. Voilà pourquoi on en parle maintenant, d'accord ?

Damon et Janelle m'écoutèrent parler longuement, et à la fin, je finis par m'étrangler, les larmes aux yeux. C'était la première fois, je crois, qu'ils me voyaient pleurer Maria.

— J'aimais tellement votre mère. Je l'aimais comme si elle faisait physiquement partie de moi. Et je crois que je l'aime toujours. Je sais que je l'aime toujours.

— À cause de nous ? demanda Damon. C'est un peu de notre faute, hein ?

— Que veux-tu dire, mon chéri ? Je ne suis pas certain de te suivre.

— On te fait penser à elle, non ? On te fait penser à maman tous les jours. Tous les matins, quand tu nous vois, tu te souviens qu'elle est plus là. C'est ça, hein ?

Je secouai la tête.

— Il y a peut-être un peu de vrai là-dedans, mais quand vous me faites penser à elle, ça me fait du bien. Que du bien, je vous assure.

Ils attendirent que je poursuive, sans me quitter des yeux, comme si je risquais de prendre brusquement la fuite.

— Il y a beaucoup de changements chez nous, en ce moment, repris-je. Ali est là. Nana vieillit. J'ai repris mes consultations.

— Et t'aimes ça, papa ? voulut savoir Damon. Je veux dire, être psy ?

— Oui, pour l'instant.

— Pour l'instant, répéta Jannie. C'est bien toi, ça, papa.

J'aurais pu relever le sarcasme de Jannie, histoire de me faire plaindre et de récolter quelques mots encourageants, mais je me contentai d'un petit rire. Je n'avais rien contre les compliments, mais ce n'était pas l'heure. Je pensais à l'autobiographie de Bill Clinton, que j'avais lue récemment. Tout en confessant le mal qu'il avait fait à son épouse et à sa fille, l'ex-président ne pouvait s'empêcher de réclamer aussi le pardon, et même le soutien du lecteur. C'était plus fort que lui, parce qu'il a peut-être un formidable besoin d'amour. Ce qui peut expliquer son empathie et sa compassion.

Et vint le moment le plus difficile : révéler à Jannie et Damon ce qui était arrivé à Maria. Leur dire la vérité, ma vérité, en leur donnant presque tous les détails sur le meurtre de Maria. Leur dire

que j'avais tout vu, que j'étais avec elle quand elle était morte, que j'avais recueilli ses derniers mots et son dernier soupir.

Quand ce fut fini, quand il devint impossible de parler davantage, Jannie murmura :

— Regarde le fleuve, papa, regarde-le couler. Le fleuve, c'est la vérité.

C'était le mantra que je répétais aux enfants quand ils étaient petits et que Maria n'était pas là. Nous allions nous promener au bord de l'Anacostia ou du Potomac, et je leur demandais de contempler l'eau en leur disant : « Regardez le fleuve... le fleuve, c'est la vérité. » Ou du moins, ce qui s'en approche le plus.

Je me sentais étonnamment émotif et fragile, ces derniers temps. Autrement dit, vivant.

Une bonne et une mauvaise chose à la fois.

Presque tous les matins, je prenais mon petit déjeuner avec Nana vers 5 h 30, je faisais mon jogging jusqu'au cabinet, je me changeais et à 6 h 30, ma porte était déjà ouverte.

Kim Stafford était ma première patiente le lundi et le jeudi. J'avais toujours du mal à ne pas m'impliquer personnellement. Peut-être étais-je resté trop longtemps sans exercer. D'un autre côté, je reprochais à certains de mes confrères d'être trop cliniques, trop réservés, trop distants. Comment un patient, un être humain, devait-il interpréter ce comportement ? *Oui, d'accord, j'ai autant d'affect qu'un navet, mais c'est normal, je suis psy.*

Moi, j'avais besoin de faire les choses à ma manière, avec une certaine chaleur, en laissant les sentiments et la compassion l'emporter sur l'empathie. J'avais besoin d'enfreindre les règles, de m'éloigner de l'orthodoxie. Ma rencontre musclée avec Jason Temple illustrait parfaitement cet état d'esprit. Pour moi, c'était ça, être pro.

N'ayant plus d'autre rendez-vous avant midi, je donnai un coup de fil à Monnie Donnelley, à Quantico, pour voir où en étaient ses recherches. Je lui avais en effet soumis une hypothèse, à propos du Boucher. J'avais à peine dit bonjour qu'elle m'interrompait déjà :

— J'ai quelque chose pour vous, Alex. Je crois que ça va vous plaire. Ça renforce votre théorie, en tout cas.

Monnie m'expliqua qu'à l'aide de mes notes, elle avait réussi à obtenir des renseignements sur la femme de Sullivan, par l'intermédiaire d'un soldat de la mafia qui vivait actuellement à Myrtle Beach, Caroline du Sud, dans le cadre du programme de protection des témoins.

— J'ai suivi la piste que vous aviez imaginée, et vous avez mis dans le mille. Je suis tombée sur un type qui était au mariage de Sullivan où, vous vous en doutez, il n'y avait pas grand monde. Anthony Mullino, le vieux copain de Brooklyn dont vous m'aviez parlé, était là. Apparemment, Sullivan tenait à ce que très peu de gens connaissent sa vie privée. Il n'a même pas invité sa mère, et son père est mort, comme vous le savez.

— Oui, tué par son propre fils, aidé de quelques amis. Qu'avez-vous découvert sur la femme de Sullivan ?

— Des choses intéressantes, mais plutôt inattendues. Elle est de Coïts Neck, dans le New Jersey. Avant de rencontrer Sullivan, elle était institutrice en maternelle. Étonnant, non ? D'après Salvatore Pistelli, le type protégé par le FBI, c'est une fille adorable. Sullivan cherchait une bonne maman pour ses enfants. Vous ne trouvez pas ça touchant, Alex ? Notre tueur à gages psychopathe a un point faible. Sa femme s'appelle Caitlin Haney, et la famille de sa femme vit toujours à Coïts Neck.

Le jour même, nous mettions sur écoute le téléphone des parents de Caitlin Sullivan, celui de sa sœur vivant à Toms River, New Jersey, et celui de son frère, dentiste à Ridgewood.

Je reprenais espoir. Peut-être réussirions-nous, finalement, à boucler cette enquête et à mettre le Boucher hors d'état de nuire.

Peut-être aurais-je l'occasion de le revoir pour le saluer à mon tour.

Michael Sullivan se faisait appeler Michael Morrissey depuis qu'il vivait dans le Massachusetts. C'était le nom d'une petite frappe qu'il avait plus ou moins écartelée au début de sa carrière de tueur. Caitlin et les enfants avaient adopté ce nouveau nom de famille, mais conservé leurs prénoms d'origine. Ils avaient appris leur histoire par cœur : ils arrivaient de Dublin, où ils venaient de passer plusieurs années, leur père étant consultant auprès de plusieurs sociétés irlandaises travaillant avec les États-Unis.

Aujourd'hui, le Boucher « consultait » à Boston.

Ce n'était pas totalement faux, puisqu'il venait de décrocher une mission par l'intermédiaire d'un vieux contact de South Boston. Un contrat, un type à abattre.

Ce matin-là, il quitta la maison surplombant les eaux de la Hoosic à 9 heures, une heure très civilisée, et prit la direction de l'autoroute. Dans le coffre de sa Lexus flambant neuve, il y avait tous ses instruments de travail. Des armes, une scie de boucher, un pistolet à clous.

Pendant la première partie du trajet, au lieu d'écouter de la musique, il se laissa aller à égrener quelques souvenirs. Il pensait souvent, ces temps-ci, à ses premiers meurtres. Son vieux, bien sûr ; deux, trois boulots pour Maggione père, et Francis X. Conlay, un prêtre catholique. Le père Frank abusait de certains de ses jeunes paroissiens depuis des années. La rumeur avait fait le tour du quartier. Des histoires circulaient, agrémentées de détails particulièrement scabreux. Et Sullivan avait du mal à comprendre la passivité de certains parents, pourtant au courant des agissements du prêtre.

Alors qu'il avait dix-neuf ans et travaillait déjà pour Maggione, il avait aperçu le bon père sur les quais. Conlay avait un petit bateau hors-bord pour aller à la pêche. Il lui arrivait d'emmener un enfant de chœur, l'après-midi. Un petit cadeau, en guise de récompense...

En ce beau jour de printemps, le bon père était descendu sur les quais pour préparer son bateau avant le début de la saison. Il s'affairait sur son moteur quand Sullivan et Jimmy Hats étaient montés à bord.

— Bonjour, père Frankie, lui avait lancé Jimmy, avec un grand sourire narquois. Et si on allait faire une petite balade, aujourd'hui ?

Pêcher un peu ?

Quand le prêtre avait reconnu les deux jeunes voyous, son visage s'était assombri.

— Je ne crois pas, les enfants. Le bateau n'est pas encore prêt, il faut que je l'astique.

— *Faut que je l'astique*, avait répété Hats, hilare. Elle est bonne, celle-là.

Sullivan s'était avancé.

— Si, il est prêt, *mon père*. On va faire une croisière, comme dans la chanson de Frankie Ford. Vous vous souvenez ? On part en croisière, rien que nous trois.

Ils avaient quitté le bassin et plus personne n'avait jamais revu le père Frank, plus personne n'avait jamais eu de ses nouvelles. « Que son âme immortelle repose en enfer », avait gloussé Jimmy Hats, au retour.

Et ce matin-là, sur la route de son nouveau job, Sullivan se remémora le vieux succès de Frankie Ford, ainsi que les pathétiques suppliques du prêtre l'implorant de le laisser en vie, puis de l'achever lorsqu'il avait commencé à le tailler en morceaux pour le jeter aux requins. Mais il se souvint surtout s'être posé des questions : en tuant le père Frank, avait-il fait une bonne action ? Était-il capable de faire une bonne action ?

Était-il capable de faire quelque chose de bien ?

Ou est-ce que sa vie n'était vouée qu'au mal ?

Arrivé à Stockbridge, à la limite de l'État de New York, il se servit du GPS pour trouver l'adresse. Il était prêt à faire de son mieux pour renouer avec le pire, pour redevenir le Bouclier, pour gagner sa journée.

Au diable les bonnes actions et les nobles pensées. Pour ce que ça prouvait... Il localisa la maison, qui faisait très campagne, et ne manquait pas de charme à son goût. Au bord d'un étang, au milieu d'un immense domaine planté d'érables, d'aulnes et de pins. Une Porsche Targa noire trônait dans l'allée, telle une sculpture moderne.

Le Boucher avait été informé qu'une femme de quarante et un ans, Melinda Steiner, occupait la villa. Elle était censée conduire un cabriolet Mercedes rouge. À qui appartenait la Porsche noire ?

Sullivan se gara derrière un bosquet de pins, non loin de la route, et passa une vingtaine de minutes à observer les lieux. Il remarqua notamment que la porte du garage était fermée, et se fit la réflexion qu'il y avait peut-être une belle et nerveuse Mercedes rouge à l'intérieur.

Qui, donc, conduisait la Porsche ?

Toujours dissimulé derrière les grosses branches, il scruta lentement, à l'aide d'une paire de jumelles allemandes, les fenêtres côté est et côté sud.

La cuisine semblait déserte. Pas de lumière, pas de mouvements.

Même chose pour le séjour.

Et il y avait pourtant quelqu'un dans la maison, forcément...

Il finit par les repérer dans une chambre d'angle, au premier étage. Sans doute la suite parentale.

Melinda Steiner, Mel pour les intimes, s'y trouvait.

En compagnie d'un homme d'une petite quarantaine d'années, un blond. Le propriétaire de la Porsche, selon toute vraisemblance.

Les possibilités d'erreur sont beaucoup trop nombreuses, songea Sullivan.

Il se dit également que le montant de sa prestation, fixé à 75 000 dollars, venait de doubler. Il ne faisait jamais deux clients pour le

prix d'un.

Le Boucher se dirigea donc vers la villa, tenant d'une main son arme et de l'autre sa boîte à outils. Ah, quel beau boulot, quelle belle journée, quelle belle vie...

En s'approchant de la maison, Michael Sullivan se fit la réflexion que, décidément, se savoir bon artisan était une satisfaction des plus délicieuses.

La propriété devait couvrir près de deux hectares de bois et de prés. Derrière la maison, il distinguait un court de tennis. On aurait dit de la terre battue, mais en vert. C'était peut-être du Har-Tru, une surface très à la mode dans le Maryland.

Sullivan n'en restait pas moins concentré. Il avait une tâche à accomplir. Une double tâche.

Tuer une femme du nom de Melinda Steiner. Et tuer son amant, puisque celui-ci était devenu gênant.

Ne pas se faire tuer.

Ne pas commettre d'erreur.

Il ouvrit lentement la porte d'entrée, une lourde porte de bois qui n'était même pas fermée à clé. Une habitude, chez les gens de la campagne. Une erreur. Et Sullivan était prêt à parier qu'une fois à l'étage, il ne rencontrerait guère de résistance.

Mais on ne sait jamais, mon petit Mickey. Attention au laisser-aller et à l'excès de confiance. Reste vigilant.

Il avait encore en mémoire le fiasco de Venise, qui avait failli lui coûter la vie. La Cosa Nostra devait le chercher partout, et un jour elle le trouverait.

Pourquoi pas aujourd'hui ? Pourquoi pas ici ?

Son contact pour cette mission était un vieil ami, mais la mafia pouvait très bien l'avoir utilisé pour le piéger, lui.

Non, il ne le pensait pas.

Pas aujourd'hui.

S'il s'agissait d'un guet-apens, ils auraient fermé la porte d'entrée à clé, par souci de véracité.

Le comportement du couple qu'il avait observé de loin lui semblait parfaitement naturel et spontané, et Sullivan voyait mal qui – à part lui-même, peut-être – aurait pu monter un traquenard aussi pervers. La partie de jambes en l'air qui se déroulait à l'étage n'avait manifestement rien d'une mise en scène.

Dans l'escalier, les doux échos de cet accouplement furieux dérivaienť déjà jusqu'à lui. Les ressorts qui grinçaient, la tête de lit cognant contre le mur.

Évidemment, ce pouvait être un enregistrement.

Mais le Boucher n'en croyait rien. Son instinct était des plus fiables. Il lui avait permis de rester en vie jusqu'à ce jour, tout en entraînant dans la tombe un nombre non négligeable de personnes.

Il parvint au premier étage, le cœur palpitant. Les gémissements et les bruits de literie s'amplifiaient. Il esquissa un sourire.

Un souvenir incongru venait de lui venir à l'esprit. C'était une scène du film *Sideways*, qui l'avait fait exploser de rire. L'un des deux personnages principaux, le petit alcool, devait récupérer le portefeuille de son comparse, et pour cela s'introduire dans une chambre où un couple de loquedus bien en chair était en train de baiser comme des porcs en rut. Une scène géniale, hilarante, totalement inattendue. Le Boucher pourrait sans doute en dire autant des quelques instants qu'il s'apprêtait à vivre.

Parvenu au bout du couloir, il pointa donc la tête dans la chambre et se dit : surprise, vous êtes morts !

Les deux tourtereaux étaient en excellente forme physique. Le teint halé, les fesses bien fermes et musclées. Plutôt sexy, ensemble. Ils souriaient.

Ils avaient l'air de s'apprécier, ce qui leur donnait la pêche. Peut-être étaient-ils amoureux. De toute évidence, ils adoraient baiser ensemble. Ça y allait de bon cœur, ça transpirait bien. Le blond tringlait Melinda jusqu'à la garde, et Melinda, apparemment, aimait beaucoup. Sullivan trouva le spectacle assez bandant. Melinda avait gardé ses grandes chaussettes blanches, ce qui l'excitait beaucoup. Pour qui faisait-elle ça ? Pour lui, ou pour elle ?

Il se rinça l'œil un peu plus d'une minute, puis s'éclaircit la gorge. « Hum, hum, il serait temps de ramener l'ordre dans ce lupanar. »

Les accouplés se séparèrent dans un sursaut, ce qui n'était pas un mince exploit, compte tenu de l'enchevêtrement des deux corps.

— Bravo ! s'écria le Boucher, la mine réjouie comme s'il était venu les interroger dans le cadre d'une enquête sur les liaisons extraconjugales. Vous, au moins, vous vous donnez à fond. Respect !

Il les aimait bien, en fait. Surtout Mel. Pour son âge, elle était vraiment canon. Un beau corps, un joli visage. Un si joli visage...

Ce qui lui plaisait aussi, chez elle, c'était son attitude. Elle n'avait pas cherché à se couvrir et elle le fixait des yeux, du style : qu'est-ce que vous foutez ici ? Je suis chez moi, je baise avec qui je

veux. Je ne sais pas qui vous êtes, mais ça ne vous regarde pas, tirez-vous !

— Vous êtes Melinda Steiner, c'est bien ça ?

Il pointait son arme sur elle, mais pas de façon menaçante. À quoi bon les terroriser davantage ? Il n'avait aucun ressentiment à leur égard. Ils ne faisaient pas partie de la mafia, ils n'avaient pas tiré sur lui ni sur sa famille.

— Oui, je suis Melinda Steiner. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Le ton était combatif, certes, mais pas totalement désagréable. Après tout, c'était sa maison et elle avait bien le droit de savoir ce qu'il faisait là.

Il avança de quelques pas et...

Pop ! Pop !

Une balle dans la gorge, une autre dans le front, le blond glissa du lit et s'affala sur le tapis indien. Encore un qui avait entretenu sa forme en espérant vivre plus longtemps, pour rien...

Les deux mains sur la bouche, Melinda hoqueta : « Oh, mon Dieu ! »

Mais elle n'alla pas jusqu'à pousser des hurlements, ce qui signifiait que tout ça se limitait essentiellement à une histoire de cul. Ils faisaient l'amour, mais ils n'étaient pas amoureux, loin de là. En regardant plus attentivement le visage de Melinda, Sullivan se dit même qu'elle ne l'aimait pas tant que ça, son blondinet.

— C'est bien, Melinda. Vous ne perdez pas le nord. Il n'a rien senti. Il n'a pas eu mal, je vous le promets.

— C'était mon architecte, bredouilla-t-elle avant d'ajouter : Je ne sais même pas pourquoi je vous dis ça.

— Vous êtes nerveuse. Normal. Vous avez sûrement compris que je suis venu vous tuer, vous, pas votre ex-amant.

Il se tenait à un mètre d'elle, l'arme toujours pointée sur la région du cœur, mais elle n'en perdait pas pour autant ses moyens. Impressionnant, songea Sullivan. C'était son genre de fille. Peut-être était-ce elle qui aurait dû diriger la mafia. Peut-être qu'il allait la proposer pour le job.

Oui, elle lui plaisait bien, et il se fit aussitôt la réflexion que son mari, en fait, ne lui plaisait pas beaucoup. Il s'assit sur le lit, sans cesser de braquer son arme sur elle. Ou plutôt, sur son sein gauche.

— Mel, je vais tout vous dire. Votre mari m'a envoyé ici pour que je vous tue. Il m'a payé 75 000 dollars. Bon, là, j'improvise un peu, mais disposez-vous de ressources propres ? Nous pourrions peut-

être trouver un arrangement. Est-ce envisageable ?

— Oui, répondit-elle laconiquement. Quelques minutes plus tard, ils tombaient d'accord, et Sullivan vit le montant de sa prestation quadrupler. Décidément, dans ce monde, les cinglées pullulaient. Fallait pas s'étonner si *Desperate Housewives* faisait un carton.

Sampson et moi n'avions pas mis les pieds dans le Massachusetts depuis des années, depuis l'époque du Chat et la Souris. C'était le nom de code d'une enquête qui nous avait lancés sur les traces d'un tueur psychopathe surnommé M. Smith. Jamais nous n'avions eu affaire à un pervers aussi rusé. Ce type avait failli avoir ma peau. La route des Berkshires nous évoquait donc des souvenirs mitigés.

Nous fîmes une halte à Irvington, dans l'État de New York, le temps d'un dîner proprement extraordinaire, en toute décontraction, au Red Hat, le restaurant de mon cousin Jimmy Parker. Un régal. Cet intermède gourmand mis à part, notre déplacement était des plus sérieux. Nous étions partis seuls, sans renforts, et je ne savais toujours pas ce que je ferais si je tombais sur le Boucher. À supposer que nous le trouvions, qu'il n'ait pas déjà pris la fuite.

Nous avons écouté de vieux morceaux de Lauryn Hill et Erykah Badu, sans trop parler de Michael Sullivan, jusqu'à la frontière entre le Connecticut et le Massachusetts. Et là, je décidai enfin de briser la glace.

— Qu'est-ce qu'on fout ici, John ?

— On poursuit un méchant, comme d'habitude. Rien de nouveau, que je sache. Le type est un assassin et un violeur. Toi, tu es le Tueur de Dragons et moi, je t'accompagne.

— Rien que toi et moi, hein ? On ne prévient pas la police locale, on laisse le FBI hors du coup ? Tu sais qu'on vient de changer d'État ?

Sampson acquiesça.

— Disons que cette fois, c'est perso. Je me trompe ? De toute manière, ce type mérite de mourir, et c'est sans doute ce qui va se passer.

— D'accord, c'est perso. Plus perso que jamais. Il y a déjà un moment que ça bouillonne. Il faut que ça s'arrête, mais...

— Pas de mais, Alex. On doit l'éliminer.

Il y eut un silence, mais pour moi, nous ne pouvions en rester là. Il fallait fixer des règles d'engagement.

— S'il est là, je ne vais pas le descendre comme ça. Je ne suis

pas un justicier, John.

— Je sais, Alex. S'il y a bien quelqu'un qui sait qui tu es, c'est moi. On verra bien. Si ça se trouve, il n'est même pas là.

Il était environ 14 heures quand nous arrivâmes à Florida, Massachusetts. Je sentais la tension monter en moi. Il nous fallut une demi-heure pour localiser la maison où nous espérions mettre enfin la main sur Michael Sullivan. Bâtie à flanc de colline, elle surplombait une rivière. Tout était apparemment calme. Aucun signe d'activité. Quelqu'un avait-il renseigné Sullivan, une fois de plus ?

Si oui, était-ce le FBI ? Le Boucher bénéficiait-il du programme de protection des témoins ? Était-il couvert par les fédéraux ?

Nous prîmes la direction du centre-ville pour aller déjeuner dans un Denny's. Œufs brouillés, pommes de terre : en fait, cela tenait plutôt du petit déjeuner. Nous ne parlions quasiment pas, ce qui n'était pas dans nos habitudes.

— Tu es sûr que ça va ? me demanda finalement Sampson, au café.

— Si on le coince, j'irai mieux. Mais tu as raison, il faut que ça s'arrête.

— Alors, au boulot !

Retour chez Sullivan. Peu après 17 heures, un break s'engagea dans l'allée et s'arrêta juste devant l'entrée. Le Boucher, enfin ? Trois jeunes garçons sortirent à l'arrière, tandis qu'une belle femme aux cheveux châtons descendait côté conducteur. Manifestement, ils s'entendaient bien. Ils chahutèrent un peu sur la pelouse avant de s'engouffrer dans la maison.

J'avais pris avec moi une photo de Caitlin Sullivan, mais je n'eus pas besoin de vérifier.

— C'est bien elle. Cette fois-ci, nous sommes au bon endroit. Voilà Caitlin et les petits garçons-bouchers.

— Si on reste ici, il va nous repérer, me dit Sampson. On n'est pas dans une série de télé-réalité genre *Cops*, face à un pauvre camé qui fait tout pour qu'on l'arrête.

— J'espère bien.

Il était 19 h 30, ce soir-là, quand, à l'autre bout du Massachusetts, Michael Sullivan pénétra dans une immense demeure de Wellesley, une banlieue chic de Boston.

À quelques pas de distance, il suivait Melinda Steiner en admirant ses longues jambes et son joli petit derrière. Melinda avait conscience de ses atouts, et elle savait se déhancher avec juste ce qu'il fallait de provocation, sans en faire trop.

Trois lustres en enfilade dominaient le grand vestibule qui desservait plusieurs pièces. Dans l'une d'elles, il y avait de la lumière.

— Chéri, je suis rentrée ! lança Melinda en laissant tomber son sac de voyage sur le parquet ciré.

Un ton des plus naturels, ne laissant rien suspecter. Le ton décontracté d'une épouse heureuse de retrouver son mari.

Elle est vraiment excellente, songea Sullivan. Heureusement qu'elle n'est pas ma femme...

Aucun mot de bienvenue ne parvint de la pièce où braillait la télé. Rien.

— Chéri ? Tu es là ? Chéri ? Je suis rentrée. Jerry ?

Sacrée surprise, pour cet enfoiré. Chéri, je suis rentrée ! Chéri, je suis toujours en vie !

Un homme à l'air fatigué, vêtu d'une chemise à rayures froissée, d'un caleçon et de tongs bleu fluo, finit par apparaître dans l'encadrement de la porte.

Bon comédien, lui aussi. Comme si de rien n'était...

Jusqu'à ce qu'il voie le Boucher emboîtant le pas de sa chère et tendre épouse, qu'il avait tenté de faire assassiner quelques heures plus tôt dans leur maison de campagne.

— Hé, vous ! s'exclama Jerry à la vue de Sullivan. C'est qui, Mel ? Qu'est-ce qui se passe ?

Le Boucher avait déjà dégainé son arme pour la pointer sur les valseuses du type, puis sur son cœur, à supposer que ce salopard en eût un. Faire tuer sa femme ? Comment pouvait-on être cynique à ce point ?

— Changement de programme, expliqua Sullivan. Que voulez-

vous que je vous dise ? Ça arrive.

Jerry, le mari, leva les mains sans même qu'on le lui demande. Il était en train de se réveiller vite fait.

— Qu'est-ce que vous me racontez ? C'est quoi, cette histoire, Mel ? Qu'est-ce que ce type fout chez nous ? C'est qui ?

Un texte irréfutable, déclamé avec l'emphase qui s'imposait.

C'était à présent au tour de Melinda, qui choisit de hurler sa réplique :

— C'est le type qui était censé me tuer, Jerry ! Tu l'as payé pour qu'il m'assassine, espèce de merde ! Tu es vraiment une pourriture, et tu n'as pas de couilles. Alors je lui ai versé encore plus pour qu'il te supprime, toi. Voilà toute l'histoire, mon chéri. Ce monsieur est ce qu'on pourrait appeler un tueur bi.

Elle riait de sa propre trouvaille, mais elle était bien la seule. C'était drôle, certes, mais pas à se tordre. Une interprétation un peu trop appuyée, peut-être, un peu trop proche de la réalité.

Le mari battit en retraite et tenta de se barricader dans le salon, sans succès.

Le Boucher, plus rapide que lui, avait déjà glissé un pied dans l'entrebâillement de la porte. Un coup d'épaule, et il rejoignit Jerry à l'intérieur de la pièce.

Jerry, son employeur initial, avait le profil chef d'entreprise. Grand, bedonnant, début de calvitie. La pièce sentait l'homme et le cigare, un cigare qui se consumait tout seul dans le cendrier, près du canapé. Sur le tapis, il y avait un putter et deux balles Titleist. Ça, c'était un mec. Il avait engagé quelqu'un pour flinguer sa femme et maintenant, il travaillait son putt pour prouver qu'il n'avait pas peur.

— Je vous paierai plus qu'elle ! miaula Jerry. Je double le montant que cette salope vous a proposé ! Je vous le jure ! J'ai l'argent ici, il est à vous !

De mieux en mieux, songea Sullivan. On se croirait dans un jeu télé. *Jeopardy* ou *Let's Make A Deal*, puissance quatre.

— Sale merde ! hurla Melinda.

Elle s'engouffra dans la pièce et balança une double paire de claques à son mari. Sullivan la trouvait toujours cool, mais peut-être pas sur tous les plans.

Il regarda le mari, puis Melinda. Un couple intéressant, décidément.

— Je suis d'accord avec Melinda, dit-il. Mais le point de vue de Jerry se défend, Mel. On devrait peut-être organiser des enchères. Qu'en pensez-vous ? Réglons la question en adultes, si vous voulez

bien. Plus de coups, plus d'insultes.

Deux heures plus tard, les enchères étaient terminées, et Michael Sullivan filait sur l'autoroute au volant de sa Lexus. Un vrai plaisir, cette voiture. Ou alors c'était lui qui se sentait extraordinairement bien, tout simplement.

Quelques petits détails restaient encore à régler, mais le boulot était fait. *Let's Make A Deal* lui avait rapporté 350 000 dollars net, virés sur un compte de l'Union des Banques Suisses. Pour tout dire, il ne s'était pas senti aussi à l'aise, financièrement parlant, depuis longtemps. Il avait sans doute grillé son contact de Boston, mais tant pis. Il allait peut-être devoir déplacer sa petite famille, une fois de plus. Ou bien se dire que l'heure de reprendre sa liberté était venue. Il y pensait souvent.

Il n'avait pas perdu sa journée. 350 000 dollars. Jerry Steiner avait remporté l'enchère, mais il l'avait quand même buté, ce connard. Melinda, c'était différent. Il l'aimait bien, il ne voulait pas lui faire de mal, mais que pouvait-il faire ? La laisser en vie, pour qu'elle déballe tout ? Il avait fait en sorte qu'elle ne souffre pas. Une balle dans la nuque. Puis il avait pris quelques photos pour sa collection, histoire d'immortaliser sa belle petite frimousse.

Il était en train de chanter *Wild Horses*, une ballade des Stones qu'il aimait beaucoup, quand la dernière courbe se présenta. Sa maison à flanc de colline était toujours là, à l'endroit où il l'avait laissée.

Et... que se passait-il ?

Une erreur ?

Imputable à qui ?

Il éteignit les phares dans le virage et s'engagea au ralenti dans une impasse d'où il verrait mieux la propriété.

Décidément, pas moyen de souffler, ces temps-ci. Son passé le poursuivait où qu'il aille...

Il les avait tout de suite repérés, dans leur voiture bleu nuit, peut-être une Dodge, la calandre braquée comme un flingue sur la maison. Les deux types l'attendaient, ça ne faisait aucun doute.

Erreur.

De leur part.

Mais qui étaient ces deux cons qu'il allait devoir tuer ?

Cela n'avait pas beaucoup d'importance. Les deux types étaient déjà morts, morts pour rien, morts parce qu'ils avaient merdé. Deux macchabées qui surveillaient sa baraque, qui étaient venus pour le tuer et tuer sa famille.

Sullivan conservait toujours dans sa voiture une Winchester achetée trois ans plus tôt. Elle était nettoyée, graissée, prête à l'emploi. Il ouvrit le coffre, sortit la carabine et la chargea avec des munitions à pointe creuse.

Ses compétences n'égalait pas celles d'un tireur d'élite de l'armée, mais suffisaient largement pour un tir de battue, à courte portée.

Il prit position entre deux grands sapins bien fournis qui lui assuraient une excellente protection, puis colla brièvement l'œil à sa lunette de visée nocturne. Elle était équipée d'un réticule à cercles concentriques, que Sullivan préférait aux réticules en croix. En fait, c'était Jimmy Hats qui l'avait formé au tir à grande distance. Jimmy avait fait ses classes à Fort Bragg, en Caroline du Nord, avant d'être viré de l'armée.

Le Boucher visa la tête du conducteur, effleura la détente du bout de l'index. Pas de problème. Ce serait vraiment du gâteau.

Puis il prit pour cible la tête du passager. Ces deux-là étaient déjà morts.

Dès que ce serait fini, il devrait rassembler sa petite famille et décamper. Plus de liens avec leur passé. Elle était là, l'erreur, hein ? Quelqu'un d'un lointain passé, avec qui ils étaient restés en contact ? Peut-être la famille de Caitlin, dans le New Jersey. Sullivan était prêt à parier que les types avaient dû remonter la piste à partir d'un simple coup de fil.

Erreur, erreur, erreur.

Et Caitlin continuerait d'en faire, des erreurs. Ce qui signifiait qu'elle devait disparaître. Il ne voulait pas trop y penser, mais pour elle, c'était fini. Sauf s'il choisissait de faire ses valises et de partir seul.

Beaucoup de décisions à prendre, en si peu de temps...

Il visa de nouveau la tête du conducteur. Deux coups d'affilée,

et les deux types étaient morts. Ils ne le savaient pas encore.

Il expira lentement jusqu'à ce qu'il se sente calme, concentré, prêt.

Il entendait battre son cœur. Lentement, régulièrement, en confiance.

Puis il pressa la détente, et un beau claquement sec déchira l'air de la nuit.

Presque aussitôt, il pressa une nouvelle fois la détente.

Tira une troisième balle, une quatrième.

Voilà qui aurait dû suffire.

L'exécution terminée, il fallait qu'il dégage en vitesse. Avec ou sans Caitlin et les enfants.

Mais il voulait d'abord savoir qui étaient les hommes qu'il venait d'abattre. Et peut-être prendre quelques photos des victimes.

Sampson et moi observions le Boucher. Difficile à repérer, sans doute, mais pas aussi insaisissable qu'il l'imaginait. Il se déplaçait vite, tête baissée, prêt à faire feu.

Il n'allait pas tarder à se rendre compte qu'il venait de transpercer des vêtements et des coussins achetés au Wal-Mart du coin. Sampson et moi étions tapis dans les bois, une petite trentaine de mètres derrière la voiture qu'il avait prise pour cible. Qui étaient les meilleurs à ce petit jeu ? Le Boucher ou nous ?

— À partir de maintenant, me chuchota Sampson, c'est toi qui décides.

Je lui touchai le bras.

— Ne le tue pas, John. Sauf si on est obligés. Contente-toi de le neutraliser.

— C'est toi qui décides, répéta Sampson.

Et là, tout bascula dans la folie.

Le Boucher se retourna brusquement, mais pas vers nous. De l'autre côté !

Que se passait-il ?

Sullivan regardait le bois, vers l'est, et nous tournait le dos. Nous ne l'intéressions plus.

Il tira deux coups de feu rapprochés, et j'entendis quelqu'un crier, au loin.

Un individu vêtu de noir surgit et s'écroula. Cinq autres hommes déboulèrent des fourrés, au nord, armés de pistolets, de fusils d'assaut ultra-compacts. J'aperçus un Uzi.

Qui étaient ces types ?

Comme pour répondre à ma question, l'un d'eux hurla :

— FBI ! Lâchez votre arme ! FBI !

Je n'en croyais pas un mot.

— La mafia ! dis-je à Sampson.

— Tu es sûr ?

— Ouais.

Et ce fut le début de la fusillade. Les balles pleuvaient dans

tous les sens. Nous n'étions plus au fin fond du Massachusetts, nous étions dans une rue de Bagdad.

Les tueurs de la mafia – si j’avais vu juste – ouvrirent également le feu sur nous. Nous ripostâmes, tout comme le Boucher.

Je touchai un homme en manteau de cuir. Celui à l’Uzi, ma première cible.

Il tournoya sur lui-même, s’écroula, puis releva son pistolet-mitrailleur pour recommencer à tirer. Une autre balle, en plein thorax, le plaqua définitivement au sol. Qui avait tiré ? Ce n’était pas moi.

Sampson ? Sullivan ?

La nuit tombait, ce qui augmentait considérablement les risques. Les balles sifflaient dans tous les sens, criblaient branches et troncs d’arbres, ricochaient sur les cailloux. C’était l’apocalypse. Un vent de folie et de mort soufflait dans les ténèbres.

Les mafieux étaient en train de se déployer, histoire de nous compliquer la tâche.

Sullivan était allé se mettre à couvert derrière les arbres, dans l’ombre, à gauche.

Nous, nous tentions tant bien que mal de nous abriter derrière nos sapins rachitiques.

J’avais peur de nous voir mourir ici. Cette éventualité me paraissait sérieuse. Trop de coups de feu dans un périmètre trop restreint : la zone était mortelle. Cela revenait à être lourdement armé, mais face à un peloton d’exécution.

Un des tueurs vida le chargeur de son fusil d’assaut compact en direction du Boucher, mais sans l’atteindre, selon moi.

Et effectivement, Sullivan se redressa et abattit le tireur alors que celui-ci courait se mettre à couvert. L’autre poussa un hurlement, et ce fut tout. D’après mes calculs, trois des types de la mafia avaient été descendus. Sampson et moi n’avions pas été touchés, mais nous n’étions pas les cibles prioritaires.

Qui, maintenant, allait prendre l’initiative ? Sullivan, John ou moi ?

Il se passa alors quelque chose d’étrange. J’entendis une voix d’enfant, une petite voix de garçon.

— Papa ! Papa ! T’es où, papa ?

Mon regard se tourna vers la maison, et je vis deux des enfants de Sullivan dévaler les marches de l'entrée, en pyjama, et pieds nus.

— Rentrez ! leur hurla Sullivan. Retournez à l'intérieur ! Tous les deux ! À l'intérieur !

À cet instant, je vis Caitlin Sullivan sortir en peignoir pour retenir le benjamin de la famille. Elle le souleva, puis hurla aux deux autres enfants de rentrer, en les menaçant des pires sanctions.

La nuit résonnait de détonations, et des giclées de flammèches illuminaient les arbres, les rochers, les corps gisant dans l'herbe.

— Rentrez ! hurlait toujours Sullivan. Retournez à l'intérieur ! À l'intérieur ! Caitlin, fais-les rentrer !

Les gamins n'écoutaient pas. Ils se précipitaient vers leur père.

L'un des mafieux les prit pour cible. Je fis feu. Touché au cou, il fit une curieuse cabriole et s'affala, inerte. Je viens de sauver la vie des gosses de Sullivan, me dis-je. Que devais-je en conclure ? Que nous étions quittes pour le jour où il était venu chez moi sans tuer qui que ce soit ? Fallait-il que je tue Caitlin Sullivan pour compenser la mort de Maria ?

Je n'y comprenais plus grand-chose.

Un autre type de la mafia battit en retraite en zigzaguant. Arrivé au bois, il plongea dans les taillis. Un dernier homme, toujours à découvert, échangea des coups de feu avec Sullivan avant de s'écrouler, le visage ruisselant de sang, touché à la tête. Sullivan était toujours debout.

Il se retourna vers nous.

Personne n'avait gagné, du moins pour le moment. Que se passerait-il dans quelques secondes ?

La voiture de Sampson ne faisait plus écran entre Sullivan et moi. Les enfants s'étaient arrêtés. Caitlin Sullivan avait pris les deux plus jeunes sous ses bras. L'aîné, à ses côtés, l'air protecteur, ressemblait beaucoup à son père. Pourvu qu'il ne prenne pas le même chemin, me dis-je.

— Je m'appelle Alex Cross, criai-je à Sullivan. Vous êtes venu chez moi, un jour. Ensuite, vous avez tué ma femme. En 1993, à Washington.

— Je sais qui vous êtes, me répondit Sullivan. Ce n'est pas moi qui ai tué votre femme. Je sais qui l'a fait.

Sur ce, le Boucher détala en direction du bois. Je visai son dos, entre les reins, sans presser la détente. Je ne pouvais pas faire ça.

Pas dans le dos, sous le nez de sa femme et de ses enfants. J'en étais incapable, quelles que fussent les circonstances.

— Papa ! hurla un des gosses tandis que je me lançais à la poursuite du Boucher, avec Sampson. Cours, papa ! Cours !

Nous avions toutes les peines du monde à ne pas trébucher sur ce terrain accidenté, où les hautes herbes dissimulaient pierres et racines.

— C'est un tueur, Alex, haleta Sampson. Il faut qu'on l'arrête. Tu le sais. Ne commence pas à voir pitié du diable.

Le rappel était inutile. Je ne comptais pas baisser la garde.

Mais je n'avais pas tiré quand j'aurais pu. J'avais eu l'occasion d'abattre Michael Sullivan, et je ne l'avais saisie.

Le bois était noyé dans la pénombre, mais la lune nous permettait de distinguer les formes et quelques autres détails. Nous pourrions peut-être apercevoir Sullivan, mais lui nous verrait aussi.

C'était toujours le statu quo, mais l'un de nous, ce soir, allait mourir. Je le savais, en espérant que ce ne serait pas moi. De toute manière, il fallait en finir. Ce cauchemar durait depuis trop longtemps.

Où Sullivan allait-il ? S'était-il ménagé une porte de sortie, ou nous tendait-il un piège, une fois de plus ?

Une fois dans le bois, il avait disparu. Ou ce type-là courait très vite, ou il était parti dans une autre direction. Peut-être connaissait-il les lieux par cœur ?

Était-il en train de nous épier ? Prêt à ouvrir le feu ? À nous sauter dessus, derrière un arbre ?

Je finis par apercevoir une ombre en train de courir, loin devant. Sullivan, ou le dernier mafieux.

Impossible de tirer, de toute façon. Il y avait trop d'arbres.

Je m'essoufflais. Ce ne pouvait être que le stress car physiquement, j'étais en forme. Je pourchassais le salopard qui avait tué Maria, le type que je haïssais du plus profond de moi-même depuis plus de dix ans. J'avais tellement attendu ce jour, j'avais tellement prié pour qu'il survienne.

Mais je n'avais pas tiré au moment opportun.

— Où est-il ? me demanda Sampson.

Nous ne voyions rien, nous n'entendions rien. Et soudain, un moteur vrombit. En pleine forêt. Deux phares nous aveuglèrent. Un véhicule fonçait droit sur nous. Visiblement, son conducteur, tassé derrière le volant, connaissait bien le chemin.

— Tire, Alex ! hurla Sampson. Tire, putain !

Sullivan avait planqué une voiture dans les bois, sans doute pour assurer sa fuite en cas d'urgence. Bien campé sur mes pieds, je fis feu à trois reprises en visant le pare-brise, côté conducteur.

Mais le Boucher ne s'arrêta pas.

La berline de couleur sombre finit par ralentir. Avais-je fait mouche ?

Je courus, trébuchai sur une pierre, lâchai un juron. Je ne me demandais plus que faire ou ne pas faire. Il fallait que tout ça s'arrête.

Sullivan se redressa derrière le volant, et il m'aperçut. Je crus voir un rictus se dessiner sur son visage lorsqu'il brandit son arme de poing. J'eus juste le temps de me baisser au moment du coup de feu. Il tira encore une fois, mais je n'étais plus dans sa ligne de mire. À quelques centimètres près.

Le moteur rugit, et la voiture redémarra. Je rengainai mon Glock et lorsqu'elle me frôla, je plongeai sur le coffre et m'accrochai aux flancs, le visage plaqué contre la tôle glacée. Derrière moi, j'entendais Sampson hurler.

— Alex ! Descends !

Je ne voulais pas, je ne pouvais pas.

Sullivan accéléra, mais les arbres et les rochers ne lui permettaient pas de rouler très vite. La voiture heurta une pierre, et l'avant décolla. Je faillis m'envoler, mais réussis à tenir.

Puis Sullivan écrasa la pédale de frein.

Je le vis se retourner. Pendant une fraction de seconde, nos regards se croisèrent. Moins de deux mètres nous séparaient. Il avait une partie du visage maculée de sang. Peut-être l'avais-je touché en tirant dans le pare-brise.

Il leva son arme, tira encore une fois. J'avais déjà sauté. Le sol me parut dur comme le béton.

Au bout d'une roulade interminable, je réussis à me relever, à sortir mon pistolet et à tirer sur la voiture.

Deux coups de feu, dans les vitres, en insultant le Boucher. Je voulais qu'il meure, et je voulais être son exécuteur.

Il faut qu'on en finisse.

Ici, et maintenant.

L'un de nous va mourir.

L'autre va s'en sortir.

Je tirai encore une fois sur le monstre qui avait tué ma femme et tant d'autres personnes. Souvent de façon atroce, à l'aide d'outils de boucherie, maillets, scies ou couteaux à désosser. Michael Sullivan, dit le Boucher. Crève, salopard. S'il y a quelqu'un qui mérite de mourir, sur cette terre, c'est bien toi.

Je le vis descendre de voiture.

Que se passait-il ? Qu'était-il en train de faire ?

Il avança en titubant vers sa femme et ses enfants. Le sang imbibait maintenant sa chemise, son pantalon, ruisselait sur ses chaussures. Puis Sullivan s'affala sur la pelouse, devant les siens. Ils se précipitèrent sur lui.

Nous approchions au petit trot, déconcertés, ne sachant trop que faire.

Je voyais le sang sur les enfants, sur Caitlin Sullivan. Il y en avait partout. Le sang de leur père. À son regard vitreux, je compris que le Boucher pouvait perdre connaissance, voire mourir, d'un moment à l'autre.

— C'est quelqu'un de bien, hoqueta-t-il. Elle ne savait pas ce que je faisais, elle n'est toujours pas au courant. Et mes gosses sont gentils. Éloignez-les d'ici, de la mafia.

J'avais toujours envie de le descendre, et je craignais de le voir survivre, mais j'abaissai mon arme. Je ne pouvais pas la pointer sur sa femme et ses enfants.

Et Sullivan se mit à rire. Il se redressa, colla brusquement son pistolet sur la tempe de son épouse et obligea celle-ci à se relever.

— Lâchez vos armes ou je la tue, Cross. Je le ferai sans sourciller. Je la tuerai, et les enfants aussi. Ce n'est pas un problème pour moi. Je suis comme ça.

Sur le visage de Caitlin Sullivan, l'étonnement et la panique avaient cédé la place à une immense tristesse mêlée d'accablement, comme si elle découvrait véritablement l'homme qu'elle aimait sans doute, ou qu'elle avait aimé.

— Papa, non ! Fais pas mal à maman ! Papa, s'il te plaît !

Les cris déchirants du benjamin n'eurent aucun effet sur Sullivan.

— Posez vos armes ! nous hurla-t-il.

Que pouvais-je faire ? D'un point de vue psychologique, d'un point de vue éthique, je n'avais pas le choix. Je laissai tomber mon 9 mm.

Sullivan s'inclina en guise de salut.

Puis il braqua son arme sur moi, et j'entendis une détonation.

Un poing géant s'enfonça dans ma poitrine et me souleva littéralement de terre.

Il y eut une autre déflagration, puis plus rien. Je compris que j'allais mourir, que je ne reverrais jamais ma famille, et que je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même.

On m'avait assez souvent mis en garde, mais j'avais fait la sourde oreille.

Adieu, le Tueur de Dragons.

Je m'étais trompé. Je survécus aux balles du Boucher. Cela dit, j'aurais préféré les éviter.

La gravité de mes blessures m'obligea à passer un mois à l'hôpital, à Boston. Michael Sullivan, lui, avait tiré sa révérence pour la toute dernière fois. Sampson l'avait abattu de deux balles dans le thorax, et il était mort devant chez lui.

Je ne le regrette pas. Je ne ressens pas la moindre compassion pour le Boucher, ce qui signifie sans doute que je n'ai pas changé autant que je l'aurais souhaité. Je suis toujours le Tueur de Dragons. Ce n'est déjà pas si mal.

En ce moment, presque tous les matins, après mes consultations, je vois ma psy, Adele Finaly. Elle m'aide beaucoup, et je ne pense pas que quiconque pourrait faire mieux. Un jour, je lui ai parlé de la fusillade devant chez Sullivan, et de ce besoin de revanche, de justice que je n'avais pas pu satisfaire. Adele m'a répondu qu'elle comprenait, mais qu'elle n'avait aucune compassion pour Sullivan, et pour moi non plus, d'ailleurs. Le parallèle entre Sullivan et moi ne nous avait pas échappé. L'un de nous deux était mort sous les yeux de sa famille.

— Il m'a dit qu'il n'avait pas tué Maria, dis-je à Adele.

— Et alors, Alex ? Vous savez bien que c'est un menteur. Un psychopathe, un tueur, un sadique, une vraie merde.

— Oui, et plus que ça encore, mais je pense que je le crois. Je n'ai toujours pas compris ce que cela signifiait. Un autre mystère à éclaircir.

Une autre fois, je lui ai parlé du jour où j'avais pris la Mercedes pour aller à Wake Forest, au nord de Raleigh, en Caroline du Nord. J'étais allé rendre visite à Kayla Coles pour parler un peu et la regarder dans les yeux.

Kayla était en pleine forme, physiquement et moralement, et la vie à Raleigh lui plaisait vraiment beaucoup. Elle n'avait pas l'intention de repartir. « Il y a énormément de gens à secourir, ici, en Caroline du Nord. Et la qualité de vie, pour moi en tout cas, est meilleure qu'à Washington. Tu n'as qu'à rester un peu, et tu verras. »

Un silence, puis Adele me dit :

— C'était une invitation de sa part, non ?

— Peut-être, mais elle savait que je ne pourrais pas l'accepter.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que... parce que je suis Alex Cross.

— Et ce n'est pas près de changer, j'imagine ? Je pose la question, comme ça, en tant qu'amie, Alex, pas en tant que psy.

— Je n'en sais rien. Il y a des choses que je voudrais changer dans ma vie. C'est pour ça que je suis ici. En dehors du fait que j'aime bien bavarder avec vous. D'accord, la réponse est non, je ne vais pas fondamentalement changer.

— Parce que vous êtes Alex Cross ?

— Oui.

— Bien. C'est un début. Et, au fait, Alex...

— Oui ?

— Moi aussi, j'aime bien bavarder avec vous. Vous êtes vraiment un cas.

Encore un mystère à éclaircir.

Un soir de printemps, Sampson et moi étions en train de nous balader dans la 5^e Rue, tranquilles, à l'aise, comme d'habitude. Nous avions planqué nos bières dans des sacs en papier. Sampson avait mis ses lunettes noires Wayfarer et une vieille casquette Kangol que je n'avais pas vue sur sa grosse tête depuis des années.

Nous venions de passer devant de vieilles baraques en bois qui n'avaient pas beaucoup changé depuis notre enfance, alors qu'une bonne partie de la ville de Washington s'était métamorphosée, pour le meilleur et pour le pire, et parfois ni l'un ni l'autre.

— Je me suis fait du souci pour toi, quand tu étais à l'hosto, me dit-il.

— Moi aussi, je me suis fait du souci. Je commençais à prendre l'accent du Massachusetts. Cette manière de prononcer les « a ». Et j'étais en train de devenir politiquement correct.

— Il faut que je te parle d'un truc qui me trotte dans la tête depuis un moment.

— Je t'écoute. Il fait bon, ce soir. Le temps idéal pour discuter.

— Je ne sais pas trop par où commencer. Ça s'est passé deux, trois mois après la mort de Maria. Tu te souviens d'un type qui était du coin, Clyde Wills ?

— Oui, je me souviens très bien de lui. Un petit dealer qui rêvait de réussir, jusqu'au jour où on l'a descendu. On l'a retrouvé dans une poubelle, derrière un resto. Je crois même que c'était un Popeyes Chicken.

— Exact. Wills était l'un des indics de Rakeem Powell à l'époque où Rakeem était inspecteur au 103.

— Ah, il bouffait à tous les râteliers ? Ça ne me surprend pas, mais où veux-tu en venir ?

— On y arrive. Enfin, je vais essayer. Clyde Wills avait découvert quelque chose à propos de Maria. Il savait peut-être qui l'avait tuée.

Je ne dis rien, mais un frisson me parcourut la colonne vertébrale. J'avais l'impression de vaciller.

— Ce n'était pas Michael Sullivan ? Sullivan avait donc dit la vérité ?

— Il avait un complice, à l'époque. Une petite frappe de son ancien quartier, à Brooklyn, un certain James Galati, surnommé Hats. C'est Galati qui a tué Maria. Sullivan n'était pas sur les lieux. C'est peut-être lui qui a envoyé Galati, ou c'était peut-être toi que Galati visitait.

Je ne répondis rien. Pour tout dire, j'en étais incapable. Et je voulais laisser Sampson finir. On marchait toujours, et il me parlait sans me regarder.

— Rakeem et moi, on a enquêté. Ça nous a pris quelques semaines. On s'est donné beaucoup de mal, on est même allés à Brooklyn, mais impossible de trouver quelque chose de concret contre Galati. On savait pourtant que c'était lui. Il s'était vanté de son coup devant des amis, à New York. À Fort Bragg, quand il était dans l'armée, il avait suivi un entraînement de tireur d'élite.

— C'est là que tu as rencontré Anthony Mullino ? C'est pour ça qu'il se souvenait de toi ?

Sampson acquiesça.

— Et voilà où je voulais en venir, voilà ce qui me pèse, depuis. Même maintenant, j'ai du mal à le dire. On l'a eu, ce connard, Alex. J'étais avec Rakeem et une nuit, à Brooklyn, on l'a descendu. Je n'ai jamais réussi à te le dire. J'ai bien essayé, à l'époque, et j'ai aussi voulu que tu saches tout quand on s'est de nouveau lancés à la recherche de Sullivan, mais je n'ai pas pu me décider à franchir le pas.

— Sullivan était un tueur de la pire espèce. Il fallait qu'on le neutralise.

Sampson n'ajouta rien, moi non plus. Nous poursuivîmes notre promenade en silence et au bout d'un moment, il me laissa seul et rentra chez lui, j'imagine, en passant par les rues où nous jouions ensemble autrefois. Il s'était chargé de l'assassin de Maria à ma place. Il avait fait ce qu'il estimait devoir faire, tout en sachant que, pour moi, ç'aurait été trop dur à accepter. Alors il ne m'avait jamais rien dit, même lorsque nous avions commencé à traquer Sullivan. Ça, ça me laissait perplexe, mais il y a parfois des choses qui nous échappent. Peut-être poserais-je la question un autre jour...

Ce soir-là, à la maison, je ne pus trouver le sommeil. La tempête faisait rage sous mon crâne. Et je finis par aller m'allonger à côté d'Ali, comme l'autre fois. Il dormait, tel un ange, loin des soucis du monde.

Je repensai à ce que m'avait révélé Sampson et je me dis que je l'aimais vraiment, ce type, malgré ce qui s'était passé. Puis je revis

Maria, Maria que j'avais tant aimée, et je me mis à lui chuchoter : « Tu m'as tellement aidé. C'est toi qui m'as appris à m'assumer, c'est toi qui m'as appris à croire à l'amour, à ne jamais oublier qu'il existe, même s'il n'est pas facile à trouver. Alors, aujourd'hui, Maria, il faut que tu m'aides... Il faut que je réussisse à tourner la page, ma chérie. Tu vois ce que je veux dire. Je dois tourner la page pour pouvoir refaire ma vie. »

Et brusquement, une petite voix dans le noir m'arracha brutalement à mes divagations et me ramena au présent.

— Papa, ça va ?

Je serrai doucement Ali contre moi.

— Oui, maintenant, ça va, mon lapin. C'est gentil de demander. Je t'aime, tu sais.

— Je t'aime, papa. Je suis ton petit bonhomme, hein ?

Oui. Et il n'y avait rien à ajouter.

ÉPILOGUE - SOIRÉE D'ANNIVERSAIRE

C'est ainsi que commence ma nouvelle vie. Une nouvelle histoire, ou un nouveau chapitre, tout simplement. La journée d'aujourd'hui s'annonçait bien. Il faut dire que c'est l'anniversaire de Nana.

Nana refuse toujours de nous dire en quelle année, et même en quelle décennie elle est née. Naïvement, je croyais qu'elle était arrivée à un âge où on a envie de se vanter de sa longévité, mais avec elle, ce n'est pas le cas.

Quoi qu'il en soit, c'est sa soirée, c'est même sa semaine, comme elle le répète, et elle peut faire ce qu'elle veut. Comme tous les autres jours de l'année, d'ailleurs, mais je me garde bien de lui dire ce que je pense.

Son Altesse a exigé que ce soient « les garçons » qui concoctent le dîner. Damon, Ali et moi allons donc au marché avec le monospace et nous passons le plus clair de l'après-midi à préparer deux sortes de poulet rôti, des brioches salées, des épis de maïs grillés, des haricots beurre et des aspics de tomate.

Le festin commence à 19 heures. J'ai ouvert un bon bordeaux, et les enfants ont même le droit d'en boire une petite gorgée.

— À tes cent ans, Nana ! fais-je en levant mon verre.

— Moi aussi, je voudrais porter quelques toasts, répond-elle en se levant. Je vous regarde, autour de cette table, et je dois vous dire que j'aime notre famille aujourd'hui plus que jamais, que je suis fière et que j'ai de la chance d'en faire partie. Surtout à mon âge, que je ne préciserai pas. Mais sachez, pour votre gouverne, que je n'ai pas cent ans.

— Message reçu, répondons-nous en chœur avant d'applaudir comme des petits singes mécaniques avec leurs cymbales.

— À Ali, reprend Nana. Ali, qui sait maintenant lire des livres et qui est capable de nouer ses lacets tout seul, comme un vrai champion.

Moi, je psalmodie :

— À Ali, à Ali, le roi des noueurs de lacets !

— À Damon, qui peut s'engager dans plusieurs voies passionnantes. C'est un merveilleux chanteur et un excellent élève. Quand il s'applique. Je t'adore, Damon.

— Moi aussi, je t'adore, Nana, mais tu as oublié le basket pro.

— Non, je n'ai pas oublié la NBA, lui rétorque Nana, mais ta main gauche n'est pas à la hauteur. Il faut que tu la travailles comme

un malade si tu veux changer de division.

Et Nana poursuit sur sa lancée.

— À Janelle, qui est aussi une excellente élève, et qui a le mérite de ne pas travailler pour moi ou pour son père, mais pour elle, pour elle seule. Je suis très fière d'avouer que Janelle n'obéit qu'à Janelle.

Puis Nana s'assoit, et nous sommes tous un peu étonnés. Surtout moi, qui n'ai pas eu droit à la moindre mention. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'elle me faisait la gueule.

Et la voilà qui se relève, et un sourire narquois barre son petit visage anguleux.

— Oh, j'ai failli oublier quelqu'un. À Alex, qui a énormément changé cette année, et nous savons tous à quel point il est difficile de changer, pour un homme. Il a rouvert son cabinet de psy et il donne de son temps aux autres. Il travaille aussi à la soupe populaire de l'hôpital, et j'aimerais bien qu'il mette aussi souvent les pieds dans *ma* cuisine.

— Qui a fait la cuisine, ce soir ?

— Vous avez bien travaillé, les garçons. Tous les garçons. Je sais que je me répète, Alex, mais je suis tellement fière de cette famille, et je suis fière de toi. Tu restes un mystère, pour moi, mais tu m'enchantes, et c'est comme ça depuis toujours. Vive les Cross !

— Vive les Cross ! clame tout le monde à l'unisson.

Un peu plus tard, je couche Ali, comme j'ai pris l'habitude de le faire, et je reste avec lui quelques minutes. Il a eu une longue journée, et il s'endort tout de suite.

Quand le téléphone sonne, j'ai l'impression d'entendre une sirène d'alarme. Je saute du lit, je me précipite dans le couloir pour aller décrocher sur la console légèrement branlante et je réponds, pour rester dans l'humeur de la journée :

— Famille Cross, j'écoute.

— Il y a eu un meurtre.

Je sens comme un vide en moi. J'attends un peu, et je finis par demander :

— Et c'est moi que vous appelez ? Pourquoi ?

— Parce que vous êtes le docteur Cross, et que je suis le meurtrier.

Remerciements

Je tiens à remercier Fern Galperin et Maiy Jordan qui m'ont aidé au cours de mes recherches, ainsi que Chris Tebbetts, qui m'a apporté d'autres éléments précieux et a contribué au premier jet d'une partie de ce roman. Et merci enfin à Steve Bowen qui réussit, peu à peu, à convaincre Hollywood de se rendre à l'évidence. Ce n'est pas un mince exploit...

Photocomposition Asiatype
Impression réalisée par
CPIBRODARD ET TAUPIN
La Flèche en mai 2010

N° d'édition : 01
N° d'impression : 58037
Dépôt légal : mai 2010
Imprimé en France